DE L'HOMME
ET
DE LA FEMME
Considérés physiquement
DANS L'ÉTAT DU MARIAGE

Par M. DE LIGNAC.

Nouvelle Edition

Revue et augmentée par l'Auteur,

Avec de nouvelles Figures,

Tome Premier.



A LILLE

Chez J. B. Henry *Imprimeur-Libraire.*

M. DCC. LXXIIII.

Avec Approbation et Privilége du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

CEt Ouvrage a été entrepris dans l'eſpérance qu'il pourroit être utile. On s'eſt étonné que l'objet qu'il embraſſe, quoique déjà traité par un Médecin, n'ait pas encore été offert d'une manière ſatisfaiſante. En effet, ceux qui avec quelque connoiſſance liſent le Livre de VENETTE, (*a*) le regardent comme éclairant le Lecteur ſur quelques points, mais auſſi lui donnant des notions fauſſes ſur

(*a*) *La Génération de l'homme, ou Tableau de l'Amour Conjugal, conſidéré dans l'état du Mariage*, par M. NICOLAS VENETTE, Docteur en Médecine. Parmi les éditions multipliées que l'on a fait de cet Ouvrage, il eſt très-difficile d'en trouver une qui ne fourmille de fautes eſſentielles. Les termes de l'Art ſur-tout, ſont, dans la plupart de ces éditions, défigurés au point que l'on eſt ſouvent obligé de les deviner.

beaucoup d'autres. On peut dire que c'eſt moins la faute de l'Auteur, que celle du temps où il vivoit : de nouvelles obſervations faites de nos jours, ont détruit pluſieurs des faits ſur leſquels VENETTE appuyoit ſa théorie.

PARMI ces faits que l'Auteur a placés dans ſon Ouvrage, pluſieurs peuvent avoir des ſuites fâcheuſes, lorſqu'ils ſont expoſés aux yeux des hommes peu inſtruits.

EN parcourant ſon livre avec la plus légère attention, il eſt aiſé de ſe convaincre de la futilité de pluſieurs queſtions qu'il a examinées très-ſérieuſement.

ON a donc cru rendre quelque ſervice au Public en lui offrant un traité fait dans les mêmes vues, mais préſenté différemment.

AFIN que l'on puiſſe juger de la

forme de ce nouvel Ouvrage, on expose ici la marche que l'on a suivie, & les motifs qui y ont déterminé l'Auteur. Ce n'étoit pas sans doute une petite difficulté que de porter un œil curieux dans la couche nuptiale, & d'en décrire les secrets sans offenser les oreilles chastes. On a fait tout ce qui a été possible pour rendre cet Ouvrage utile & décent.

Après l'Introduction, dans laquelle on démontre la nécessité, vu les circonstances actuelles, d'un ouvrage sur le physique de l'Amour, on fait l'histoire des *Tempéramens*. La plupart des hommes n'ont que des notions fausses sur leur constitution : pouvoit-on mieux commencer que par un examen scrupuleux à l'aide duquel chaque individu sache apprécier ses facultés

physiques relativement au mariage ?

Le IIe. Chapitre contient des Réflexions sur le Tempérament, relatives au Célibat. Il peut être regardé comme une suite du premier. En les réunissant, chaque homme saura s'il doit prendre une épouse, ou si sa constitution l'écarte des douceurs du mariage.

Il étoit nécessaire que ces deux Chapitres fussent suivis de ceux dans lesquels on examine les remèdes que l'on croit capables de domter l'Amour, & les moyens qui, au contraire, excitent cette passion. On avoit à combattre des préjugés accrédités de tout temps, & auxquels Venette avoit donné un nouveau poids dans son ouvrage.

On s'est étendu dans le IIIe. Chapitre, sur les *Narcotiques*, l'*Agnus-*

castus; le *Nénuphar*, le *Camphre*, le *Nitre*, *&c.* que l'on a donnés comme capables d'anéantir, dans les hommes, jusqu'au sentiment de l'Amour.

Dans le IVe. on examine le *Scinc-marin*, le *Satyrion*, le *Borax*, les *Mouches Cantharides*, l'*Opium*, *&c.* enfin les substances que l'on croit capables d'exciter vivement l'homme au physique de l'Amour, & que l'on a nommées *Aphrodisiaques*. C'est d'après les observations des plus célèbres Médecins qu'on a parlé de ces substances, & qu'on a démontré les effets funestes qu'elles peuvent produire.

Au Chapitre V. on traite de l'*Impuissance*. On y entre dans le détail de ce qui peut la causer, & on indique les moyens qui peuvent la guérir, lorsqu'elle en est

susceptible. Ce Chapitre est intéressant par l'énumération des différentes causes qui peuvent rendre l'homme impuissant, & par des observations singulières sur cette maladie.

Le *Congrès* devoit suivre naturellement l'impuissance ; c'est la matière du VIe. Chapitre. On y donne l'histoire de cette singulière coutume, & les moyens dont on s'est servi pour l'abolir.

La *Stérilité* fait l'objet du VIIe. & dernier Chapitre de la première Partie. On a appliqué cette maladie aux deux sexes, parce qu'en effet, l'homme sans être impuissant, peut être stérile. En considérant cette maladie sous ce point de vue, on a eu occasion de s'étendre sur ce qui pouvoit la produire, & sur les moyens indiqués

par les plus célèbres Médecins pour parvenir à féconder l'union des ſexes. On a même propoſé quelques moyens qui avoient échappés aux recherches des hommes, qui juſqu'à préſent, ont traité cette matière. On n'a pas négligé les obſervations des maîtres de l'art, relatives aux objets de ce Chapitre.

On peut dire que les détails contenus dans le premier volume, ſont l'hiſtoire de l'Amour dans la ſociété. Les différens *Tempéramens*, les *Aphrodiſiaques*, les *Anti-aphrodiſiaques*, l'*Impuiſſance*, la *Stérilité*, ne ſont pas dans la Nature. C'eſt à la ſeconde Partie que commence l'hiſtoire de l'Amour proprement dit.

Le premier Chapitre traite du *Mariage*, (il ne ſeroit pas difficile de démontrer, par l'exemple même

de beaucoup d'animaux, que l'union du mâle & de la femelle, pendant un certain temps, est dans la Nature.)

Dans le second Chapitre, on expose les *Coutumes de quelques Nations dans la Cérémonie du Mariage.*

Le III.e Chapitre a pour objet les *Influences du Mariage sur la Santé.* Après avoir établi dans le premier Chapitre les douceurs qui résultent de l'union des cœurs, on expose dans celui-ci combien l'union des sexes influe sur la santé, soit en bien, soit en mal. Des observations curieuses se réunissent pour démontrer cette vérité, que des hommes modérés dans leurs plaisirs y ont trouvés des remèdes à leurs indispositions, tandis que d'autres, en se livrant trop à la volupté, en ont été les victimes.

LES Chapitres IV & V, traitent *des Parties qui dans les Sexes servent à la Génération.* Les détails anatomiques étoient absolument nécessaires pour mettre le lecteur à portée d'entendre ce que l'on avoit à dire de la puberté, de la virginité, des hermaphrodites, de la génération, &c.

LA *Puberté* est le sujet du VI.e Chapitre. Les objets qu'il renferme sont non-seulement capables de satisfaire la curiosité sur les phénomènes que présente l'économie animale à cette époque, mais on doit le regarder comme instructif sur la manière dont on doit se conduire envers les jeunes gens qui commencent à sentir les premières impressions de la Nature.

LE Chapitre qui commence la III.e partie de cet Ouvrage, traite

de la *Virginité*, & préſente dans les coutumes de quelques peuples, un tableau des égaremens de l'eſprit humain. On y voit encore, par l'expoſition des ſentimens de ceux qui ont traité cette matière, de quelle conſéquence il eſt pour l'humanité, que l'ignorance & la témérité ne ſoient point admis à dépoſer ſur ces objets, lorſqu'il s'agit de les conſtater dans les Tribunaux.

La Liqueur Séminale dans les hommes, & le *Flux Périodique* dans les femmes, ſont deux ſignes qui annoncent la puberté. On eſt entré dans des détails ſur ces deux objets, qui ſont la matière des II.e & III.e Chapitres : ce qu'on avoit à en dire étoit trop étendu, pour qu'on ait pu le placer au Chapitre VI de la deuxième partie, dont ils

doivent être regardés comme le complément.

La *Génération*, ce myſtère que la Nature voile à nos yeux, & ſur lequel on n'a que des conjectures, eſt traitée au IV. & dernier Chapitre. Il eſt triſte de n'avoir que des hypothèſes à donner ſur un objet qui intéreſſe tant les Phyſiciens; on a expoſé rapidement quelques ſyſtêmes ſur la Génération, & les réflexions dont on les a accompagnés feront voir le plus ou moins de confiance que l'on doit avoir en ces ſyſtêmes.

Les encouragemens que l'Auteur a reçu, l'ont engagé à donner ſes ſoins à cette nouvelle édition, & à rendre l'Ouvrage digne, autant qu'il lui a été poſſible, de l'accueil que le Public a bien voulu lui faire.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

INTRODUCTION, *pag.* 1

CHAP. I. *Des Tempéramens.* 21

CHAP. II. *Réflexions sur le Tempérament, relatives au Célibat.* 62

CHAP. III. *Des moyens que l'on croit capables de domter l'Amour.* 91

CHAP. IV. *Des Aphrodisiaques, ou remèdes qui excitent au physique de l'Amour.* 147

CHAP. V. *De l'Impuissance.* 261

CHAP. VI. *Du Congrès.* 324

CHAP. VII. *De la Stéri ité.* 353

Fin de la Table du premier Volume.

DE



INTRODUCTION.

Le Plaiſir eſt fils de l'Amour ;
Mais c'eſt un fils ingrat qui fait mourir ſon père. [a]

C'EST avec douleur que j'attribue au Plaiſir la plus grande partie des maux qui nous aſſiégent. L'Amour, préſent que la Nature fait aux hommes pour leur félicité, ſème ſouvent d'épines le cours d'une vie languiſſante & malheureuſe. Nous voulons que le plaiſir nous accompagne ſans ceſſe ; il n'eſt plus pour beaucoup d'hommes un délaſſement de leurs travaux. Tandis que les uns appellent inutilement la volupté qui les fuit, d'autres lui ſacrifient avec une ardeur exceſſive, des beaux jours

(a) Pannard.

qu'ils obſcurciſſent dès leur aurore. Cette dernière claſſe n'eſt pas long-temps un objet d'envie pour la première : bientôt elles ſe réuniſſent & ne forment qu'une maſſe d'hommes inutiles, dont les regrets ne peuvent ſoulager la ſociété, à laquelle ils ſont à charge.

La Nature a toujours les mêmes attentions pour nous. Si les hommes ne ſont plus ce qu'ils devroient être ; s'ils ne produiſent que des avortons chétifs ; ſi l'eſpèce dégénère enfin, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes, à notre intempérance, à nos dérèglemens. Un homme qui s'eſt livré avec fureur & enthouſiaſme à ce qu'on appelle la *jouiſſance*, avant l'époque marquée par la Nature, donnera naiſſance à des enfans, qui mourront preſque en naiſſant, ou qui, s'ils parcourent une partie de leur carrière ; laiſſeront après eux des

descendans foibles, maladifs, plus occupés du soin de soutenir leur fragile existence, que de l'espoir de laisser une nombreuse postérité.

Si nous observons la masse des individus que forme quelques Nations Européennes, quel spectacle imposant! Les campagnes offrent de toutes parts de nombreux cultivateurs, dont les bras robustes arrachent à la terre ses productions; entassés les uns sur les autres, une quantité innombrable de citoyens habite les grandes villes, & leur activité, soit pour le travail, soit pour le plaisir, fait un spectacle enchanteur; une jeunesse courageuse & bouillante, formée à l'art cruel de la guerre, sacrifiant ses jours pour servir la patrie.... Voilà l'idée que prendroit d'une nation, un homme transporté des déserts de l'Afrique en Europe. Si cet homme ne se

laiſſe pas ſéduire par les apparences ; ſi au premier coup d'œil, il en ajoute un ſecond, plus réfléchi, plus philoſophique, qu'appercevra-t-il ? La bonne opinion qu'il avoit priſe du peuple qu'il examine, s'évanouira à meſure qu'il aura ſu décompoſer l'eſpèce pour s'attacher à l'individu. Notre obſervateur verra dans les campagnes des hommes que la Nature avoit fait robuſtes, mais qui dégénèrent inſenſiblement. Ceux qui habitent les grandes villes, ne ſeront plus à ſes yeux que des êtres infortunés ſur leſquels la Nature jette encore de temps en temps un regard tendre qu'ils ne veulent pas appercevoir. Il verra ſortir de ces villes des hommes efféminés, déjà vieux au printemps de leur âge ; il les verra traîner ſous les drapeaux de Mars les infirmités qu'ils doivent à l'Amour.

INTERROGEONS les Médecins ; de-

mandons leur ce qu'ils penſent de l'état actuel de l'eſpèce humaine, relativement à ſa conſtitution phyſique. Tout dépérit, répondront-ils; une partie des hommes eſt languiſſante, parce que ces hommes ſont efféminés, qu'ils abandonnent volontairement leur tête aux vapeurs, aux maladies de l'imagination. Une autre partie eſt réellement malade, & elle ſeroit la plus à plaindre ſi ſes maux n'avoient pour cauſe les déſordres du libertinage.... Mais ceux qui ont le plus de droit à notre compaſſion, ce ſont les hommes infirmes qui portent la peine des fautes de leurs pères.

CETTE claſſe eſt plus nombreuſe qu'on ne l'imagine: elle comprend non-ſeulement les triſtes victimes d'un mal honteux, mais auſſi ces enfans infortunés qui doivent leur naiſſance aux derniers efforts d'un tempérament épuiſé.

Elle comprend encore, cette claſſe immenſe, les individus malheureux, dont les membres flétris & difformes, prouvent la lubricité de leurs pères; cette lubricité cruelle qui renverſe les ſtatuts de la Nature dans une fonction auſſi ſimple que reſpectable, pour jouir des plaiſirs de l'amour dans des circonſtances délicates & ſans aucun ménagement pour la poſtérité.

D'APRÈS cet expoſé, conviendra-t-on, qu'en effet, l'eſpèce humaine a dégénéré en Europe? Ecoutera-t-on avec une ſorte de complaiſance, fondée ſur l'amour-propre, la voix de quelques hommes qui flattent nos paſſions, en répétant que nous valons phyſiquement nos Aïeux? Un coup d'œil jeté ſur les hommes de nos jours s'oppoſera à ce qu'on ne croie ce qu'ils nous diſent..... Nous avons vu ce qu'il réſulte de l'examen des peuples exiſtans, je-

tons un regard ſur ceux qui les ont précédés. Les Allemands ſont encore une nation robuſte, qui ſurpaſſe peut-être par ſa conſtitution les autres qui habitent l'Europe ; mais ſa force répond-t-elle à l'idée terrible que Tacite nous donne de ces vigoureux Germains, qu'il décrit avec tant d'énergie ! Dans les peuples d'Italie, on ne reconnoît plus leurs infatigables ancêtres.... Les François reſſemblent encore à leurs illuſtres aïeux par leur courage & leur ardeur dans les combats, mais leur conſtitution..... C'eſt aſſez la faire connoître, en diſant que le célèbre Linnæus a fait un tableau touchant des maux qui affligent l'eſpèce humaine, & cauſent ſa dégénération en Suède, & que les Suédois ſont appellés les François du Nord. (*a*)

(*a*) *Nutrix noverca.* [La Nourrice marâtre.] La

» QU'ON lise attentivement l'Hif-
» toire, dit M. de Balexferd (*a*),....
» on y découvre par comparaifon en
» mille endroits, cette vérité, que
» l'efpèce humaine a beaucoup dégé-
» néré. Si l'on vifite les arfenaux on en
» trouvera la démonftration, en ma-
» niant ces pefantes armures offenfi-
» ves & défenfives dont nos pères fe
» fervoient dans les armées. Quand
» on examine ces belles Statues anti-
» ques de grandeur naturelle, on y
» remarque que, dans la même pro-
» portion, avec d'autres traits qui

Satyre que M. Linnæus fait du luxe & des maux qu'il entraîne, en commençant fa Differtation, fait auffi celle de nos mœurs, puifqu'il fe plaint amèrement des ufages & des modes que fes Compatriotes ont empruntés des François, & qu'il leur attribue des effets bien capables d'influer fur les générations futures.

[a] *Differtation fur l'éducation phyfique des Enfans.* 1765. I. époque.

» n'ont pu changer, comme les yeux, » la bouche, &c. elles ont toutes le » cou plus large & plus fort, les bras » plus gros, les jambes mieux four- » nies, le tout enſemble plus muſclé, » en un mot, elles ont un caractère » de virilité, que nos habiles Statuai- » res ne donneroient pas aujourd'hui » ſans outrer la Nature. Peut-être, » ajoute M. Balexſerd, que ſi ces cé- » lèbres Artiſtes ſe tranſportoient dans » quelques montagnes de la Suiſſe, » ils y trouveroient, plus qu'ailleurs, » de ſemblables originaux; mais quoi » qu'il en ſoit, & ſans remonter ici » à un temps auſſi reculé que celui des » Grecs & des Romains, il paroît » très-conſtant que l'eſpèce humaine » dégénère inſenſiblement en Eu- » rope. »

M. Balexſerd entre dans quelques détails ſur les cauſes & les circonſtan-

ces auxquelles on peut attribuer cette dégénération, & si je n'étois obligé de me restreindre à mon objet, il me seroit facile, en y donnant quelqu'extension, de démontrer que toutes ces causes peuvent être rapportées au luxe, à la mollesse, & par conséquent à la dépravation des mœurs qui en est une suite nécessaire.

L'ÉDUCATION, cet objet intéressant qui occupe aujourd'hui tant de zélés citoyens, devroit s'attacher pour le moins, autant au physique qu'au moral, & ce n'est point par l'éducation des enfans qu'il faudroit commencer, mais par celle des pères, si je peux m'exprimer ainsi. En vain vous vous attacherez à former un tempérament robuste à votre fils, si vous n'y avez pensé même avant sa conception. S'il est né foible & délicat, les soins que

vous vous donnerez pour le rendre un peu agreste, influeront beaucoup sur sa constitution, mais ne la changeront pas entièrement. C'est à vous, hommes, qui voulez remplir les devoirs de la société, qui voulez lui être utile en y ajoutant de nouveaux individus, c'est à vous, dis-je, à examiner si vous en êtes dignes. Ne vous arrêtez pas à ces éclairs de tempérament qui s'élancent avec les premiers feux de la puberté..... Jeune homme, la Nature prépare en vous des germes pour la postérité, mais ne vous hâtez pas de les faire éclorre. Imitez-là, cette Nature qui prépare de nouveaux plaisirs à vos sens : les boutons tendres & délicats qui percent l'écorce d'un arbrisseau se montrent peu à peu ; insensiblement ils s'épanouissent, les fleurs paroissent.... Elles se flétrissent si une main sacrilége y touche ; & les fruits qui devoient leur

ſuccéder? ...... N'y penſez plus, jeune homme, tout eſt perdu.

VOUS, en qui l'habitude de jouir a rendu le plaiſir néceſſaire; vous, à qui le libertinage & la débauche ont tenu lieu de volupté, vieillard impuiſſant qui voulez encore jouir! ne faites plus accroire qu'une chaleur vive circule dans vos veines, n'épuiſez pas les foibles reſſources de la pharmacie & du charlataniſme pour réveiller des ſens aſſoupis par des jouiſſances exceſſives & prématurées: ne conſultez pas vos deſirs, mais la Nature & vos forces; ſi vous pouvez être utile à la ſociété, ce n'eſt point en lui donnant des hommes, qui dès le printemps de leur âge, annonceront la vieilleſſe & la décrépitude.

QU'ON ne croie pas que je veuille bannir l'amour du cœur de la plupart

des hommes : je desirerois au contraire que tous pussent en goûter les douceurs ; mais en même temps, mes vœux seroient remplis, si en exposant le tableau des vrais plaisirs, les seuls avoués par la Nature, je pouvois faire abhorrer les débauches dangereuses dont les suites sont si cruelles. Je gémis en jetant les yeux sur cette foule d'hommes libres, qui outragent la société en gardant un célibat volontaire pour s'égarer dans un cercle de vaines spéculations..... Mais quels regards d'indignation ne doit-on pas jeter sur les hommes qui ne restent isolés au milieu de la société, que pour n'avoir aucun frein qui puisse retenir leurs passions ! Ils en sont punis plus avancés en âge, mais les maux dont ils sont accablés alors, vengent la Nature sans réparer ses pertes.

Je me croirois heureux, si l'Ouvra-

ge que je présente aux hommes de tous les âges, pouvoit produire quelque bien, en mettant sous leurs yeux des vérités que les circonstances actuelles obligent de développer.

Assez d'hommes éloquens ont élevé leur voix contre les vices qui déshonorent l'humanité, mais le cœur de l'homme ne pourroit-il pas être comparé à ces substances malléables qui s'endurcissent sous le marteau ? Combien de déclamations contre le crime destructeur qui tue une partie des jeunes gens ! Ont-elles produites jusqu'à présent, par les menaces qu'elles emploient, la révolution que vient d'opérer le célèbre Tissot par son excellent traité de l'*Onanisme* ? (*a*) D'où viennent ces

(*a*) *L'Onanisme, Dissertation sur les maladies produites par la Masturbation*, III.e édition, Lausanne 1764. Cet ouvrage, un des meilleurs qui ait paru

effets différens ? C'eſt, j'oſe le dire, parce que la plus grande partie des hommes ne ſont ſenſibles qu'aux maux préſens. M. Tiſſot a effrayé les débauchés en jetant ſous leurs pas les victimes du libertinage & de la corruption : ceux à qui il s'adreſſoit ont frémi d'horreur, lorſqu'il leur a fait entendre les gémiſſemens des malheureux qui imploroient des ſecours ſouvent inutiles ; on a vu de jeunes perſonnes des deux ſexes conduites aux portes du tombeau par la maſturbation, appeller la mort comme le terme de leurs ſouffrances. Alors l'impreſſion terrible que firent des tableaux auſſi lugubres, peints par un grand maître, agit efficacement ſur les Lecteurs. Un

depuis long-temps, doit être regardé comme néceſſaire dans l'éducation; il eſt devenu en Allemagne un livre claſſique, & il eſt à ſouhaiter qu'il le devienne par-tout.

autre Médecin, ami de l'humanité, marchant ſur les traces du célèbre Médecin de Lauſanne, fit paroître un Ouvrage dans le même genre, & qui a pour objet les égaremens ſolitaires dans leſquels tombent de jeunes filles que la violence du tempérament porte au déſordre. (*a*) Puiſſe le Traité de la *Nymphomanie* produire autant de bien que celui de l'Onaniſme!

ANIMÉ du même zèle qui produiſit ces deux Ouvrages, mais privé des lumières & des talens qui en diſtinguent les Auteurs, j'offre le mien au Public comme le fruit des réflexions que j'ai fait ſur le phyſique de l'Amour conſidéré dans le Mariage.

ON y verra les gradations que la

[*a*] *La Nymphomanie*, ou *Traité de la Fureur Utérine*, &c. &c. par M. D. T. de Bienville, Docteur en Médecine. 1771.

Nature obſerve pour amener l'enfance à la puberté; & en conſidérant les précautions qu'elle a priſe pour que ce changement ne faſſe pas de trop fortes impreſſions ſur les corps, il ſera facile de conclure que la Nature ne nous a pas deſtinés au mariage dès l'inſtant que nous nous en croyons capables. Si les jeunes gens peuvent s'attacher à cette vérité, l'eſpèce humaine aura fait un pas vers la perfection.

La Religion, les loix mêmes, nous obligent de regarder comme illicites les plaiſirs que les hommes ſe procurent lorſqu'ils ne ſont pas autoriſés par le mariage; mais ſans avoir beſoin de ce que la Religion & les loix preſcrivent à cet égard, les lumières de la raiſon devroient ſuffire pour nous guider. Quels contraſtes que les plaiſirs purs d'un homme vivant au ſein de ſa famille,

heureux par lui-même, heureux par sa femme & ses enfans, opposés aux jouissances imparfaites & dangereuses du célibataire !

LORSQUE l'homme & la femme s'unissent par le lien sacré, respecté de presque toutes les Nations, (excepté de celles qui sont civilisées) le but de cette union est de donner le jour à des enfans. Cette fonction auguste n'est souvent pas facile à remplir : les hommes de l'art savent qu'il se trouve des obstacles, quelquefois invincibles, qui s'opposent à la génération, mais ce n'est point assez. Il résulteroit un grand bien, si chacun, avant de prendre les liens de l'hymen ou se destiner au célibat, savoit à quoi s'en tenir sur son tempérament ; & c'est ce qu'on a tâché de développer & de mettre à la portée de tous les hommes, qui verront aussi les moyens avoués par la Reli-

gion & la Nature, pour rectifier plusieurs défauts, formant autant d'obstacles à la jouissance, & par conséquent à la génération.

Si je n'écrivois que pour les hommes éclairés, je n'aurois pas pris la peine de parler des superstitions qui désolent des époux en troublant leurs plaisirs : ces phantômes de l'imagination ont encore quelque crédit chez le peuple, & il est essentiel de les combattre.

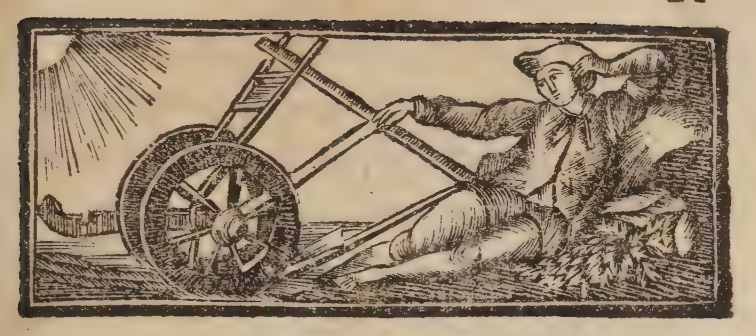
Il seroit inutile que je cherchasse à me justifier aux yeux de quelques ames timides, d'avoir traité le sujet présent. Je ne pourrois que répéter ce que l'on trouve dans la préface que Venette a mis à la tête de son *Tableau de l'Amour Conjugal* : Ouvrage qu'il prétend propre à éclairer les *jeunes gens*, les *Vieillards*, les *Théologiens*, les *Ca*

suistes, les *Confesseurs*, les *Juges*, les *Philosophes*, les *Médecins*, les *Femmes*, les *jeunes Filles*, les *Athées*, les *Débauchés.* MM. Tissot & de Bienville, dans la préface qu'ils ont placé à la tête des deux Traités dont j'ai parlé plus haut, ont exposé avec tant de vérité les raisons qui les leur ont fait entreprendre, que je ne pourrois rien dire après eux, pour démontrer que dans un siècle éclairé, mais corrompu, on doit attaquer les vices avec force. (*a*)

(*a*) Voyez la Préface du *Tableau de l'Amour Conjugal*, pag. 11, jusqu'à la pag. 22.

Voyez aussi la Préface qui est à la tête de l'*Onanisme*, pag. 7, 8, & suivantes ; & l'Avant-propos de la *Nymphomanie*, pag. 4, 5, & suivantes, de l'édition in-octavo

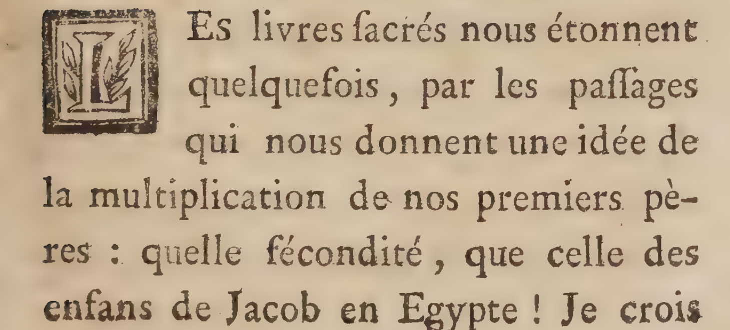




DE L'HOMME
ET
DE LA FEMME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tempéramens.



LEs livres sacrés nous étonnent quelquefois, par les passages qui nous donnent une idée de la multiplication de nos premiers pères : quelle fécondité, que celle des enfans de Jacob en Egypte ! Je crois

qu'alors la Médecine, (car cette ſcience commença avec le monde) ne connoiſſoit pas ces diviſions & ces variétés infinies de tempéramens, que le luxe, la molleſſe, la débauche ont introduit parmi nous.

CETTE diſpoſition particulière du corps, produite par la combinaiſon des principes dont il eſt composé, & qu'on nomme tempérament, influe beaucoup ſur les fonctions de l'ame & du corps, & on eſt perſuadé que dans le phyſique de l'amour, le tempérament joue le principal rôle. De-là, on eſt convenu que tel homme ou telle femme d'un tempérament donné, étoient peu propres à la génération; tandis que d'autres par une nuance de couleurs plus ſombres, des yeux plus animés, un extérieur plus vif, font croire que ſemblables à ces hommes vigoureux qui ont peuplé la terre, ils pourroient

réparer les désordres d'un nouveau déluge. Ces assertions générales, que l'on tire à l'inspection des hommes, sont assez souvent démenties par des cas particuliers, & c'est ce qu'il est essentiel de démontrer, dans un Ouvrage qui traite de l'Amour avoué par l'Hymen, & non de l'amour considéré comme une passion ardente, impétueuse, qui n'ayant d'autre but que le plaisir, le cherche dans des jouissances *égoïstes* sur lesquelles l'Hymen n'ose jeter les yeux.

PARMI le grand nombre d'explications que nous ont donné les anciens & les modernes sur ce qui constitue le tempérament, il est assez difficile d'en saisir une qui satisfasse entièrement. Voici celle qu'en donne un illustre Médecin. (*a*)

(*a*) M. Quesnay, *Economie animale.*

» LES parties ſolides, dit-il, ont » une force élaſtique par laquelle elles » tendent à ſe reſſerrer ou à ſe rac- » courcir lorſqu'elles ſouffrent quel- » ques extenſions ; nos vaiſſeaux di- » latés par le ſang qu'ils reçoivent dans » le moment de la diaſtole, (*a*) ten- » dent, indépendamment de leur ac- » tion organique, à ſe contracter par » le reſſort de leurs parois ; ainſi leur » reſſort & leur action organique for- » ment une double force qui agit dans » la contraction des vaiſſeaux. Plus la » force élaſtique des parois des vaiſ- » ſeaux eſt conſidérable, plus elle » s'oppoſe à la dilatation, & plus elle » contribue à la contraction des vaiſ- ſeaux,

(*a*) On nomme ainſi l'état du cœur, lorſque ſes cavités ſont dilatées ; la ſiſtole eſt au contraire la contraction des parois qui forment ces mêmes cavités.

» seaux. On doit être fort attentif à
» ce ressort ; car il contribue beau-
» coup, selon qu'il a plus ou moins
» de trait, & selon qu'il est plus ou
» moins excité, à varier & à modi-
» fier le jeu des vaisseaux. On peut
» remarquer facilement ces différens
» effets du ressort dans un arc ; car un
» arc plus ou moins roide, plus ou
» moins grand, plus ou moins tendu,
» varie beaucoup le jet de la flèche,
» indépendamment même de la force
» plus ou moins grande de celui qui
» met son ressort en action. Ainsi les
» effets des vaisseaux ne doivent pas
» être les mêmes dans ceux qui ont
» des vaisseaux fort amples, que dans
» ceux qui les ont serrés : dans ceux
» dont les parois des vaisseaux sont
» fermes ou roides, que dans ceux où
» elles sont molles & fort amples :
» dans ceux où les parois ont beau-

» coup d'élaſticité, que dans ceux où
» elles en ont peu : dans ceux où l'ac-
» tion de ces parois eſt forte, que dans
» ceux où elle eſt foible. »

De toutes ces variétés, qui ſont ſi remarquables dans les hommes, M. Queſnay, fait venir les différens tempéramens qui apportent tant de diverſité dans les facultés méchaniques, animalles & intellectuelles. Mais en admettant le ſentiment de l'illuſtre Médecin que je viens de citer, il ne faut pas croire qu'il faille renoncer totalement aux humeurs, qui ſelon les anciens & la plupart des modernes, conſtituent les variétés de tempéramens : les ſolides n'acquièrent la force ou la foibleſſe, la roideur ou la molleſſe, le plus ou moins d'élaſticité, &c. que par l'effet que produiſent ſur eux les fluides qui les mettent en action. Ainſi on retrouvera toujours dans

les hommes ſanguins un tempérament chaud & humide ; ceux chez qui la bile domine ſeront chauds & ſecs ; les pituiteux ou flegmatiques ſeront froids & humides, & ceux que les anciens nommoient mélancoliques ſeront d'un tempérament froid & ſec. De la différence de ces tempéramens naît une plus ou moins grande aptitude aux plaiſir.

CE n'eſt pas ſeulement ſur l'individu que l'influence du tempérament opère ; elle agit en quelque ſorte ſur l'eſpèce, ou du moins ſur les deſcendans de cet individu. Nous verrons dans la ſuite de cet Ouvrage, que les attentions que l'on a d'aſſortir les alliances relativement aux idées reçues dans le monde, ne devroient pas tant occuper, qu'on n'apporte auſſi quelque ſoin à aſſortir les conſtitutions, en écartant celles

dont l'union peut être préjudiciable pour les fruits qui doivent en ſortir. En propoſant d'aſſortir les tempéramens, ce n'eſt pas dire, qu'il faut donner à un homme une compagne dont la conſtitution ſeroit analogue à la ſienne exactement ; il en réſulteroit des inconvéniens qui ſont développés ailleurs. L'union de deux perſonnes mélancoliques, par exemple, ſeroit funeſte aux enfans qui en naîtroient ; on en a des exemples. Souvent même il a ſuffit que l'un des deux fût de ce tempérament pour opérer de mauvais effets. Quoique ce ne ſoit pas ici le lieu où je doive entrer dans certains détails, l'obſervation donnée par M. de la Barre, Médecin à Lille, m'a parue trop frappante pour être omiſe ici. Elle fera voir du moins, quelle influence a le tempérament ſur la multiplication de l'eſpèce, & ce qu'il peut

influer aussi sur l'un des époux ; à quel point il peut enfin altérer une bonne constitution. M. de la Barre parle d'une fille âgée de vingt ans, jouissant d'une santé parfaite, qui s'étant mariée à un homme à peu près du même âge, mais qui selon tous les signes, étoit fort mélancolique, eut au bout de trois semaines la fièvre quarte, & quelque temps après devint grosse. Elle porta cette fièvre durant toute sa grossesse, & lorsqu'elle accoucha au terme ordinaire, elle étoit même dans l'accès. Elle fut délivrée de son fruit & de la fièvre, mais la fille dont elle accoucha prit cette fièvre qui la conduisit au tombeau à vingt-deux mois. M. de la Barre qui avoit vu cet enfant dans une grande maigreur, le ventre extrêmement tendu & dur, voulant connoître la cause de cette dureté, trouva, après sa mort, que la tumeur

qui ſe faiſoit voir & ſentir depuis l'hypocondre gauche juſqu'à l'aine du même côté, n'étoit autre choſe que la rate qui occupoit tout cet eſpace, & peſoit neuf onces. [*a*]

Je me reſtreins à cette obſervation, forcé de ménager les hommes délicats, pour qui l'image de la mort eſt toujours déſagréable. . . . . Jetons un coup d'œil ſur les quatre principaux tempéramens, les ſeuls qu'on peut ſuivre avec une certaine exactitude, & en écartant ce qu'il y a d'étranger à notre objet, donnons une idée des facultés que chaque individu, relativement à ſa conſtitution, peut avoir pour la propagation de l'eſpèce.

(*a*) Voyez la *République des Lettres*, Juillet 1687.

Du Tempérament Sanguin.

Un corps ferme & vigoureux, une phyſionomie animée, les yeux ordinairement bleus, des chairs qui ne ſont ni trop fermes ni trop molles, la peau ſouple & unie, une couleur vermeille, de l'embonpoint, des cheveux blonds ou châtains, des membres & ſouples & agiles, peu propres néanmoins aux travaux pénibles & continus, des veines bleues, amples & tendues, dans leſquelles le ſang circule avec facilité; ſont les ſignes qui annoncent l'homme ſanguin.

Celui qui eſt de ce tempérament a dans toute l'habitude du corps une chaleur douce, & des deſirs ardens qui annoncent ſon goût pour les plaiſirs, où le portent encore une gaieté naturelle, une imagination féconde, & beaucoup de penchant pour la ſo-

ciété. Il exerce toutes ſes fonctions avec une facilité admirable, & la tranſpiration ſur-tout ſe fait aiſément. Cette ſecrétion, qui influe ſur la ſanté beaucoup plus que ne le croit le commun des hommes, eſt ce qui conſtitue le bon état des perſonnes du tempérament ſanguin: elle entretint l'égalité du pouls, la vigueur du corps, une douce chaleur, un ſommeil tranquille, pendant lequel on eſt bercé par des ſonges légers & gracieux, qui à l'inſtant du réveil offrent la riante image du bonheur, ou la perſpective du plaiſir. Si les occupations de la veille influent ſur ce qui ſe paſſe durant le ſommeil, il n'eſt pas moins conſtant que l'imagination agréablement flattée par les ſonges, répand l'enjouement, la douceur, la vivacité ſur celui dont le ſommeil n'eſt qu'une ſuite de tableaux agréables. Auſſi n'eſt-il point

étonnant que l'homme ſanguin ſoit naturellement doux, ſenſible, enjoué, vif, & que ſon inclination le porte ſans ceſſe vers les plaiſirs de l'amour & ceux de la table; plaiſirs qu'il rend d'autant plus piquans, qu'il paroît être deſtiné à les embellir.

DOUÉ de talens auſſi ſéducteurs, l'homme ſanguin ne paroîtroit-il pas devoir exclure des myſtères de l'amour les hommes qui n'ont pas le bonheur de réunir autant d'avantages? Il aime avec beaucoup de délicateſſe; ce n'eſt point toujours la ſoif ardente des plaiſirs qui le porte à les rechercher; le cœur agit en lui auſſi vivement que l'inſtinct. Plus ſenſible à une paſſion délicate qu'aux plaiſirs deſtructeurs de la débauche, il devroit donc régner ſeul dans le cœur des femmes qui ſavent unir la décence aux charmes de la ſo-

ciété. Mais les *titillations* voluptueuſes qui agitent aſſez fréquemment l'homme ſanguin, le rendent peu redoutable auprès des femmes qui ſavent ce défendre; il veut, comme Céſar, voir & vaincre en un inſtant. Par la même raiſon qu'il eſt plus propre à faire des connoiſſances que des amis, il trouve plutôt à ſatisfaire ſes deſirs dans l'ivreſſe d'une paſſion rapide & ſouvent ſans conſéquence, qu'au milieu des plaiſirs myſtérieux d'un amour cimenté par des rapports & des liaiſons qui ne s'accordent pas toujours avec ſa vivacité, ſon indiſcrétion & ſon inconſtance.

On peut juger d'après cette eſquiſſe, que l'homme ſanguin eſt ſenſible en amour, mais étourdi; qu'il n'aime pas la réſiſtance, qu'il s'emporte aiſément & ſe calme de même; que ſemblable au papillon, il voltige ſur la première

fleur qui s'offre à sa vue, mais qu'il s'y arrête peu. Le vif éclat de la rose peut bien fixer un instant le papillon au milieu de son vol, mais si jalouse des autres fleurs, elle veut le retenir, il faut qu'elle ouvre son sein aux caresses de cet inconstant ; elle jouit du bonheur de le voir palpiter par l'excès du plaisir, elle le partage. ..... L'agitation & les transports de son amant paroissent lui jurer la tendresse la plus vive & la plus durable...... Fleur charmante ! employez tout pour captiver celui qui cherche à s'échapper. Une douce langueur est déjà répandue sur ses sens, bientôt l'ennui y succédera...... Vous voulez le retenir ? Il n'est plus temps ! plus beau qu'il n'a jamais été, il agite doucement ses aîles & cherche à se dégager. Il n'a point épuisé tout son amour, il svole avec empressement vers une autre fleur pour lui faire

partager ſes plaiſirs. Mais ne craignez pas d'être mépriſée, il eſt inconſtant; mais il eſt bon. Peut-être va-t-il venir renouer ſes engagemens; ne vous refuſez pas à de nouvelles careſſes; il eſt auſſi facile à rebuter qu'il eſt inconſtant.

On peut aiſément reconnoître l'homme ſanguin dans le papillon dont je viens de décrire le manége amoureux. Telle eſt ſa manière de ſe conduire en amour: il n'a pas pour les plaiſirs, cette force *athlétique*, dont la Nature a doué les hommes d'un tempérament bilieux; mais réuniſſant ce que l'amour a de plus doux, ſes jouiſſances ne ſont point troublées par la jalouſie, cette paſſion funeſte qui précède quelquefois la fureur dans les hommes bilieux. Il eſt inconſtant! Voilà ſon crime, qui deviendra plus tard ſon ſupplice. La bonté

de ſa conſtitution n'eſt pas un titre pour vivre long-temps; la vivacité, la ſenſibilité, & ſur-tout l'inconſtance, qui lui ſont propres, (car de-là, naiſſent de deſirs toujours nouveaux, & qu'il peut ſouvent ſatisfaire) abrègent ſenſiblement ſes jours. [*a*]

DES hommes auſſi aimables pour la ſociété que ceux dont je parle, ne devroient-ils pas s'efforcer de conſerver juſques au bout de leur carrière les qualités du corps & de l'eſprit qui les font chérir? La douceur, l'amé-

(*a*) La facilité que les perſonnes du tempérament ſanguin ont à faire uſage de leurs talens, ne doit pas leur en impoſer: les excès auxquels elles ſe livrent quelquefois, développent en elles le germe de pluſieurs maladies. Sans entrer ici dans un plus grand détail à ce ſujet, on peut dire que la triſteſſe, ſuite aſſez commune de l'attachement aux plaiſirs, devient une maladie très-grave chez l'homme du tempérament dont il eſt queſtion.

nité, la gaieté qui conſtituent leur caractère, les rendroient précieux dans l'état de mariage, ſi leur inconſtance n'y jetoit que trop ſouvent la diſcorde. Les complaiſances, les tendres careſſes d'une épouſe ne pourroient-elles pas adoucir ce penchant, qui porte un homme à chercher des faveurs dont l'hymen rougit? Je me repréſente avec ſatisfaction, une femme aimable, qui ayant ramené ſon époux au milieu de ſa famille, par des attentions délicates, qui, ſi j'oſe dire, ont domté le tempérament, jouit de ſon bonheur, dont elle connoît toute l'étendue.

Du Tempérament Bilieux.

Si l'on en excepte une taille avantageuſe, & un gros embonpoint, que n'a pas ordinairement l'homme bilieux,

tout en lui annonce la force. Ses os ſont gros & ſolides, ſes muſcles bien marqués, ſes chairs compactes ; ſa peau aride & ſèche, eſt d'un rouge foncé, brune, olivâtre, & quelquefois noire ; les poils qui la couvrent & les cheveux ſont preſque toujours noirs & crépus ; ſon pouls eſt grand, vigoureux, bruſque ; il a les veines groſſes, ſaillantes, le ſang bouillant, la bouche grande, les lèvres déſſéchées, l'haleine chaude & forte, les yéux noirs & perçans.

Que l'on oppoſe ce tableau à celui que l'on a vu de l'homme ſanguin, & il ſera facile de juger ce que doit être en amour l'homme bilieux. Toutes les paſſions acquièrent ici une teinte plus forte ; c'eſt le théatre où elles ſe montrent avec le plus d'éclat, parce qu'elles ne ſont tempérées ni par la gaieté, ni par l'enjouement, comme

dans les perſonnes ſanguines. Leur colère, dit un Ecrivain moderne, (*a*) eſt celle d'Achille, leur haine celle de Coriolan; leur amour tient de la manie, & cette paſſion, à laquelle un tempérament preſqu'inépuiſable les porte ſans ceſſe, devient pour eux une affaire capitale. L'homme bilieux veut être aimé ſeul, parce que différent de l'homme ſanguin, il aime, ſinon avec conſtance, du moins avec une paſſion extraordinaire, & qu'il eſt le plus vigoureux des hommes. Il conſerve longtemps cette force ſupérieure; il n'attend même pas qu'elle ſoit épuiſée pour devenir jaloux, injuſte, cruel. (*b*)

[*a*] M. Clerc, *Hiſtoire Naturelle de l'Homme, conſidéré dans l'état de maladie.* Vol. I.

(*b*) La manière dont s'exécutent les fonctions naturelles de l'homme bilieux, ſuffiroit ſeule, & indépendamment du caractère conſtitutif, pour en faire des hommes peu concordans dans la ſociété. Ils

CHEZ les Nations policées, ces vices, prévenus par la ſageſſe des loix, ou adoucis par la néceſſité des liaiſons particulières, n'acquièrent pas ce degré exceſſif qui empoiſonne les plaiſirs & conduit au crime. C'eſt chez les peuples dont les individus ſont preſque tous du tempérament bilieux, que ces horreurs s'annoncent ſous l'aſpect de la grandeur & du pouvoir deſpotique.

L'AMOUR dans la Turquie, en Afrique, en Aſie, eſt un tyran qui déchire

---

mangent beaucoup, digèrent promptement à la vérité, mais outre la conſtipation qui leur eſt propre, le tiſſu de leur peau trop ſerré & compacte s'oppoſe à la tranſpiration. De-là vient qu'ils ont les urines abondantes & chargées, la bouche amère, qu'ils dorment peu, & que leur ſommeil, ſouvent interrompu par des ſonges effrayans, que produiſent les paſſions exceſſives, ne doit pas laiſſer après lui l'état calme & tranquille qu'il procure aux hommes dont l'économie animale eſt agitée moins vivement.

les cœurs ; les plaisirs dont jouissent les hommes barbares qui habitent ces contrées, sont affoiblis par l'autorité : (il n'en faut pas en amour !) les femmes qui servent à leurs jouissances, sont des esclaves enfermées, victimes de la passion brutale qui agite le despote sous lequel elles tremblent , punies souvent de mort sur le soupçon d'une infidélité ; les gardiens dépositaires de leur vertu, ont été mutilés pour être assuré de leur continence...... Et les tyrans qui commandent cette foule d'esclaves jouissent du vrai bonheur ! ... Gardons-nous de le croire.

.... Quel bonheur honteux, cruel empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné ;
De ne voir en des yeux dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,

Et de ne posséder dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait
horreur ! (*a*)

Si la félicité naît de l'amour ; c'est lorsqu'il est dégagé de toute contrainte..... Le maître absolu, qui n'a qu'à vouloir pour être obéi, & dont les esclaves reçoivent, au milieu du trouble & de la crainte, des caresses qu'empoisonne l'esclavage, ne connoît pas l'amour. L'homme qui dédaigne ou méprise les plaisirs d'une union assortie, & cherche par caprice, plus souvent encore par ambition, des plaisirs en échange des richesses, ne connoît pas non plus l'amour. — Eh ! que m'importe ! dira-t-il, je connois le plaisir. — Vous ! . . . . *Les hommes achetés valent moitié moins pour*

(*a*) Voltaire, *Orphelin de la Chine*, acte III ; Scène 4.

la gloire, & les femmes mêmes pour le plaisir. [*a*]

Les talens supérieurs que les hommes bilieux ont pour la jouissance des plaisirs, ne sont pas infructueux; ils sont de tous les hommes, les plus propres à la fécondité, s'ils s'exercent le corps en variant leurs occupations, s'ils peuvent adoucir les fougues de leur imagination, & sur-tout s'ils savent économiser leurs plaisirs. Toutes les femmes ne conviennent pas à l'homme bilieux, pour remplir le but qu'on se doit proposer dans l'union des sexes; la femme sanguine est la compagne que doit prendre un homme dont les talens physiques s'annoncent à un degré éminent. [*b*] En

---

[*a*] *L'ami des hommes.*

(*b*) Cette règle souffre quelques exceptions, & on les verra lorsque je traiterai de la *Stérilité*.

effet, celle-ci, plus modérée dans ſes tranſports, remplit avec plus d'exactitude le vœu de la Nature. Mais ſi l'on parvient jamais à concevoir qu'il faut des rapports & des convenances phyſiques dans le mariage, on ſe gardera bien d'unir un homme bilieux, avec une femme du même tempérament, je veux dire, avec la plus ardente de toutes les femmes. Ne dit-on pas communément dans un proverbe trivial, mais vrai, que le trop de vivacité s'oppoſe à la génération ? Et néanmoins les hommes agiſſent comme s'ils n'en croyoient rien. On a malheureuſement oublié, que c'eſt d'une union aſſortie que naiſſent des enfans bien faits & bien conſtitués. Que l'on uniſſe un homme & une femme du tempérament dont il s'agit, je ne dirai pas que leurs plaiſirs n'auront rien de piquant; mais eſt-ce ſeulement pour

jouir que les ſens s'épanchent dans le ſein de la volupté ? Les tranſports dans cette union ſe ſuivent rapidement, une flamme dévorante r'allume ſans ceſſe les feux de l'amour ; la force de l'imagination, aidée par celle d'un tempérament robuſte, éleve le couple heureux..... Heureux ! il ne le ſera pas toujours ; je vois une vieilleſſe prématurée, engourdir, deſſécher les ſources du plaiſir....... Je vois alors les époux malheureux, rappeller la volupté qui les fuit, & pour combler leur infortune, ils ſont privés du plaiſir ſuprême de rendre à la Nature les careſſes qu'ils ont prodigués à l'amour. Epoux malheureux ! vous étendez vainement les bras, vous ne pouvez preſſer contre votre ſein, des enfans qui auroient fait la conſolation, les délices de la vieilleſſe qui vous glace.

Du Tempérament Mélancolique.

ON chercheroit presque toujours inutilement la constitution mélancolique parmi les enfans & parmi les vieillards, sur-tout à la campagne : elle se manifeste avec toute sa force à vingt ou trente ans, & les mélancoliques ne vivent guère plus de cinquante ans. Ce tempérament peut être considéré comme acquisitif ; puisqu'on ne ne le trouve guère dans les campagnes : les villes peu considérables n'en fournissent pas beaucoup d'exemples ; mais malheureusement pour le monde physique, on en rencontre à chaque pas, dans les grandes cités, où les hommes pressés étroitement les uns contre les autres, semblent se disputer l'air qu'ils respirent. (*a*)

(*a*) J'aurai occasion de parler ailleurs des effets

Si dans une Capitale, j'obſerve avec attention, (non pas dans les places ni dans les promenades publiques, car les hommes mélancoliques fuient la ſociété) ſi j'obſerve, dis-je, les hommes qui s'offrent à ma vue, j'en verrai beaucoup de ce tempérament. Ils ſont aiſés à reconnoître. Leur ſtature eſt grande ou moyenne, leurs cheveux ſont bruns ou noirs, leur viſage eſt allongé; leurs yeux,

de l'air ſur les Animaux : j'obſerverai ſeulement ici qu'il eſt prouvé que de 48000 pouces cubes d'air que l'homme reſpire à chaque heure, il en abſorbe 3692 pouces, & que vraiſemblablement c'eſt cet air qui paſſe dans le ſang, comme il a paſſé dans le chyle, &c. Or, l'on voit de quelle néceſſité abſolue il eſt que les hommes ne ſe *diſputent* pas l'air, & que cet air ſoit pur & frais. On peut voir ſur cet objet la *Phyſique expérimentale* de M. Deſaguilliers, tome II. L'excellente *Diſſertation* de M. de Sauvage, *ſur les effets de l'air ſur le corps humain*, II.e partie, §. I. Le *Mémoire ſur le danger des inhumations dans les Egliſes*, par M. Haguenot, &c.

yeux, grands & langoureux dans la jeuneſſe, deviennent ſombres dans un âge plus avancé; leurs joues ſéches, avalées, ſont recouvertes d'une peau rude, brûlée, noirâtre & quelquefois jaune. Leur corps eſt grêle, leurs jambes & leurs cuiſſes menues, leurs bras & leurs doigts effilés. Les hommes de ce tempérament ſont laids de viſage, quoiqu'ils aient été beaux dans leur enfance : ils ne nous paroiſſent tels, dans l'âge mûr, que par la maigreur, des regards un peu farouches & la couleur de la peau.

Les femmes du tempérament mélancolique diffèrent eſſentiellement des hommes de cette conſtitution : leur peau, quoique ſéche, eſt beaucoup plus belle; leur démarche nonchalante a été priſe par quelques perſonnes pour de la grace & de la majeſté. Balzac diſoit en parlant d'une Nation où le

tempérament mélancolique eſt dominant, *on croiroit que ce ſont des Reines qui ont épouſé leurs eſclaves.*

L'HOMME mélancolique, eſt un dangereux ſéducteur auprès des femmes, parce qu'il poſſéde au ſuprême degré l'art de faire illuſion par ſon éloquence. Il a le ton perſuaſif, & réuſſit preſque toujours par le ſublime de ſon imagination. Il ne la dirige pas continuellement vers les plaiſirs; elle eſt trop vive, trop exaltée pour être tendue avec uniformité: les actions héroïques, les conquêtes, les entrepriſes qui paroiſſent ſurpaſſer les forces humaines ſont de ſon reſſort; mais auſſi par un contraſte ſingulier, les ambitieux, les héréſiarques, &c. ont tous été des mélancoliques.

CES hommes ne dirigent donc leur imagination vers l'amour, que dans les intervalles que leur laiſſent des projets,

qui à leurs yeux ſont d'une plus grande importance : mais ſi cette paſſion les occupe ſérieuſement, ils abandonnent alors les idées qui y ſeroient diſparates, pour ne s'occuper que de l'objet qui les enflamme ; ils deviennent plus que jamais ſombres, difficiles, rêveurs, inquiets, craintifs, méfiants, timides, jaloux, furieux....... On ſait par des exemples horribles, juſqu'à quel point le mélancolique amoureux & irrité peut pouſſer le déſeſpoir.

QUE n'eſt-il poſſible d'anéantir par gradations l'impétuoſité de cette conſtitution malheureuſe ! Elle n'eſt pas dans la Nature, puiſqu'elle ſe trouve rarement dans les lieux où les hommes ſont plus rapprochés d'elle. Il faut donc regarder plutôt ce tempérament comme une maladie d'acquiſition ; comme un vice héréditaire, que comme un tempérament propre à l'indi-

vidu. Dans la suite de cet Ouvrage, on trouvera les moyens les plus propres à amortir, à domter, s'il est possible, cette constitution, qui mérite à beaucoup d'égards qu'on fasse des efforts contre elle, & qui n'a pu devenir héréditaire, que par l'abus des plaisirs, l'abattement & l'épuisement qui en sont comme une suite nécessaire. [a]

Le feu de l'imagination des mélancoliques ne suffit pas pour les rendre *habiles* à la propagation de l'espèce; il faut aussi que les fonctions naturelles, (sur-tout les secrétions) se fassent sans trop d'irrégularité, & c'est ce qui se trouve assez rare dans les hommes de ce tempérament. Tout paroît être en

---

[a] Au chapitre de l'*Impuissance* & à celui de la *Stérilité*, j'ai exposé les moyens que l'on peut employer pour adoucir les effets du tempérament mélancolique : on y trouvera également ce qui convient aux personnes dont la constitution est bilieuse, ou sanguine, ou phlegmatique.

désordre dans leur économie animale. Le mouvement du cœur & des artères est inégal ; presque toujours affamés, ils sont très-peu attentifs sur la quantité d'aliment qui leur convient ; aujourd'hui trop, demain pas assez, ils n'ont pas d'autre régime ; aussi leurs déjections, la transpiration insensible, les sueurs, (*a*) sont dans une irrégularité d'abondance & de suppression alternatives. Le moral correspond encore ici exactement au physique. Le mélancolique veut & ne veut pas d'un jour à l'autre ; mais attaché opiniâtrement à sa volonté, il est excessif dans ses sentimens, tels qu'ils puissent être. Le même objet se peint différemment à ses yeux, selon qu'il est affecté, & ce qui opère en lui ce changement, (car

(*a*) M. Clerc, que j'ai cité plus haut, dit que le mélancolique a plutôt des sueurs d'*expressions*, qu'une transpiration véritable.

quelquefois il passe d'un extrême à l'autre,) sera l'effet d'un dérangement dans les fonctions naturelles, plutôt que celui du raisonnement & de la réflexion.

D'UNE telle alternative de variations subites & continuelles dans l'homme mélancolique, doit résulter des affections bien capables sans doute, d'influer sur sa postérité.

LE mélancolique doit-il donc garder un célibat scrupuleux ? Il seroit peut-être à souhaiter que cela fût possible, mais l'expérience démontre le contraire.

J'AI observé que les mélancoliques, lorsqu'ils étoient célibataires, devenoient sujets à beaucoup de maladies longues & cruelles; on verra dans le Chapitre qui traite de la Puberté, de tristes effets de la mélancolie. On

peut donc permettre le mariage aux personnes de ce tempérament, mais il faut bien se garder de le faire contracter entre deux individus qui aient la même constitution. Les enfans, qui seroient les fruits d'une union aussi mal assortie, se ressentiroient tôt ou tard des vices physiques & moraux des auteurs de leur existence. Donnez à un homme mélancolique une femme du tempérament sanguin, ou à un homme de cette dernière constitution une femme mélancolique, si celle-ci veut absolument se marier. La différence des caractères, si elle ne s'évanouit pas peu à peu, diminuera sensiblement; celui des époux qui aura la constitution sanguine, & par conséquent l'humeur enjouée, le caractère liant, l'imagination riante, employera ces heureux talens pour répandre la gaieté dans sa famille; il corrigera

le *sombre* du mélancolique; ses enfans lui devront leur bonheur, & la patrie des citoyens utiles.

Du Tempérament Phlegmatique ou Pituiteux. (a)

Si je considère l'homme phlegmatique, tout annonce en lui la Nature défaillante : quelques apparences trompeuses ne m'en imposeront pas sur sa foiblesse. Il a la taille avantageuse, parce que les fibres abreuvées par une

(*a*) Par homme phlegmatique ou pituiteux, il ne faut pas entendre toujours l'homme qui dit, avec phlegme ce qu'on appelle de *bons mots* dans la société. Ceux-ci sont très-différens au physique & au moral; on en trouve, de ces phlegmatiques, dans les autres tempéramens comme dans celui-ci. J'ai vu un gros homme sanguin, très-fort, & sur-tout très-vif, qui dans une maladie aigue me répétoit sans cesse, qu'il étoit phlegmatique, qu'on le lui avoit dix cent fois, & qu'il falloit le conduire en conséquence.

ſérosité abondante, on pu s'étendre, & s'allonger. Ses chairs ſont lâches, molles, couvertes de graiſſe, par la même raiſon. Elles ſont blanches, garnies d'une petite quantité de poils blonds & fins. Ses cheveux ſont blonds ou châtains ; ſon viſage rond, pâle, & ſouvent bouffi. Ses yeux, bleus & grands, devroient animer ſa phyſionomie & lui donner de l'expreſſion, mais ils ſont éteints ; leur regard eſt humble & languiſſant. Des lèvres pâles & décolorées, des vaiſſeaux très-fins, dans leſquels circule lentement un fluide dont les principes paroiſſent déſunis ; enfin un corps foible, incapable de ſupporter des travaux fatigans. Tel eſt le portrait de l'homme pituiteux.

On peut encore dire que l'homme de cette conſtitution n'eſt pas dans la Nature, puiſqu'il eſt aſſez rare dans

les campagnes, à moins que l'athmoſphère, le ſol, le régime, influant peu à peu ſur des individus peu actifs, n'y faſſent dominer cette conſtitution languiſſante.

Elle doit, de même que la conſtitution mélancolique, devenir commune dans les grandes villes, où l'air ſe renouvelle difficilement, où cet élément chargé de vapeurs, ſouvent pernicieuſes, n'a en quelque ſorte aucun reſſort par lequel il puiſſe agir ſur la fibre & lui en communiquer.

Les individus du tempérament pituiteux, incapables d'exécuter les mouvemens qui annoncent la force du corps, le ſont auſſi de produire les chef-d'œuvres qui annoncent le génie. Le moral correſpond au phyſique, & certainement c'eſt un bonheur. Des ſenſations vives, une imagination ardente porteroient le trouble dans la

machine, & détruiroient des organes trop foibles pour y résister. Le pituiteux ne connoît guères ces passions fortes qui émeuvent, excitent, soulèvent, enflamment nos esprits. Il reçoit volontiers l'impression qu'on lui donne, mais elle l'échauffe rarement. Ce défaut de sensibilité & d'activité lui rend l'imagination froide, la mémoire débile, &c. mais son caractère, doux, affable, paisible, en un mot, son indolence, ne le rend point à charge à la société...... Il l'est peut-être à la Nature, car elle n'a point répandu les hommes sur la terre avec le germe de la mélancolie, & de la pituite..... Dépravation des mœurs ! luxe ! mollesse ! voilà votre ouvrage !

Trop de nourriture, sur-tout d'alimens visqueux, &c. d'alimens tels que ceux que nos célèbres cuisiniers savent si bien tourner contre nous ; l'usage im-

modéré du vin, des liqueurs, le trop de repos, le ſommeil trop long, &c. ſont les cauſes ordinaires de l'abondance de la pituite.

Le pituiteux, trop foible pour tirer ſa ſubſiſtance du ſein de la terre; trop foible pour oſer entreprendre de ſervir ſa patrie les armes à la main; mauvais laboureur, mauvais ſoldat, pourra-t-il être bon époux! ...... » Les appetits des » pituiteux ſemblent être émouſſés, » dit M. Clerc, les plaiſirs de l'amour » les affectent peu; les femmes de ce » tempérament ont peu de penchant » pour les hommes, la continence » n'eſt point en elle une vertu péni» ble, la plupart même ſe prêtent avec » peine à ce qui fait le plaiſir des » autres; elles ne ſont pas nées ſous la » planette de Vénus. (*a*)

(*a*) *Hiſtoire Naturelle de l'Homme malade*, tom. I.

Il y a néanmoins une remarque ſingulière à faire ſur la conſtitution pituiteuſe : les femmes chez leſquelles elle domine, & qui par conſéquent n'ont que très-peu d'aptitude pour la jouiſſance, deviennent très-fécondes ſi elles ſont unies à un homme d'une conſtitution différente de la leur. Les hommes pituiteux au contraire, ſont très-ſouvent incapables de féconder l'union des ſexes, avec tel individu qu'ils s'uniſſent, à moins que leur conſtitution dominante ſoit corrigée par une nuance de quelqu'autre tempérament, ce qui heureuſement n'eſt pas rare.



CHAPITRE II.

Réflexions sur le Tempérament, relatives au Célibat.

Et toi dans la Nature, égaré solitaire ;
Ton être à l'univers ne tient par aucuns nœuds:
Dans ton ame glacée & tristement austère
Tu sens un vuide affreux. (a)

UN ami de l'humanité a toujours des souhaits à faire ; il appartient seul à celui en qui réside le pouvoir, de les réaliser. Si j'étois puissant, je ferois une loi, non contre le célibat, mais j'opposerois des barrières au zèle indiscret & destructeur qui pousse les pères & les mères à y destiner leurs enfans, sans avoir, au préalable étudié & fait en quelque sorte constater la

(a) M. Thomas. *Les Devoirs de la Société*, Ode.

force ou la foibleſſe de leur tempérament.

JE me garderois bien de livrer aux horreurs de la ſolitude, l'homme ſanguin, fait pour orner la ſociété par ſon eſprit & l'augmenter par ſes talens phyſiques. Je croirois à chaque inſtant, entendre la Nature me reprocher une action barbare. Quoique l'homme bilieux paroiſſe être dévoué à la retraite, également comme le mélancolique; les diſpoſitions, le penchant ſouvent irréſiſtible qui les porte vers les femmes, leur rendroit la retraite un ſéjour de triſteſſe; ſource de pluſieurs maladies. Les paſſions qui commençoient à germer, ſe développent, s'accroiſſent, s'étendent avec force dans la ſolitude; elles minent peu à peu l'économie animale, & accélèrent les infirmités d'une vieilleſſe hâtive.

LE ſavant Commentateur d'Oceſlus

Lucanus, (*a*) nous a tracé le plan d'un tribunal, dont les fonctions seroient d'examiner les alliances qui pourroient être utiles ou nuisibles au public. Ocellus lui-même, veut qu'on évite les mariages imparfaits; il appelle ainsi ceux qui se contractent entre les personnes d'un tempérament foible, ou dans un âge trop tendre..... Que ne pourroit-on pas espérer pour la perfection de l'espèce humaine, si aux objets intéressans qui seroient du ressort de ce tribunal, on y ajoutoit le droit de connoître la véritable vocation des personnes qui se destinent au célibat?

» L'HOMME dont nous venons » de faire le portrait, dit Venette en » parlant de l'homme bilieux, est » d'un tempérament si chaud & si » amoureux, qu'il auroit beau avoir la

(*a*) *Ocellus Lucanus, en Grec & en François, &c.* &c. Par le M. Marquis d'Argens, Berlin 1762.

» vertu des personnes les plus saintes, » sa nature lui donnera toujours une » pente à l'amour des femmes : on au» roit plutôt éteint un grand feu avec » une goutte d'eau, & l'on obligeroit » plutôt un fleuve rapide à remonter » vers sa source, que de corriger l'in» clination de cet homme...... Les » Rois & le vin sont bien puissans, » mais à dire le vrai, la femme l'est » encore plus ; & il faudroit que » Dieu fit un miracle, si on vouloit » que cet homme là corrigeât son hu» meur amoureuse. ,, (*a*)

Si Venette dépeint une jeune fille lascive, ses expressions, que je me garderai bien de rapporter ici, sont encore plus fortes.

Père barbare ! crois-tu par de per-

(*a*) *Tableau de l'Amour Conjugal*, 2e part. chap. IV. art. 1.

ſides careſſes, ou des menaces emportées, domter le penchant, le tempérament, la nature même ? Non, ne t'y trompe pas ; tu appelles en vain à ton ſecours les reſſources de la médecine : tu oppoſes de foibles obſtacles aux vues de la Nature, qui commande à tous, avec cette énergie dont toi-même tu ſentis la force. Les barrières poſées entre tes enfans & le monde, ne détruiront pas entièrement le germe des paſſions, ſi tu le leur as tranſmis au moment de leur formation. Du moins, ſi la fureur d'immoler des victimes te force à la ſatisfaire, choiſis celles que la ſociété aura moins à regretter. Si, aux ſignes caractériſtiques d'une conſtitution froide, tu remarques un éloignement très-décidé pour ce lien ſi doux, ce lien général, qui unit l'homme & la femme parmi les glaces du Nord, & dans les climats brûlés ſous la Zone

Torride; ſi enfin, ton fils ou ta fille redoutent, par des motifs tirés ſeuls de leur conſtitution phyſique, l'état du mariage, ne les force pas à l'embraſſer; que retirés du monde, ils jouiſſent en paix de cette douce quiétude que trouvent dans la retraite, les perſonnes que les paſſions ne peuvent émouvoir.

MAIS qu'il eſt indiſpenſable de ſavoir conſtater cet état d'inertie, ce ſilence abſolu des paſſions! Il faut connoître les reſſources de la Nature, pour ſavoir juſqu'à quel point un tempérament inactif en apparence, peut ſe développer. Des parens, qui décident & qui font tout plier aux préjugés, ne voient, ou du moins feignent de ne voir, que ce qui s'accorde avec leurs vues....... On s'en rapporte encore à un Directeur! Eh! peut-il pénétrer toujours les motifs d'une re-

traite que l'on ſe croit néceſſaire ? Peut-il! Doit-il même entrer dans un examen pour lequel il n'a point les connoiſſances requiſes ? Un Médecin habile y eſt ſi ſouvent embarraſſé !

J'AI vu, & je me le rappelle avec attendriſſement, un monaſtère, à la tête duquel étoit une de ces femmes vertueuſes, qui ne croient pas adoucir leur joug en le faiſant partager, conſulter un Médecin ſur les jeunes perſonnes qui ſe deſtinoient à la vie religieuſe. Tandis que de ſon côté elle étudioit le caractère des Novices, l'habile homme qui méritoit ſa confiance, & dont la probité égaloit les lumières, s'attachoit à en découvrir la conſtitution dominante. Ce ne fut jamais infructueuſement que ces deux perſonnes s'occupèrent du ſoin de ſéparer du monde, ou d'y réunir de jeunes fil-

les qu'on préſentoit au monaſtère. (*a*)

QUE n'agit-on de même dans chaque maiſon religieuſe ! Des maladies funeſtes, n'y répandroient pas ſi ſouvent le trouble & le déſordre. Mille exemples prouvent ſans replique, que le tempérament contraint, étouffé pendant quelque temps, ne peut jamais être anéanti, quoiqu'il ſoit poſſible d'en adoucir la trop grande vigueur. „ Pourquoi, s'écrie un Naturaliſte célèbre, „ pourquoi les paſſions, qui ont leur „ ſource dans le tempérament, ſont-

(*a*) Dans la plus grande partie des Couvens, on étudie plus le moral que le phyſique, & c'eſt preſque toujours l'oppoſé de ce qu'il faudroit faire. Les méditations, les longues lectures, les jeûnes rigoureux, enfin tous les moyens qu'on emploie pour s'aſſurer de la vocation, doivent néceſſairement la donner, du moins pour quelque temps; mais ſi on altère la ſévérité de la régle, la Nature reprend bientôt ſes droits; le reſſort des organes affoiblis, reprend ſon élaſticité, & de là au trouble des paſſions, il n'y a qu'un pas.

„ elles ſi difficiles à maîtriſer ? Elles „ tiennent fortement à la machine, & „ par la machine à l'ame. Les paſſions „ ſe nourriſſent donc, croiſſent, & ſe „ fortifient comme les fibres qui en ſont „ le ſiége. Connoiſſez-donc votre tem- „ pérament, s'il eſt vicieux vous le „ corrigerez, non en vous efforçant de „ le détruire; *vous détruiriez la ma-* „ *chine elle-même!* ..... [a]

Ne ſait-on pas, que des efforts que l'on fait pour amortir la paſſion qui fait le ſujet de cet ouvrage, (je parle ſur-tout des efforts phyſiques) il réſulte des cataſtrophes qui effraient la Nature? On en verra des exemples lorſque je trai-terai de la Puberté; & la ſituation de l'Hermite, qui après avoir ſacrifié

(a) *Contemplation de la Nature*, par M. Bonnet, V.e part. chap. V.

à son bonheur les parties qui le troubloient, & qui néanmoins n'en fut guère plus heureux, prouve la force du tempérament contre les ressources de l'art. En ouvrant les livres où est consignée la vie des hommes que la religion révère, n'a-t-on pas lieu d'être surpris.... Quoi! des Anachorètes, éloignés les uns des autres, les forces du corps presque anéanties sous le poids des devoirs qu'ils s'imposoient; des hommes morts à la terre, étoient, malgré l'austérité de leur vie, tourmentés par les aiguillons de la volupté?

Avec quelle éloquence un Académicien nous dépeint les combats qu'un des plus illustres Pères de l'Eglise avoit à soutenir dans la retraite, contre le monde & ses tentations! .... » Ce » Saint Jérôme, dit-il, qui, né » avec une ame de feu, passa qua-

„ tre-vingt ans à écrire, à ſe com-
„ battre & à ſe vaincre : dont les
„ mœurs furent probablement plus
„ auſtères que les penchants; qui dans
„ Rome eut pour diſciples un grand
„ nombre de femmes illuſtres; qui
„ entouré de la beauté, échappa aux
„ foibleſſes ſans pouvoir échapper à
„ la calomnie; & qui fuyant enfin
„ le monde, les femmes & lui-même,
„ ſe retira dans la Paleſtine, où tout
„ ce qu'il avoit quitté le pourſuivoit
„ encore; tourmenté ſous la haire,
„ dans le calme des deſerts entendant
„ retentir à ſes oreilles le tumulte de
„ Rome...... Tel fut dans le quatriè-
„ me ſiècle le plus éloquent panégy-
„ riſte des femmes Chrétiennes. Cet
„ Ecrivain ardent & ſacré, & d'un
„ génie impétueux & ſombre, adou-
„ cit en mille endroits ſon ſtyle, pour
„ louer les Marcelle, les Pauline,

„ les

„ les Euſtachium . . . . . „ &c. (*a*)

CROIT-ON que les hommes de notre ſiècle auront plus de force que ces hommes divins? Gardons-nous de le croire ; c'eſt bien ici le cas de dire :

L'homme eſt trop foible, hélas ! pour domter
la Nature ! (*b*)

(*a*) *Eſſai ſur le caractère, les mœurs & l'eſprit des Femmes dans les différens ſiècles*, par M. Thomas, de l'Académie Françoiſe. 1772.

(*b*) Le fait ſuivant en eſt une preuve. Un ſoldat que l'on pendit il y a 30 ou 40 ans à Montpellier, eut le malheur un jour, de ne pouvoir détourner ſon imagination des deſirs amoureux qui le tranſportèrent. Il paſſoit par cette Ville ; il y rencontra, entr'autres, une fille qui portoit tranquillement ſur la tête, une cruche remplie d'eau. Cette vue fit ſur lui l'effet le plus prompt & le plus violent. Elle l'enflamma à l'inſtant de la plus ardente paſſion. Une fureur érotique le ſaiſit : il n'y peut réſiſter. Il renverſe la fille, il l'embraſſe, il la ſerre entre ſes bras, & ſans égard à l'heure, au temps, au lieu, ſe met à portée de ſatisfaire dans les ſiens, les deſirs qui l'agitent. On eſt étonné de ſa hardieſſe ; le peuple accourt ;

QUE les Médecins nous parlent avec franchise, ils nous apprendront ce que peut l'art sur un tempérament robuste. Eh ! de quels moyens n'est-on pas obligé de se servir pour soulager les malheureuses victimes d'une passion ardente ! M. Tissot rapporte qu'il a vu à Montpellier une veuve très-robuste, âgée de près de quarante ans, qui avoit joui très-souvent pendant long-temps du physique de l'amour, & qui en étant privée depuis quelques années, tomboit dans des accès hystériques dont on ne peut peindre l'état affreux. Elle perdoit l'usage des sens; aucun remède ne pouvoit adoucir ni diminuer la fréquence des accès. On ne pouvoit les faire finir que par de fortes frictions

---

on se jette sur lui, on le maltraite; mais rien n'arrête ses desseins, même au milieu des coups qui pleuvent sur lui. *Anecdotes de Médecine.* Seconde édition, Anecd. CXCI.

des parties génitales : ce moyen étoit ſuivi d'un tremblement convulſif, qui dirigeoit ſes efforts vers les parties irritées, & la malade recouvroit l'uſage de ſes ſens, dès qu'une criſe ſalutaire, (ſi je peux m'exprimer ainſi) avoit remis le calme dans des organes auſſi impétueux.

CETTE obſervation prouve évidemment ce que dit St. Auguſtin, que ſi l'on s'abandonne trop mollement aux plaiſirs, ces plaiſirs deviennent coutume, & cette coutume néceſſité. Mais quelquefois auſſi, ces accidens ſurviennent à de jeunes perſonnes que l'uſage des plaiſirs n'a pu corrompre, & dont l'imagination n'a jamais été enflammée par le moral de l'amour. L'on en verra un exemple lorſque je traiterai de la Puberté. Zacutus Luſitanus, parle d'une fille qui tomboit dans un état affreux, & pour laquelle

tous les remèdes étoient inutiles. Cet habile praticien eut recours à un pessaire âcre, qui produisit le même effet que dans la femme dont parle M. Tissot; la malade fut guérie dans l'instant. Hoffman, (& cette observation vient ici fort à propos,) nous a conservé l'histoire d'une Religieuse qu'on ne pouvoit tirer du paroxysme hystérique, qu'en ayant recours à des moyens sur lesquels je dois passer légèrement..... Il est triste d'entrer dans un certain détail sur les secours qui peuvent soulager un tempérament irrité, lorsque ces secours sont un outrage fait à la Nature.

TANDIS que quelques hommes attaquent le célibat monastique avec des armes téméraires, dont ils s'efforcent de toucher jusqu'aux dogmes sacrés de la Religion, les Médecins en respectant ce

que l'état peut avoir de bon en lui-même, ne s'attachent qu'aux abus qui s'y trouvent. Ils ſavent, comme je l'ai déjà dit, qu'il y a des tempéramens indomtables, & c'eſt pour les perſonnes de cette conſtitution qu'ils ont fait voir les maladies que pouvoit faire naître le célibat. Ils n'ont point conſidéré cet état relativement à la population; ils ont ſeulement approfondi les déſavantages phyſiques qui en réſultoient pour chaque individu.

Le père de la Médecine, Hyppocrate, dans ſon Livre *des Maladies des Vierges*, parle des accidens occaſionés par la rétention du fluide ſéminal. C'eſt dans cet Ouvrage où il conſeille le mariage aux filles & aux femmes veuves tourmentées de la mélancolie érotique, comme le ſeul remède propre à leur guériſon. (*a*)

(*a*) *Lib. de Virg. morb.*

GALIEN rapporte également à cette rétention nombre de maladies dont il fait connoître, par des obſervations frappantes, les ſuites funeſtes dans des ſujets du tempérament le plus énergique. (*a*)

LE Docteur Jacques a donné une thèſe, dans laquelle il cite beaucoup de maladies produites par la privation des plaiſirs vénériens. (*b*) Le Docteur Reneaume a traité le même ſujet auſſi dans une thèſe ſur la *Virginité clauſtrale*. (*c*) M. Zindel a publié une diſſertation

(*a*) *Des Part. Malad.* Liv. VI. On verra dans la ſuite, des obſervations plus immédiatement liées à l'objet dont il n'eſt ici queſtion que d'une manière générale.

(*b*) *An ex negato veneris uſu morbi? 1722.*

Cette thèſe, traduite par M. de la Mettrie, ſe trouve dans les œuvres de ce Médecin.

(*c*) Cette thèſe eſt encore indiquée par M. de la Mettrie, dans ſa *Peneloppe*, vol. III.

dans laquelle il a raſſemblé des obſervations frappantes ſur les maladies que peuvent produire une trop grande chaſteté. M. de Sauvages a traité les dangers de la privation des plaiſirs de l'amour, pour les femmes dont le tempérament eſt incompatible avec la continence. Elles ſont, ſelon cet habile Médecin, d'autant plus les victimes de leur feu, qu'elles cherchent à le cacher plus ſoigneuſement; & elles tombent dans la triſteſſe, l'inſomnie, le dégoût, la maigreur, &c. Il ajoute une obſervation qui fournit peut-être, dit M. Tiſſot, l'exemple de la plus rude épreuve, à laquelle le tempérament combattu ait jamais été expoſé. C'eſt celle d'une jeune fille, qui dévorée par ſon feu, & conſervant ſon ame pure avec une force étonnante, étoit ſujette à des pollutions, même dans le temps qu'elle gémiſſoit

de ſon malheur aux pieds d'un Confeſſeur décrépit & dégoûtant.

C'EST ſur-tout dans le traité de la Nymphomanie, (*a*) que ſont expoſés avec force les accidens qui naiſſent d'un tempérament ardent, & d'une imagination déréglée. L'Auteur, par ſes obſervations, y démontre combien ſont difficiles à vaincre les obſtacles qui s'oppoſent à la guériſon de la fureur utérine.

ON y voit une demoiſelle de ſeize ans, qui ayant reçu l'éducation la plus honnête, ſe prend de belle paſſion pour un *ruſtre*, l'oublie enſuite pour donner des ſcènes, de l'indécence la plus marquée, vis-à-vis d'un jeune homme dont la retenue ne fait qu'irriter ſes deſirs. Cette infortunée, aux

---

(*a*) *Traité de la Nymphomanie*, Chapitres III, & IV.

portes de la mort, ſans que les Médecins d'une grande Ville raſſemblés ſe doutent de la cauſe de ſon mal, doit enfin ſa guériſon, moins aux ſecours de l'art, qu'à un mariage qui termine ſes malheurs. (*a*)

Ce traité offre encore le ſpectacle horrible d'une infortunée, réduite au dernier période de la maladie, & qui après avoir été long-temps un objet de frayeur dans les maiſons de force où l'on fut obligé de la renfermer, ne dût enfin ſa guériſon qu'au courage dont s'arma M. de Bienville pour entreprendre une maladie compliquée à un degré auſſi extraordinaire, & à ſa perſévérance dans l'adminiſtration des remèdes. (*b*)

Une jeune perſonne de douze ans,

(*a*) *Idem.* Chap. V.

(*b*) *Idem.* Chap. VI.

livrée à tous les excès de la débauche solitaire, par l'impression que fait sur elle ces lectures dangereuses dictées par l'impureté, aidée dans la destruction de son existence par les secours horribles d'une femme perdue, fait encore dans la Nymphomanie un tableau frappant qui fait frémir la Nature. On voit cette malheureuse victime de la dépravation des mœurs, enfermée dans une maison de force, confiée aux secours d'un habile Médecin, qui après trois années de traitement la rend à sa famille avec l'usage de sa raison....... Mais à l'aspect de la félicité dont jouit sa sœur, mariée durant son absence, l'infortunée retombe dans les mêmes accidens; on la relègue dans l'affreuse retraite d'où elle étoit sortie, avec d'autant moins d'espoir de guérison, qu'à la fureur excessive qui agitoit cette malheureu-

ſe, a ſuccédé un état d'imbécillité, peut-être moins ſuſceptible encore des ſecours de l'art. (*a*)

La dernière obſervation que je citerai, eſt encore l'hiſtoire d'une demoiſelle *métromaniaque*, pour laquelle furent employés tous les remèdes que l'on crut capables de la guérir : un Médecin, homme d'eſprit, connoiſſant leur inſuffiſance, abandonne les ſecours phyſiques pour s'attacher aux moraux; il attaque avec douceur l'imagination, & termine la cure en acceptant avec joie la main de la demoiſelle, que les parens lui offrirent comme un gage de leur reconnoiſſance. (*b*)

Après des exemples auſſi frappans de l'empire des paſſions ſur l'écono-

[*a*] *Idem, ibidem.*

(*b*) *Idem, ibidem.*

mie animale, croira-t-on que la Médecine puisse fournir les moyens de les domter? Croira-t-on que si la Nature n'a pas donné aux hommes des secours efficaces contre la fureur d'une passion amoureuse, ces secours sortiront des laboratoires de nos Chymistes, & viendront à la voix qui les appelle, répandre l'engourdissement, le froid, l'insensibilité sur des êtres destinés, par le Créateur, à multiplier le chef-d'œuvre de sa magnificence? Croira-t-on que ces *Electuaires de virginité*, *ces Opiates de sagesse*, dont on retrouve les compositions dans plusieurs Pharmacopées, aient la vertu de détruire, comme par enchantement, l'attrait qui porte un sexe vers l'autre depuis l'origine du monde? le lien qui unit les individus en faisant leur bonheur?... Je ne crains pas de le dire, s'il existoit un livre dans lequel fut consigné

le moyen affreux d'ôter, en quelque ſorte, aux hommes le ſentiment de leur exiſtence, les loix devroient ſévir contre lui ; un tel livre détruiroit la ſociété ; plus de deſirs, plus d'alliances..... Que ſais-je ! au période où eſt parvenu aujourd'hui une partie des hommes ; à ce degré d'égoïſme, produit par une philoſophie ſéche, excluſive, qui iſole chaque individu....... Que ſais-je, ſi beaucoup d'hommes ne recevroient pas avec joie, le moyen de n'exiſter que pour eux ſeuls ! ..... Défions-nous des écarts de l'eſprit humain, en nous rappellant l'égarement étrange de quelques hommes, qui volontairement ſe ſont privés des organes par leſquels ils exiſtoient pour la ſociété. N'oublions pas que ces hommes ont eu des diſciples qui ont partagé leur état, en portant également ſur eux une main ſacrilége.

NOUS verrons, en parlant de la Puberté, des hommes qui ont froidement ſacrifiés à une prétendue tranquillité, les organes qui la troubloient. La Religion chrétienne a eu malgré elle, des ſectes entièrement composées de ces hommes mélancoliques & cruels. Un certain Valleſius en forma une qui ſoutint, que bien loin que la mutilation fût un obſtacle au Sacerdoce, comme le Concile de Nicée l'avoit déclaré, il étoit au contraire abſolument néceſſaire d'être Eunuque pour l'exercer. Non-ſeulement ces fanatiques pratiquoient ſur eux-mêmes le cruel exemple d'Origène, mais encore ils réduiſoient dans ce triſte état, tous ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains. (*a*)

(*a*) Voyez le ſavant *Traité des Eunuques*, attribué à M. Charles Ancillon, I.e partie, chap. V.

DES fanatiques, qui soutenoient à peu près les mêmes erreurs, reparurent dans différens siècles, & troublèrent la société. Les Agyniens ne prirent point de femmes, soutenant que Dieu n'étoit pas l'auteur du Mariage ; les Abstinens, que l'on vit dans les Gaules & en Espagne, sur la fin du III[e]. siècle, condamnoient également l'union conjugale ; (*a*) & dès les premiers temps de l'Eglise, quelques hérétiques soutinrent cette erreur monstrueuse.(*b*) Rien n'approche peut-être de l'inconséquence des Abeloniens, sorte

---

» Les Valléfiens forçoient tous ceux qui tomboient » entre leurs mains à se faire eunuques, car lorsqu'ils ne vouloient par le faire eux-mêmes, on » les lioit sur un banc, & on leur coupoit les parties viriles. » *Idem.* Chap. VI.

(*a*) Voyez le *Dictionnaire Encyclopédique*, au mot ABSTINENS.

(*b*) S. Paul blâme cette Secte dans quelques-unes de ses *Epitres à Timothée.*

d'hérétiques qui parurent aux environs d'Hyppone en Afrique : l'opinion & la pratique distinctive de ces insensés, étoit de se marier, & cependant de faire profession de s'abstenir de leurs femmes & de n'avoir aucun commerce charnel avec elles. (*a*) On peut penser que ces sectes durent naturellement se détruire d'elles-mêmes. On sait les motifs qui déterminèrent Combabus à se défaire des parties viriles, & l'événement prouva que sa précaution avoit été fort sage; mais le comble de l'extravagance fut dans les amis de cet infortuné jeune-homme, qui au rapport de Lucien, se firent eunuques volontairement pour le consoler en partageant sa situation. (*b*) Enfin

---

(*a*) St. Augustin, *De Hæres.* Voyez aussi le *Dict. Encyclop.* au mot ABELIENS.

[*b*] L'esprit humain, lorsqu'il produit une extra-

on a vu des hommes, qui, victimes d'un préjugé long-temps accrédité, se sont fait eunuques, en croyant se garantir de la lèpre & de la goutte, maladies dont on croyoit à l'abri ceux qui étoient privés de leurs parties viriles. (*a*)

Je n'ajouterai qu'une réflexion à ces faits. Le fanatisme, l'amour de la tranquillité, la crainte d'une maladie, ayant suffit pour exciter les hommes à porter sur les organes de leur virilité

---

vagance, ne s'arrête pas volontiers ; cette conduite des amis de Combabus a servi de fondement à une coutume qui s'observoit tous les ans, de mutiler plusieurs personnes dans le temple que Stratonice & Combabus avoient fait bâtir. Voyez le *Dictionnaire* de Bayle, au mot Combabus ; le *Traité des Eunuques*, Ie. partie, chap. VI ; Lucien, de la traduction de M. Dablancourt, tom. III.

(*a*) Voyez Mezeray, *Vie de Philippe Auguste* ; *Questions notables de Droit*, par M. le Prêtre ; *Traité des Eunuques*, loco citato.

des mains hardies, & à détruire ces mêmes organes par une opération cruelle, douloureuſe, & d'où la mort pouvoit résulter; que ſeroit-ce, s'il étoit au pouvoir des hommes d'anéantir leur puiſſance générative, par un moyen facile qui remplît leurs vues, ſans qu'ils euſſent à craindre les douleurs qui accompagnent une opération auſſi cruelle?



CHAPITRE III.

Des Moyens que l'ont croit capables de domter l'Amour.

» EN quelque lieu que vive un » homme laſcif, dit Venette, il » eſt toujours embarraſſé de ſon tem» pérament amoureux. La vertu ne » peut rien où l'amour agit naturelle» ment, & la Religion même a trop » peu de pouvoir ſur ſon ame pour » retenir ſes premiers mouvemens, & » pour vaincre ſa complexion, qui lui » fournit à toute heure des objets dont » ſon imagination eſt échauffée. » [a]

(a) *La Génération de l'Homme*, &c. deuxième partie, chap. V. art. 4.

Pour appuyer ce paſſage de Venette, on peut lire le chap. XXX. du livre 10. des Confeſſions de St. Auguſtin : on y verra que le jeûne, les ma-

Après avoir parlé ainſi, eſt-il étonnant que ce Médecin ne marque que peu de confiance dans les remèdes qu'on emploie pour domter le tempérament? Il en accorde néanmoins trop à quelques-uns, parce qu'il en a parlé ſelon les Anciens, qui jugeoient très-ſouvent un remède d'après des idées ſuperſtitieuſes, plutôt que par l'analyſe & les vraies propriétés.

Si je demande s'il y a des moyens efficaces pour domter l'amour, on répond en me nommant une foule de remèdes, & l'on vante ſur-tout la puiſſance merveilleuſe de l'*Agnus-caſtus*, ſi répandu dans les lieux conſacrés à la

---

cérations, &c. ne pouvoient s'oppoſer à ce que les choſes réelles, qui frappoient les yeux de ce St. Evêque, ne fiſſent en lui de vives impreſſions pendant le ſommeil........ *Tant l'illuſion de ces vains phantômes*, dit-il, *a de pouvoir ſur mon corps & ſur mon eſprit pendant le ſommeil!*

continence. Nous verrons ſi l'efficacité de cet arbriſſeau eſt auſſi ſûre qu'on le prétend ; mais quand cela ſeroit, faudroit-il l'employer tout-à-coup, pour domter une conſtitution que l'on ne peut changer ſubitement ſans y introduire des maladies graves ?

Le tempérament peut varier quelquefois par des cauſes dépendantes du climat, du régime, des occupations, &c. mais il faut du temps pour que cela s'exécute. Le tempérament des habitans de la Grèce a paſſé en France ; on le retrouve chez les Suédois, qu'on appelle, par cette raiſon, les François du Nord : avant cinquante ans, ſelon M. Clerc, ce même tempérament deviendra celui des Ruſſes. Les Pariſiens d'autrefois étoient ſérieux, peut-être triſtes.... J'aime le Pariſien, diſoit l'Empereur Julien, parce qu'il eſt ſérieux & grave comme moi. Voilà des tempéra-

mens Nationaux entièrement changés; je n'ose décider si c'est à leur avantage à tous égards ; mais qu'il a fallu de temps pour opérer ces métamorphoses ! C'est l'ouvrage des siècles , & non celui des rafraîchissans , des calmans ! Lorsque je considère les efforts que font les maîtres d'éducation pour briser subitement le tempérament de ceux de leurs élèves qu'on destine au célibat , je crois voir des enfans jeter des grains de sable dans un torrent rapide , dans l'espérance d'en arrêter le cours ; je crois voir ces mêmes enfans s'efforcer d'enlever à la terre , avec des mains foibles , un chêne majestueux qui a vu naître leur père. Ils ne pourront seulement troubler l'eau , ni ébranler le colosse qu'ils attaquent.

Il n'en est pas de même des remèdes qu'on emploie pour domter la constitution de l'homme ; ils ne l'anéantiront pas, mais ils feront des ravages af-

freux. Ne changeons rien avec précipitation, a dit le Père de la Médecine, ou il en résultera des maladies, auxquelles il sera difficile de remédier. (*a*)

POURQUOI? C'est parce que l'homme naît avec une constitution primitive, qu'il faut adoucir si elle s'oppose à son bonheur, mais par degré, sans rien irriter, sans employer des moyens, qui sans remplir les vues que l'on a, troubleront l'économie animale, en jetant la langueur, la foiblesse, dans les fonctions naturelles; l'épaississement, la stagnation dans les humeurs; l'obstruction dans les viscères; l'imbécillité dans les fonctions de l'ame.

LES moyens qu'on emploie ordinairement pour diminuer l'ardeur qui por-

---

[*a*] Section II. Aphorisme LI.

te aux plaiſirs de l'amour, ſont les narcotiques, remèdes qui engourdiſſent, & jetent celui auquel on les adminiſtre dans la ſtupéfaction ou ſtupidité. On croït qu'en procurant un ſommeil léthargique on ôte aux organes, qui filtrent & préparent la liqueur prolifique, leurs facultés. On a raiſon; mais on devroit ſe rappeller auſſi, que les ſomnifères agiſſent également ſur toutes les fonctions animales, & même ſur celles de l'eſprit. Les Grecs ont nommé ces remèdes *hypnotiques*, & les ont regardés, ainſi que les narcotiques, comme des remèdes dont la vapeur ſubtile, nuiſible, & *ennemie de Nature*, diminue ou empêche entièrement le mouvement & le ſentiment des parties ſolides. Ils regardoient comme poiſons des ſubſtances, qui en diminuant la circulation, ſupprimoient les ſecrétions, ôtoient l'appétit, faiſoient perdre la mémoire,

mémoire, procuroient à la vérité le ſommeil, mais excitoient des ſonges triſtes, remplis de viſions effrayantes. Il n'y a rien ſelon Féderic Hoffman, de plus capable dans la Nature de rendre promptement hébêté & ſtupide un homme de bon ſens & d'eſprit, que l'uſage des narcotiques. C'eſt une expérience certaine & inconteſtable, dit encore Hoffman, que les anodins pris en trop grande quantité par les enfans, leur font contracter une ſtupeur d'eſprit & de mémoire, qui dure très-long-temps. (*a*)

On ne fait pas toujours uſage des narcotiques & des ſomnifères, tels que ceux que fourniſſent la mendragore, la *bella-dona*, le *ſtramonium*, la pomme d'amour, la juſquiame, & pluſieurs au-

(*a*) Voyez le *Dictionnaire univerſel de Médecine*, &c. à l'article *Narcotica*.

tres que la témérité & l'ignorance ont fait employer ſans connoiſſance & ſans diſcernement. On a plus ſouvent recours à d'autres compoſitions dans leſquelles on fait entrer l'opium, & qui par-là ſeulement, peuvent devenir funeſtes. L'opium ! moyen terrible de procurer du repos à un corps agité : remède que les Médecins ne peuvent employer avec trop de circonſpection, & qui faiſoit trembler Galien chaque fois qu'il avoit à l'adminiſtrer. (*a*)

(*a*) L'Opium, ſi l'on en croit beaucoup d'Ecrivains, agit bien différemment ſur les hommes. On ſait l'uſage immodéré qu'en font, dit-on, les Egyptiens, les Turcs, & on dit que l'Opium eſt pour eux un *aphrodiſiaque* qui augmente la joie & le courage en procurant une ſorte d'ivreſſe particulière. Nous verrons ailleurs que ces peuples, & ſur-tout les Chinois, prétendent en tirer parti pour s'exciter à l'amour. Wedelius aſſure, dans ſon traité *de Opio*, que l'Opium cauſe aux perſonnes d'un tempérament chaud, des pollutions nocturnes, & un priapiſme continuel. Il eſt donc contraire, même

Si j'avois besoin du suffrage des anciens, Scribonius Largus, Celse, Aetius, Dioscoride, Plutarque, &c. me fourniroient des armes contre ces remèdes funestes, qui ont tant d'influence sur le corps & sur l'esprit, lorsqu'ils sont administrés mal-à-propos.

Le *Vitex* ou *Agnus-castus*, doit la réputation dont il jouit, à l'usage qu'en faisoient les anciens. Dioscoride (*a*) nous apprend que les Dames d'Athènes s'en servoient aux cérémonies que l'on faisoit en l'honneur de Cerés. Elles dressoient avec les branches &

---

pour remplir l'objet que l'on a, lorsqu'on le fait prendre pour appaiser la fougue des desirs vénériens. Nous examinerons au reste, en parlant des remèdes que l'on croit propres à exciter à l'amour, ce que l'on dit des effets merveilleux de l'Opium, & ce qu'il en faut croire.

(*a*) *Commentaire de* Matthiole, *sur le* 1. *Livre de* Dioscoride. Chap. CXVI.

les feuilles de cet arbriſſeau, les lits auxquels elles donnoient leur chaſteté à garder, parce que c'étoit une opinion répandue parmi elles, que l'odeur de l'*agnus caſtus* combattoit les penſées amoureuſes, & écartoit les ſonges laſcifs.

ARNAULD DE VILLENEUVE, a été plus loin; il aſſure, avec une confiance ſingulière dans un homme inſtruit, qu'un remède infaillible pour conſerver la chaſteté, eſt de porter habituellement un couteau, dont le manche ſeroit fait avec le bois de l'*agnus-caſtus.*

LE préjugé que les anciens ont eu ſur ce végétal, a paſſé juſqu'à nous, & on fait uſage dans les Monaſtères, intérieurement & extérieurement, des ſemences & des feuilles de cet arbre merveilleux. Quant à l'application des branches en forme de ceinture, je ne

vois pas qu'il y ait aucun mal ; elles rempliroient même les vues que l'on se propose, si le proverbe qui dit *intention fait tout*, étoit fondé sur la vérité. L'usage que l'on fait de la graine intérieurement est peut-être moins indifférent.

ELLE a, si l'on en croit ceux qui vantent ses miracles, la propriété d'anéantir les desirs, en tuant, pour ainsi dire, le corps & l'esprit. Heureusement pour le bien de l'humanité, les vertus extraordinaires de cette graine ne sont pas mieux avérées que celles des branches. M. Chomel, Médecin du Roi, de l'Académie des Sciences, convient que la semence de l'*agnus-castus*, dont on a fait une émulsion avec l'eau de nénuphar, est utile pour calmer les accès de la passion hystérique, mais il est fort éloigné de croire que ce remède soit capable de réprimer les

mouvemens impétueux de la chair. „ Un Pasteur, d'une piété consommée, & d'un zèle apostolique, dit-il, (en parlant de M. Chomel, Curé de St. Vincent de Lyon) a fait beaucoup valoir dans ses *Lettres* & dans son *Dictionnaire Economique*, un remède qu'il composoit, & qu'il regardoit comme un secret infaillible pour conserver la chasteté : je défère beaucoup à son témoignage, mais je n'ai pas encore d'assez sûres expériences de ce remède pour l'établir comme un spécifique, capable de procurer une vertu si difficile à pratiquer sans le secours d'une grace surnaturelle.„ (*a*) Eh ! que seroit-ce d'une plante qui auroit la propriété d'empêcher non-seu-

(*a*) *Abrégé de l'histoire des Plantes usuelles*, &c. troisiéme édition, vol. I.

lement les desirs, mais encore de s'opposer à la création, à la filtration de cette liqueur précieuse qui annonce la force, la santé, & à laquelle on les doit peut-être. Non, la Nature n'a pas mis sur la terre une plante qui put placer l'homme de beaucoup au dessous de la brute ; la Nature n'a pas dicté les loix des mystères de Cerés ; elle n'a pas mis dans la main d'un tyran, le glaive cruel qui doit priver l'homme de la moitié de son existence ; elle n'a pas non plus accordé à l'*agnus-castus* des vertus qui seroient si funestes à l'humanité !

On place aussi le *Nénuphar* (a) au

---

[a] Il y a deux espèces de *Nénuphar* ou *Lis d'étang* celui dont il est question, est le *Nénuphar blanc*, (*Nymphæa alba*.) On l'emploie comme humectant & rafraîchissant ; il est aussi narcotique, & par conséquent propre à calmer le trop grand mouvement des humeurs.

rang des moyens capables d'appaiser les desirs amoureux. Pline dit, [a] que ceux qui en prendront pendant douze jours, se trouveront incapables de contribuer à la propagation de l'espèce ; & que si l'on en use l'espace de quarante jours, on ne sentira plus les aiguillons de l'amour. Il seroit inutile de rapporter les raisons données par les anciens, pour prouver l'efficacité de cette plante, & comment la froideur jointe à la sécheresse fait tarir les sources de la génération. Plusieurs Médecins, qui même dans l'administration des anti-vénériens emploient encore le nénuphar, ne s'en servent que comme un moyen de faire parvenir à la vessie une liqueur mucilagineuse, afin de rendre l'urine moins piquante, & de diminuer ainsi la sensation douloureuse que,

(a) *Histoire du Monde*, livre XXV, chap. 7.

ſans cela, ſon paſſage exciteroit à l'urèthre. „ Ce n'eſt que dans cette vue, „ dit M. Gardane, que j'ai conſeillé „ le nénuphar, racine viſqueuſe & „ mucilagineuſe. Il ſeroit aujourd'hui „ ridicule de compter ſur la vertu „ antiaprodiſiaque de cette plante, „ encore moins ſur celle du ſirop „ lourd & dégoûtant qu'on en pré- „ pare. „ (*a*) C'eſt d'après le raiſonnement & l'expérience, que M. Gardane apprécie les vertus du nénuphar: l'on peut en croire un Médecin diſtingué par ſes talens, & auquel l'humanité doit des ouvrages, où l'on découvre le but eſtimable que l'honnête homme doit toujours ſe propoſer, celui d'être utile.

(*a*) *Recherches Pratiques ſur les différentes manières de traiter les maladies Vénériennes*, 1770, chap. XIII. §. IV.

QUELQUES Auteurs, en décrivant les vertus imaginaires de la plante dont il eſt queſtion, ont dit aſſez mal-adroitement, que les Turcs en font macérer les fleurs dans l'eau, s'en frottent les narines, & boivent beaucoup de cette infuſion. Ces hommes robuſtes, qui mettent leur félicité préſente & à venir dans la jouiſſance du phyſique de l'amour, ſe ſerviroient-ils de cette plante, s'ils avoient obſervés qu'elle fût capable d'altérer & diminuer ſenſiblement leurs plaiſirs?

L'OBSERVATION ſuivante, prouvera moins la vertu du nénuphar, que le pouvoir de l'imagination dans un homme ſimple & crédule.

Un artiſan ayant un panaris, fut dans un de ces hôpitaux où l'indigence trouve des ſecours, pour y demander quelques emplâtres en grande ré-

putation dans le pays. La *Sœur* qui avoit le département de la Pharmacie, fut obligée d'entendre quelques propos libres, que lui tint un jeune homme qui accompagnoit le malade. On s'en plaignit au Chirurgien de la maison, qui se trouvoit dans la salle; celui-ci dissimula, retint les deux hommes, & sous prétexte de charité leur fit proposer une *pitance*; ce qu'ils acceptèrent volontiers. Le repas fait, il dit gravement, en s'adressant à l'égrillard ,, *mon ami,*
,, *tu peux à présent fréquenter cette*
,, *maison sans que tes discours y soient*
,, *un sujet de scandale : je viens de te*
,, *faire prendre de quoi t'ôter, même*
,, *jusqu'aux desirs.* ,, Le jeune homme ne parut pas faire beaucoup d'attention à cette menace; mais l'ayant rapporté à ses camarades, ceux-ci lui troublèrent tellement l'imagination, en lui persuadant qu'on lui avoit donné

le *nénuphar*, que ce malheureux commença à ſe croire incapable de s'unir à une aſſez jolie fille qu'il devoit épouſer quelque temps après. Il le devint en effet, & ce ne fut que peu à peu, & en ſe ſervant d'un *homme à ſecrets*, [a] qu'on parvint à lui donner une ſorte de confiance en ſes facultés.

La laitue jouiſſoit chez les Anciens d'une réputation qu'elle n'a pas encore perdu de nos jours. Tout étoit emblême chez les Grecs; leurs Poëtes s'aviſèrent de dire, que Vénus voulant oublier ſes amours illicites, enſevelit ſon cher Adonis ſous une laitue. Cette plante fut employée dès-

(a) Cet homme étoit un maréchal, qui jouiſſoit de la réputation de ſorcier. Il donna d'abord à ſon malade quelques potions *échauffantes*, qui ne firent effet, que lorſqu'il lui eut perſuadé que le Diable prenoit beaucoup de part à ſa ſituation.

lors comme un gardien de la chasteté, auquel on eut beaucoup de confiance ; & cette confiance a passé jusqu'à nous. Mais les effets de la laitue, qui sont bien différens sur les hommes, selon leur constitution, (elle refroidit le pituiteux encore plus qu'il ne l'est, tandis que tempérant le bilieux & souvent le sanguin, elle les dispose à la génération) auroient dû dessiler les yeux des personnes qui se procurent gratuitement des incommodités, dans la vue de calmer leurs passions.

Si l'on omettoit de parler du *Camphre*, (*a*) quelques personnes pourroient

(*a*) Le camphre est une résine qui découle du tronc & des grosses branches d'une espèce de laurier fort commun au Japon. Les Hollandois nous apportent cette substance toute brute, & en forment chez eux des masses, qu'ils distribuent ensuite en France, &c.

croire que l'on a craint d'attaquer les vertus merveilleuſes par leſquelles cette ſubſtance s'oppoſe à l'amour. En effet, les anciens ont été très-perſuadés de ſon efficacité dans ces circonſtances ; & parmi les modernes, quelques-uns y ont encore une certaine confiance. Dans le ſiècle paſſé, au rapport de Scaliger, on regardoit le camphre comme un réfrigérant ; on le faiſoit ſentir & mâcher aux Moines pour éteindre leur concupiſcence. (*a*)

(*a*) Il falloit avoir beaucoup de crédulité pour s'imaginer que le camphre pût produire des effets auſſi marqués. L'attouchement du camphre n'eſt pas néanmoins indifférent. Bartholin, dans ſes obſervations, nous parle d'un Apothicaire qui perdit le ſens de l'odorat pour avoir ſouvent manié cette drogue. Elle eſt employée avec ſuccès par les Médecins dans pluſieurs circonſtances. Les Arabes l'ont introduit dans la matière médicale, & Rasès, Avicenne, Séba, Meſué, Boerhave, Hoffman, Lemery, Sydenham, &c. l'ont employés dans une infinité de maladies qui exigeoient un remède calmant, ſédatif, antiputride & réſolutif.

Camphora per nares castrat odore mares.

Ce remède étoit facile à employer; mais il y a apparence qu'il ne répondoit pas à l'intention de ceux qui l'ordonnoient ainsi, puisque dans le dernier siècle, Penot l'*Agenois*, en assurant sa vertu contre les aiguillons de la chair, n'en répondoit que lorsqu'il avoit été préparé par douze distillations.

Au reste, nous avons encore la même observation à faire ici qu'à l'égard du nénuphar : les Indiens mêlent le camphre avec des substances âcres & aromatiques, & en forment des trochisques qu'ils mâchent plusieurs fois le jour. L'usage journalier qu'en font ces hommes avides de plaisirs, ne doit pas faire regarder le camphre comme capable d'appaiser la violence des desirs amoureux. On peut encore ajou-

ter ce que dit Venette; que les hommes employés à la purification, du camphre, à Venise & à Amsterdam, sont très-amoureux & très-féconds. C'est donc mal-à-propos que quelques Auteurs l'ont nommé *ligatura* & *vinculum veneris*, puisque Wedelius & d'autres Médecins, ont observés que cette substance est d'une efficacité singulière pour augmenter le mouvement du sang, & qu'administrée, lorsque les humeurs sont dans une trop grande fermentation, elle ne fait qu'augmenter l'insomnie, la chaleur & la soif.

Il ne faut pas croire que le camphre soit un remède qu'on peut donner à tout le monde indifféremment: l'usage que l'on en fait, exténue, amaigrit les personnes grasses & qui ont beaucoup de sérosité. Il peut bien, selon Stenzelius, rendre impuissans ceux qui manquent de sucs gélatineux, & qui

ſont privés du véhicule néceſſaire pour la ſecrétion de la ſemence, (c'eſt-à-dire, qu'il peut rendre inhabiles à la génération ceux qui n'en ſont pas capables;) mais il n'a point la vertu de prévenir la ſecrétion du fluide animal, ni d'empêcher l'érection de la verge, d'où dépend la génération. Enfin, de quelque efficacité que ſoit le camphre, lorſqu'il eſt ordonné par les Médecins, (*a*) il peut devenir funeſte lorſqu'il eſt employé par l'ignorance & le fanatiſme. Il devient funeſte à ceux qui ont le cerveau ou

(*a*) Un Médecin de Nuremberg avoit une ſi grande confiance en l'huile de camphre, qu'il ſe faiſoit fort de guérir de la peſte avec quelques gouttes de cette huile. Heniſius, Médecin de Véronne, découvrit une huile anti-peſtilentielle tirée du camphre, qui produiſit des effets ſi extraordinaires, pendant tout le temps que la peſte régna à Vérone, qu'on lui érigea une colonne triomphale pour éterniſer les ſervices qu'il rendit à l'État.

l'eſtomac affoibli ; il l'eſt ſur-tout aux gens d'étude qui mènent une vie ſédentaire, & aux femmes d'une complexion délicate : il remédie aux vapeurs hyſtériques de celles dont la conſtitution eſt forte, mais il cauſe ces accidens aux perſonnes dont le ſyſtême nerveux eſt dans un état de foibleſſe ; ſon odeur ſuffit quelquefois pour les occaſioner.

La Menthe jouiſſoit auſſi du privilége de refroidir les perſonnes qui l'employoient. Ariſtote, Pline, & Arnaud de Villeneuve n'en doutoient pas, non plus que le Poëte Oppien, qui appelle cette plante *maudite herbe.* C'eſt encore aux Poëtes que la menthe doit ſa réputation. *Menthe* étoit une belle Nymphe, qui ayant excité la colère de Cérès, celle-ci obtint de Jupiter que Menthe ſeroit métamor-

phoſée en une herbe qui porteroit ſon nom, avec cette malédiction, d'être à jamais inutile aux myſtères de l'Amour..... Le moyen, après ces autorités, de douter des vertus de la menthe ! Le moyen de croire Avicenne, Dioſcoride, Aëtius, qui prétendent que cette plante eſt au contraire propre à ranimer les feux du plaiſir !

On me diſpenſera volontiers, de ſuivre ici tous les moyens que nous ont indiqués les anciens pour réprimer l'amour. On doit regarder les cures ſurprenantes qu'ils faiſoient par les *anti-aphrodiſiaques*, comme autant de fables, à moins que l'on ne convienne, avec quelques Auteurs, que nous ne poſſédons plus l'agnus-caſtus des anciens, le camphre de l'Iſle Bornéo tant vanté, le véritable teſticule de

chien ou *orchis*, &c. Il ne faut donc pas croire à la lettre, tout ce qu'avancent Dioſcoride & ſon Commentateur, ou il faut regarder la graine de laitue, le pourpier, la rue, la graine de chanvre, la racine du glayeul, la c gue, la menthe, les fleurs du roſier jaune, celles du grenadier, &c. comme capables d'opérer des prodiges.

MAIS il s'en faut beaucoup qu'on doive y ajouter foi. Quelle confiance doit-on à Matthiole, lorſqu'il dit qu'étant à Veniſe, il vit un homme condamné à être pendu, auquel toutes les portes furent ouvertes, les ſerrures rompues par l'attouchement d'une plante avec quelques *ſignacles*? Lorſqu'il avance qu'une eſpèce d'aconit fait mourir les femmes, ſi on les touche avec cette plante à une certaine partie que l'on me diſpenſera de nommer? Lorſqu'il parle de l'herbe nommée

ſcythica, *qui eſt grandement eſtimée*, *parce qu'en la tenant en la bouche*, *on ne ſent ne faim*, *ne ſoif ?* Quelle confiance doit-on avoir dans un homme qui aſſure qu'une plante a la vertu de reſſuſciter les morts ? *par la même herbe*, dit-il, Thilo *tué par un dragon*, *il reçut la vie.* (*a*) Après avoir lu ces abſurdités, je ne croirai pas que ſi un homme trouve le teſticule de chien, (*cynoſorchis* des Grecs) & qu'il mange la plus groſſe des deux bulbes qui compoſent la racine de cette plante, il engendrera des mâles ; & que ſi une femme fait uſage de la plus petite elle aura des femelles. Je ne croirai pas non plus, que la première de ces

---

(*a*) Voyez la *Dédicace des Œuvres* de Dioſcoride à Maximilien II, *Empereur des Romains*, *aux Electeurs*, *& aux autres Princes de toute l'Allemagne* ; par P. A. Matthiole.

bulbes ait eu le pouvoir de procurer à un Indien robuſte, ſoixante & dix fois de ſuite l'extaſe de la jouiſſance, tandis que l'uſage de la plus petite eſt capable, ſelon le même Auteur, d'éteindre ſubitement l'ardeur vénérienne. (*a*)

QUOIQU'EN aient écrits les anciens, on peut raiſonnablement douter que de leur temps même, on ait eu la plus grande confiance aux remèdes que nous venons d'indiquer. Je tire cette induction des moyens ſurnaturels & ſuperſtitieux auxquels on avoit recours. On a beau répéter que de tous temps le peuple a couru après

---

(*a*) *Commentaire* de Matthiole ſur le III.e livre de Dioſcoride.

J'aurai occaſion de parler de l'*orchis*, en traitant des remèdes que l'on donne pour exciter à l'amour, & nous verrons alors, ce que l'on doit croire de ſes vertus tant exaltées.

le merveilleux ; ce même peuple n'a recours aux prétendus ſorciers, pour être guéri de la fiévre, qu'après qu'elle a réſiſté à la petite centaurée ou au quinquina. Ainſi les amulettes, les bracelets, les anneaux enchantés, les taliſmans, les plantes ſacrées d'Hermès, enfans de l'ignorance & de la ſuperſtition, ont dû leur naiſſance au peu d'efficacité des moyens naturels qu'on employoit pour conſerver la ſanté ou guérir ceux qui l'avoient perdu. Toutes les Nations ſe ſont empreſſées de trouver des moyens pour conſerver la chaſteté à ceux qui en avoient fait vœu, & s'appercevant que ni les remèdes dans leſquels ils avoient eu confiance juſqu'alors, ni les punitions terribles que la loi infligeoit, n'étoient pas toujours capables de domter la Nature, ils eurent recours aux moyens qu'ils crurent ſurnaturels. Quelques

peuples admirent trente-ſix Dieux, d'autres trente-ſix Démons, habitans de l'air, qui s'étoient partagés l'empire du corps humain, diviſé en autant de parties, dont chacune avoit pour protecteur une Divinité qui portoit le même nom ; & que l'on invoquoit pour la partie ſouffrante ſur laquelle elle avoit pouvoir. Il ne faut pas douter que celles qui avoient tant de relation avec la chaſteté, ne fuſſent confiées auſſi à la garde de quelque intelligence ſurnaturelle.

TELLE a toujours été la marche irrégulière de l'eſprit humain, lorſque les ténèbres de l'ignorance obſcurciſſoient la raiſon. Lorſque l'on a reconnu l'impuiſſance de la Médecine dans certaines circonſtances, on a eu recours à la magie. L'inefficacité des moyens naturels, qu'on croyoit capables d'éteindre l'amour ou de l'exciter, a fait recourir

aux

aux prétendus noueurs d'éguillettes, ou aux philtres dont on a tant parlé chez les Anciens, sur-tout les Poëtes.

Il est aisé de se convaincre de ce que j'avance ici, en jetant un coup d'œil sur quelques-uns des moyens mis en usage en différens temps pour parvenir au même but, celui d'étouffer le sentiment que la Nature inspire à tous les êtres animés. Quelle multiplicité d'expédiens se présente! quelle contrariété dans la plupart! quelle absurdité dans presque tous!

Mercurial conseille à ceux qui sont de complexion amoureuse, un air froid & humide. (a) Le Grec Moschion veut une chambre chaude & claire. Avicenne ordonne aux hommes un air chaud, & aux femmes un air froid. Aristote dit que le vin

(a) *Lib. IV. De morb. Mulier.*

porte à l'amour : le Médecin *Gordon* veut que le célibataire en boive. Marsile Ficin, de son côté, conseille pour calmer la passion amoureuse, de s'enivrer de temps en temps, afin, dit-il, de faire un nouveau sang, de nouveaux esprits pour subroger à l'ancien sang & aux esprits infectés par le regard des femmes. Le Docteur Ferrand veut que les jeunes gens, en qui la Nature parle, jeûnent au pain & à l'eau. (*a*) Avicenne recommande la saignée à la basilique du bras droit, & Ætius veut que l'on ouvre la *veine du jarret* : ce dernier ordonne aussi, & il a été suivi par quelques modernes, de se ceindre les reins avec une lame de plomb. Lorsque ces moyens n'ont

[*a*] *De la maladie d'Amour, ou mélancolie Erotique; Discours curieux, &c.* par Jacques Ferrand, *Agenois*, Doct. Med. Paris, 1612.

pas produit ce que l'on en attendoit, on a eu recours aux pierres précieuses; l'escarboucle, le saphir, l'émeraude, le diamant, furent portés au doigt médical gauche : (*a*) mais ces remèdes précieux ne produisant aucun effet, on invoqua les Dieux, on fit des sacrifices, on se laissa tromper par des charlatans qui promirent tout ce qu'on leur demanda, & qui n'étant pas plus heureux que les Médecins dont on a parlé plus haut, on revint à ceux-ci. Alors ils redoublèrent leurs effots, & s'ils ne guérirent point ceux qui les consultoient, ils n'en déposèrent pas moins dans leurs ouvrages, ces recettes merveilleuses qui ont passées à la postérité, & que des hommes de mérite, à beaucoup d'égards, ont insérés dans des ouvrages modernes.

(*a*) Lemnius, *De Occult. nat. mirac.*

ARNAULD de Villeneuve, qui eſt peut-être des Auteurs qui ont traité l'objet dont il eſt queſtion, celui qui a avancé le plus d'abſurdités, conſeille les cauſtiques au jambes, les ventouſes aux environs des parties naturelles, avec ſcarifications *ſuffiſantes*; il veut que l'on faſſe vomir les amans; il dit que ſi un homme porte ſur les parties naturelles le teſticule d'un loup, il devient auſſi-tôt impuiſſant, & que ce remède eſt infaillible. (*a*) Il ordonne aux Religieux de l'Ordre de Citeaux, & à tous ceux qui veulent vivre chaſtement, d'aller pieds nuds Il conſeille auſſi les fuſtigations violentes pour amortir la concupiſcence; & Gordon, qui eſt d'accord avec lui ſur ce point, dit qu'il faut battre la chair, juſqu'à ce qu'elle tombe en pourritu-

(*a*) *Tract. de Venen.*

re. (*a*) Devons-nous être ſurpris après ce code cruel, qui outrage la Nature en flétriſſant l'humanité, de ce que les anciens (*b*) ont conſeillé de ſuſciter des affaires aux amoureux, d'exciter en eux la triſteſſe, de les faire mettre en priſon, de leur ſuppoſer des affaires criminelles? ..... *choſes fort ſalutaires*, s'écrie le Docteur Ferrand, *pour la préſervation de l'Amour.*

S'IL fut un antiaprodiſiaque puiſſant, c'eſt, ſi l'on en croit quelques Auteurs, le *Nitre* ſi célèbre chez les anciens pour procurer la fécondité. Long-temps avant Platon, on avoit compoſé des Livres exprès, pour étaler le mérite de ce ſel: les modernes lui ont attribués, avec un enthouſiaſme

(*a*) *Tract. de Amore.*

[*a*] *Avicenne; Paul Eginette.*

merveilleux, la faculté de coopérer à la reproduction de tout ce qui existe dans la Nature. (*a*) Les Anglois surtout, & parmi eux le Chancelier Bacon, ont fait tous leurs efforts pour placer le nitre dans toutes les opérations de la Nature. Bacon assure, dans l'ouvrage qu'il a intitulé *Historia vitæ & mortis*, qu'un scrupule de nitre étoit capable de prolonger la vie. Le Chevalier Diby affirme la même chose. » Ce sel exalté, (*b*) dit-il dans son

---

(*a*) On doit mettre au rang des principaux apologistes du nitre, Pline, Vallesius, Paracelse, Vigénère, Raymond Lulle, Palissy, Glauber, M. de la Chambre, & quelques autres. On peut voir dans les *Curiosités de la Nature & de l'Art sur la végétation*, par l'Abbé de Vallemont, ce que les anciens Philosophes & plusieurs modernes ont écrit sur le nitre; l'enthousiasme de quelques-uns amusera le Lecteur.

[*b*] Il faut adopter le nitre comme répandu dans toute la Nature, & circulant sans cesse d'un règne à l'autre. Boyle disoit du nitre, qu'il n'y avoit pas

» *Discours sur la Végétation*, & mis
» en mouvement par les naissantes
» chaleurs du printemps, se mêle dans
» le suc des plantes & dans le sang
» des animaux, & sollicite les unes
» & les autres à la multiplication de
» leurs espèces. De-là viennent cette
» joie & ce rajeunissement charmant,
» que le printemps fait briller sur toute
» la Nature..... Et ce même nitre,
» bien préparé pour l'usage de l'hom-
» me, répareroit de temps en temps
» le dépérissement que causent les an-
» nées, & lui procureroit ce pré-
» cieux rajeunissement que l'Ecriture
» Sainte reconnoît dans l'Aigle.....
» *Renovabitur aquila juventus tua.* » (*a*)

---

dans l'univers de *sel plus catholique*, c'est-à-dire, plus universellement répandu dans le monde élémentaire.

[*a*] Voyez l'Ouvrage de l'Abbé de Vallemont, prem. part. chap. VI.

VOILA donc le nitre, reconnu par les plus célèbres Philoſophes, pour un puiſſant moyen d'augmenter la population, de conſerver la ſanté, de rappeller le plaiſir dans des organes qui n'en paroiſſent plus ſuſceptibles. C'étoit pour remplir ces vues, que Milord Bacon, en faiſant l'apologie du nitre, étoit parvenu à le rendre chez les Anglois d'un uſage ſi familier, qu'on l'employoit dans preſque toutes les maladies. On le prenoit même dans la meilleure ſanté, comme un préſervatif. Avec de bonnes intentions, il n'eſt pas toujours poſſible de ſatisfaire tout le monde; voici un fait qui, s'il eſt bien vrai, le prouvera. On nous dit (*a*) que les femmes proſcrivirent bientôt ce remède. Elles trouvèrent que leurs maris étoient moins

(*a*) Voyez les *Anecdotes de Médecine*, &c. 2.e part. CXXXII.e Obſervation.

portés à ſatisfaire leurs deſirs depuis que l'uſage du nitre étoit devenu général. Elles s'en prirent au Chancelier qui l'avoit répandu. Elles crièrent à la ſorcellerie, au maléfice, &c. &c. Certes, on a ſouvent fait beaucoup de bruit pour des objets de moindre importance : ainſi je trouve les plaintes des Angloiſes fondées ſur de bonnes raiſons. Il ne faut donc plus chercher ailleurs un réfrigérent que l'on peut employer ſans courir aucun danger : le nitre fera ce que n'a pu faire le ſupplice affreux auquel étoient condamnées les Veſtales qui ſuccomboient ſous le poids de la chaſteté. Mais on me permettra quelques obſervations. Le Chancelier Bacon n'avoit accrédité le nitre qu'après avoir fait beaucoup d'expériences ; ce zélé citoyen ne l'auroit pas répandu avec tant de feu, s'il ſe fût apperçu de l'atteinte cruelle qu'il portoit à la multi-

plication de l'espèce. Le nitre est un puissant remède dans les cas où il faut s'opposer à une disposition inflammatoire du sang ; ce sel est d'une nature si particulière, qu'il n'y a rien dans la Nature, selon Féderic Hoffman, à quoi on le puisse comparer : mis sur la langue, il la refroidit ; pris intérieurement, il produit le même effet sur tout le corps ; & dissout dans de l'eau il en augmente la fraîcheur. Par ces qualités, il peut bien appaiser un peu la trop grande effervescence des liqueurs, dans un homme que la force de la jeunesse & les feux de l'amour portent avec violence vers la volupté ; mais ce sel a-t-il la vertu d'agir sur un époux qui suit pas à pas l'impulsion de son tempérament ? (*a*) A-t-il la faculté

(*a*) M. Tissot conseille, il est vrai, pour rendre les pollutions nocturnes moins fréquentes

d'assoupir les organes du plaisir, au point que les femmes aient été en droit de charger de malédictions le célèbre Baron de Verulam? au point de faire crier au maléfice? Je ne le crois pas; & si, comme on l'assure, les femmes ont fait beaucoup de bruit, j'aime mieux croire qu'elles crient quelquefois pour peu de chose, que de me persuader que l'usage du nitre, que l'on admet dans tous les corps sublunaires, & qui

---

une dragme de nitre dissoute dans une bouteille d'eau; mais cet habile Médecin observe en même temps, qu'il a vu un malade dont on vouloit calmer les signes de puissance les moins équivoques, auquel le nitre étoit contraire, puisqu'au lieu de détruire les symptômes de la maladie, il les augmentoit. J'attribuai, dit-il, cet effet à deux causes; l'une, c'est qu'il avoit les nerfs très-foibles, & dans ces circonstances le nitre agit comme irritant; l'autre, c'est qu'il augmentoit considérablement les urines, la vessie se remplissoit plus promptement pendant la nuit, & l'on sait que la tension de la vessie est une des causes déterminantes des pollutions.

y joue, ſelon quelques Phyſiciens, un ſi grand rôle, ait la funeſte vertu de tuer les individus que chaque homme doit à la poſtérité

D'AILLEURS, Bacon ne conſeilloit-il l'uſage du nitre qu'aux hommes ſeulement ? Si les femmes en prenoient, avoit-il la faculté d'exciter les ſens dans un ſexe tandis qu'il rendoit l'autre inſenſible ? Ne croyons pas aveuglement toutes les anecdotes qui ſe trouvent dans l'hiſtoire des Sciences & des Arts. Il ne faut pas que, parce qu'elles ont pour objet une Nation entière, nous y ajoutions plus de foi. On hazarde une plaiſanterie ; & perſonne ne s'attache à la détruire, parce qu'elle réjouit & qu'elle prête à la malignité.

Il en eſt du nitre comme de l'opium & du camphre ; tandis qu'on le conſeille comme réfrigérant, nous voyons des Peuples qui s'en ſervent pour s'ex-

citer à l'amour, ou du moins à la génération.

SENEQUE attribue la fécondité des femmes de l'Egypte aux eaux du Nil. S'il faut en croire Pline, les femmes du bord de ce fleuve ont quelquefois ſept enfans d'une couche. Théophraſte, Libavius, & d'autres Auteurs, attribuent cette merveilleuſe fécondité aux particules nitreuſes diſſoutes dans les eaux du Nil. Ariſtote prétend qu'en général le ſel eſt doué d'une vertu générative extraordinaire; il ajoute, pour ſoutenir ſon opinion, que les vaiſſeaux ou navires dans leſquels on mène du ſel, produiſent un nombre prodigieux de ſouris, parce que les femelles conçoivent ſans mâles, ſeulement en léchant le ſel. (*a*) Plutarque, qui dans ſes *Œuvres morales*,

---

(*a*) *Hiſt. des Anim. lib. VI.*

eſt du ſentiment d'Ariſtote, ajoute, pour rendre raiſon de la fécondité des animaux qui multiplient dans le ſel, qu'il eſt plus vraiſemblable de dire, que la *ſalure* imprime quelques demangeaiſons dans les parties naturelles de ces animaux, & les provoque par ce moyen à ſe joindre. (*a*)

Il réſulte donc de ce que je viens d'expoſer, qu'il n'y a pas abſolument un remède qu'on puiſſe adminiſtrer avec la certitude de domter l'amour, ou du moins le penchant irréſiſtible qui nous porte vers la jouiſſance. C'eſt une affaire de tempérament que la Médecine ne peut affoiblir au point d'en être victorieuſe ; & dans les hommes qui paroiſſent dès leur enfance enclins au libertinage, il faut

(*a*) *Des propos de table*, liv. V. queſt. X.

des efforts surnaturels pour adoucir les passions amoureuses. Les précautions qu'il y auroit à prendre en élevant la jeunesse, tiennent à de grands principes qui pourroient devenir dangereux dans les mains du peuple, & qui nuisant à l'accroissement & au développement de chaque individu, causeroient la dégénération de l'espèce dans la postérité.

M. Tissot a vivement senti de quelle importance il seroit pour l'éducation, de trouver les moyens les plus sûrs & les moins dangereux, de préserver la jeunesse des violens desirs qui la portent à des excès d'où naissent des maladies affreuses. Personne, je crois, n'est plus en état que cet habile Professeur de donner aux Nations [a] un

(a) Le succès des Ouvrages de M. Tissot; les traductions que l'on en a faites, en plusieurs langues, m'autorisent à parler ainsi.

traité ſur cette matière. M. Iſelin, Secrétaire d'Etat à Baſle, écrivit à M. Tiſſot ponr l'exciter à ce travail. Je ne doute pas, dit cet homme reſpectable dans ſa lettre, » je ne doute » pas qu'il n'y ait une diète qui favo» riſe particulièrement la continence ; » je crois qu'un ouvrage qui nous » l'enſeigneroit, joint à la deſcription » des maladies produites par l'impu» reté, vaudroit les meilleurs trai» tés de morale ſur cette matière. [a] Il a ſans doute bien raiſon, ajoute M. Tiſſot ; "rien ne ſeroit plus im» portant que cette addition au traité » de l'Onaniſme que deſire M. Iſelin; » mais rien de plus difficile en la » ſéparant des autres parties de l'é» ducation, non-ſeulement médicina» le, mais morale. Pour traiter cet

---

(a) Voyez l'*Onaniſme*, art. III. ſect. X.

„ article à part, ſi l'on vouloit le
„ traiter bien, il faudroit établir un
„ grand nombre de principes..... Ainſi
„ il vaut mieux renvoyer ce traité à
„ faire partie d'un plus conſidérable
„ ſur les moyens de former un bon
„ tempérament, & de donner aux
„ jeunes gens une ſanté ferme; ma-
„ tière qui, quoique traitée par d'ha-
„ biles gens, n'eſt pas encore épui-
„ ſée, tant s'en faut, & ſur laquelle
„ y a une foule de choſes extrê-
„ mement importantes à ajouter, auſſi-
„ bien que ſur les maladies de cet
„ âge. Ainſi malgré moi, ajoute M.
„ Tiſſot, je ne toucherai point ici cet
„ article. [a]

La terminaiſon du paſſage que l'on vient de citer, fait entrevoir que nous avons lieu d'attendre un nouvel ouvra-

---

(a) *L'Onaniſme*, ibidem.

ge de M. Tiſſot, concernant l'éducation phyſique, & les maladies des enfans. Puiſſe ſe célèbre praticien ne pas nous faire attendre long-temps un ouvrage que la réputation de l'Auteur nous fait deſirer avec la plus vive impatience ! On y trouvera ſans doute les préceptes les plus ſages, qui ſortant des principes généraux, & de la réunion du phyſique au moral, donneront le meilleur plan d'éducation, relativement aux ſoins qu'il faut prendre pour prévenir les paſſions, & ſur-tout l'Amour.

L'OISIVETÉ, l'inaction, le trop long ſéjour au lit, un lit trop mol, une diète ſucculente, aromatique, ſalée, vineuſe, les amis ſuſpects, les ouvrages licencieux, étant des cauſes aſſez ordinaires de l'émotion du tempérament, on ne peut les éviter avec trop de ſoin.

LES exemples que nous avons ſous les yeux, & ceux que nous a tranſmis l'hiſtoire, ſuffiſent pour prouver que les hommes oiſifs & dans l'inaction, ſont, je ne dis pas les plus robuſtes, mais les plus voluptueux des hommes. Or, c'eſt la force des individus qui établit celle des Empires; & il eſt aiſé de s'en convaincre en jetant un coup d'œil ſur l'origine, l'accroiſſement, & la décadence des Etats.

L'HOMME oiſif doit avoir l'imagination plus vive en amour, que celui qui exerce ſon corps aux travaux. Le premier, appellant ſans ceſſe le plaiſir, le ſollicite avec violence; ſes deſirs qui à peine ont le temps d'éclorre, veulent être ſatisfaits; mais tournés ſans ceſſe vers la volupté, l'imagination a diſſipé avant la jouiſſance, la ſource des délices que la Nature réſerve à l'amour. L'homme, au contraire, qui fortifie ſon

corps par l'exercice, connoît le plaiſir dans toute ſon étendue, parce qu'il ne s'y livre qu'au moment où l'amour même le ſollicite ; au lieu que l'homme inactif, voulant ſacrifier continuellement à la volupté, devient incapable d'en goûter toute l'ivreſſe. Les plaiſirs du premier, ſont à ceux du ſecond en raiſon de ſa force. Son corps eſt gras, mais il eſt mou, foible, languiſſant; au lieu que l'autre ayant moins de graiſſe, eſt beaucoup plus muſculeux, a les membres plus ſolides, & doit, par conſéquent porter avec aiſance, un poids que celui dont la vie eſt ſans exercice ébranlera à peine. Les hommes qui languiſſent dans le repos & la molleſſe, ſont toujours dirigés vers le même objet, le plaiſir ; mais la foibleſſe de leur conſtitution n'y pouvant ſuffire, ils s'en créent de factices, des plaiſirs qu'ils peuvent goûter par le ſecours

de l'imagination ; auſſi, leurs entretiens, leurs lectures, leurs alimens, tout en eux y eſt relatif.

ON peut donc aſſurer que de l'oiſiveté, naît le tempérament lubrique, puiſqu'elle fait naître les deſirs, & qu'elle met en uſage tous les moyens que ſuggère l'imagination déréglée, dans un homme abandonné à la pareſſe. [a]

ON ſentira aiſément que l'oiſiveté, dans un homme qui peut ſe procurer tout le ſuperflu que l'on appelle com-

---

(a) Pour faire voir combien les modifications que nous avons ajouté à notre tempérament primitif, y cauſent quelquefois de changement, j'obſerverai que l'indifférence pour le phyſique de l'amour, doit quelquefois ſon origine à l'oiſiveté. On a vu des femmes ſtériles devenir fécondes après s'être fait un devoir de s'exercer le corps par des travaux, des promenades proportionnées à leur forces ; mais je dois traiter cet objet en parlant des cauſes de la ſtérilité.

modités de la vie, en deviendra d'autant plus dangereuſe pour la continence : ainſi je ne dirai rien ici des cauſes que j'ai indiquées plus haut, comme portant l'homme à l'excès des plaiſirs. Il faut ſeulement les éviter avec ſoin, & c'eſt en obſervant avec exactitude les loix de la diète oppoſée à l'amour, qu'on parviendra, je ne dirai point à domter entièrement les fougues d'un tempérament érotique, mais à en calmer les accès. La Nature animée, ne ſe prête à aucune violence; tout ſe fait avec ordre dans ſon ſein : les hommes qui veulent hâter, retarder, ou même anéantir en eux ſes opérations, ſortent de la claſſe des êtres qu'elle protége.

LA diète que l'on doit conſeiller aux perſonnes trop portées vers les plaiſirs, conſiſte moins à uſer de certains alimens, qu'à ſe priver de ceux que j'ai indiqué en général. Ceux qui

ſont travaillés fortement par leur imagination pendant la nuit, doivent ſe diſpenſer de ſouper, ou du moins ne faire uſage à ce repas que des viandes les moins ſucculentes, & d'alimens tirés des végétaux. On doit en proſcrire le vin, les liqueurs, en un mot, tout ce qui peut donner, pour le moment, une certaine rigidité aux fibres, & par conſéquent accélerer le mouvement des fluides. C'eſt augmenter le mal que de boire beaucoup avant de ſe coucher, même des liqueurs rafraîchiſſantes : on en a vu la raiſon ailleurs.

TELLES ſont les ſubſtances ſur leſquelles on paroît compter beaucoup lorſqu'il s'agit d'éteindre les feux de l'amour : le charlataniſme ou l'ignorance les ont mis en vogue, & le préjugé la leur conſerve. Les Médecins

de nos jours diminuent peu à peu leur confiance dans les antiaphrodisiaques; mais de temps en temps ne voit-on pas paroître quelque remède nouveau, ou même renouvellé des anciens, bon pour être employé dans certaines circonstances, & auquel des hommes attribuent des vertus qui ne sont rien moins que constatées ? On a vu les préparations de plomb paroître, & on les a employées intérieurement avec une sécurité qui fait trembler les hommes de l'art. On a conseillé ces préparations à des personnes tourmentées par leur tempérament, parce que des praticiens les emploient pour arrêter l'écoulement dans la gonorrhée, & on peut voir dans la pratique des Médecins en réputation, quelle confiance on doit avoir dans ces préparations dangereuses. » Un remède auquel les » ignorans ont recours, dit l'Auteur des

des *Recherches sur les différentes manières de traiter les maladies vénériennes*, » c'est les préparations de saturne [de » plomb] intérieurement administrées. » Je vois avec douleur ce médicament qui devroit être proscrit des » formules internes, indiqué dans plusieurs pharmacopées, & conseillé par » des Auteurs, même d'un certain mérite. Sur leur témoignage, il m'est » arrivé de donner une seule fois le » vinaigre de saturne, en en faisant » verser quelques gouttes dans une décoction légèrement astringente; deux » onces de ce vinaigre, prises dans » un long espace de temps, n'ont pas » arrêté l'écoulement, & le malade » a souffert des douleurs dans les reins, » dans l'épigastre, dans les bras, les » jambes, & la tête, avec une constipation, un abattement des forces, & une mollesse de pouls, qui

» caractérisoient la colique des Pein-
» tres. Je ne l'ai tiré d'affaire que
» par l'émétique & par les forts pur-
» gatifs. » (*a*)

(*a*) *Recherches Pratiques*, &c. chap. XIII. § V. On peut voir encore ce que M. Baron a dit en parlant des médicamens internes dans lesquels on emploie le plomb. Voyez la *Chymie* de Lemeri, nouvelle édition, I.re partie, chap. V.



CHAPITRE IV.

Des Aphrodiſiaques, ou remèdes qui excitent au phyſique de l'Amour.

J'Ai fait voir, ſi je ne me trompe, le peu de confiance que l'on doit avoir dans les moyens employés pour ôter à l'homme, en quelque ſorte, la ſenſation de ſon exiſtence. Les ſubſtances dont je vais parler ſont au moins auſſi accréditées que les antiaphrodiſiaques, & néanmoins ſi j'avois quelque confiance à accorder aux remèdes de l'une de ces deux claſſes, ce ſeroit aux réfrigérans; parce qu'il eſt, ſelon moi, beaucoup plus facile d'anéantir que de créer; qu'il y a cent moyens d'ôter à l'homme ſes forces, mais très-peu d'efficaces pour les lui reſtituer.

LORSQUE je dis qu'il eſt plus aiſé d'anéantir que de créer, je n'entends pas que cette aſſertion ſoit générale : je ſais que la création, ou ſi l'on veut, la reproduction, le développement des Etres coûte très-peu à la Nature ; que leur anéantiſſement abſolu ſeroit peut-être ce qu'il y auroit de plus merveilleux dans l'Univers. Il n'eſt queſtion ici que de l'état accidentel de l'homme, ſoumis aux réfrigérans & aux aphrodiſiaques. Si on le ſuppoſe d'un tempérament porté à l'amour, on pourra diminuer, interrompre, par l'uſage des narcotiques violens, la ſecrétion de la liqueur ſéminale. (On a vu ce qui en réſulteroit, & dans ma ſuppoſition je fais abſtraction de la ſanté & même de la vie.) Il me ſuffit de démontrer qu'il eſt poſſible, à la rigueur, d'anéantir, ou du moins de rendre ſans action, les germes de fé-

condité qui ſont en nous. Il n'en eſt pas de même de la poſſibilité de multiplier ces germes; on ne peut pas dire que l'opium, par exemple, porte dans notre ſubſtance une partie des molécules qui doivent concourir à la génération; il ne peut donc augmenter les germes contenus dans nos vaiſſeaux, ainſi que je l'examinerai ailleurs. C'eſt aux alimens à réparer nos forces, & à introduire peu à peu dans nous des germes ou des particules qui doivent ſubir beaucoup de préparations avant que d'être prolifiques ou fécondés. Enfin, les moyens d'affoiblir agiſſent promptement, & ceux qu'on emploie pour fortifier, agiſſent avec une lenteur qui manifeſte aſſez les difficultés qu'ils éprouvent.

SI je tâche de diminuer la trop grande confiance que l'on a aux moyens d'exciter à l'amour, c'eſt moins, (&

on le verra par la suite,) pour chagriner des époux impuissans ou stériles, que pour détromper les jeunes gens qui consument leurs beaux jours dans l'excès des plaisirs, sous prétexte que l'art leur restituera les forces qu'ils ont prodiguées à la débauche, lorsque le feu qu'allume la Nature sera éteint pour eux.

C'EST aussi pour détromper ces vieillards, dont l'imagination, moins froide que les organes dont ils ont abusés, veut encore forcer ceux-ci à satisfaire des desirs impuissans. C'est à ces derniers sur-tout que je dirai que l'art ne peut rien sur des hommes qui ont trop abusé des plaisirs pour devoir y prétendre encore. Je leur donnerai l'exemple du célèbre Empereur Cha-gehan, qui sur le déclin de l'âge, voulant posséder une jeune fille, dont la beauté l'avoit char-

mé, & les glaces de l'âge mettant un obſtacle à ſa ſatisfaction, eut recours à des compoſitions qui, ſans remplir ſes vues, le jetèrent aux portes du tombeau. (*a*)

On verra dans le Chapitre qui traite de la Puberté, & dans celui qui a pour objet les influences du Mariage, &c. de quelle utilité eſt la liqueur ſéminale pour la ſanté, & que des maladies affreuſes ſont les ſuites funeſtes de la débauche. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit ailleurs; pour me renfermer dans mon objet, j'examinerai, ſi l'on doit ajouter foi aux obſervations qui ſemblent prouver les vertus ſurnaturelles de quelques remèdes donnés comme aphrodiſiaques; & ſi même il eſt poſſible qu'il y ait dans la Nature de ces remèdes merveilleux.

(*a*) Voyez les *Voyages de Tavernier*, tom. III.

Que l'on considère la semence sous tel point de vue que l'on voudra ; que cette liqueur contienne toutes les parties du fœtus sous le nom de molécules organiques, ou qu'elle soit seulement destinée à féconder l'œuf de la femme ; il sera toujours vrai, que, même dans ce dernier cas, la semence est un fluide impregné d'esprits vivifians, considéré par Hyppocrate comme la partie la plus importante de nos humeurs. On verra ailleurs que les Philosophes ont regardés cette liqueur comme la partie la plus pure, la plus perfectionnée de nos alimens, la fleur du sang, une portion du cerveau, une parcelle de l'ame & du corps, &c. Croira-t-on, après l'accord des Médecins de tous les siécles, à regarder ainsi la liqueur prolifique, croira-t-on, dis-je, qu'elle se trouvera en quantité prodigieuse dans un

homme, parce qu'il aura fait uſage de quelque recette imaginée par l'impuiſſance de jouir, & accréditée par le charlataniſme ? Si l'on ſe rappelle un inſtant, que tout ce qui ſert à l'accroiſſement des corps, à la réparation des pertes qu'ils font continuellement; en un mot, que ce qui entretient notre exiſtence eſt extrait des alimens, [*a*] on ſentira qu'un homme qui en prend beaucoup ſera plus vigoureux qu'un autre, ſi les digeſtions ſe font avec facilité, & ſi les glandes qui doivent ſéparer du chyle les humeurs eſſentielles à la vie ſont en bon état. Mais ce qui ne paroîtra guère poſſible à l'homme inſtruit, c'eſt qu'indépendamment des alimens, il y ait certaines ſubſtances

---

[*a*] Je ne parle ici que de l'exiſtence purement matérielle; de l'exiſtence qui nous eſt commune avec tous les animaux.

capables de faire un Hercule d'un Adonis; qu'il se trouve dans la Médecine des moyens de porter dans la masse des humeurs, une abondance extraordinaire de ces précieux germes de fécondité. Quand cela seroit, tout ne seroit pas fini pour remplir les vues des voluptueux; il faudroit encore que les organes destinés à séparer cette humeur, pussent suffire à des secrétions aussi abondantes; il faudroit encore que les esprits, qui donnent le mouvement aux muscles, sans lesquels la jouissance ne peut avoir lieu, tinssent toujours les muscles érecteurs, les muscles éjaculateurs en action..... On me répondra peut-être que l'espèce de fièvre, de transport qu'occasionent les aphrodisiaques, suffit pour remplir ces conditions.... Je n'ai rien à objecter à cette réponse; nous sommes hors de la Nature, je dois traiter mon objet sans trop

m'écarter d'elle ; j'ai à parler de la jouiſſance qu'elle avoue, & ne dois pas entrer dans des détails ſur les convulſions & ſur l'épilepſie. (*a*)

L'AUTEUR du *Tableau de l'Amour Conjugal* a parlé avec aſſez d'étendue des remèdes qui excitent l'homme à embraſſer ardemment une femme. (*b*) L'article qu'il a deſtiné pour cette matière, devient, malgré les proteſtations préliminaires de l'Auteur, un poiſon pour la jeuneſſe. On a pluſieurs obſervations d'hommes qui ont eſſayé, ou

---

(*a*) Les jouiſſances forcées & exceſſives, ſont voiſines de cette cruelle maladie, & elle n'en eſt que trop ſouvent la ſuite. Un remède prétendu aphrodiſiaque, monte l'imagination de l'homme qui en a fait uſage : il s'excite, il multiplie ſes geſtes, ſes efforts, pour me ſervir des expreſſions d'un célèbre Naturaliſte, ſans multiplier ſes plaiſirs ; mais les ſuites en ſont funeſtes.

(*b*) II.e partie, chap. V. art. 4.

sur eux, ou sur d'autres, de suivre les avis que donne Venette pour s'exciter à l'amour : sans qu'il en soit résulté rien qui ait satisfait leurs desirs, des maladies graves en ont été les suites. On sent donc qu'il est de la dernière importance de détruire des idées aussi dangereuses.

VENETTE parlant du *Scinc-marin*, [qu'il appelle petit *crocodille terrestre*,] dit que la chair autour de ses reins mise en poudre, & bue dans du vin doux, du poids d'un écu d'or, fait des merveilles pour exciter un homme à l'amour; aussi, continue-t-il, l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties secrettes, & qui fait aimer éperdument. Il dit encore que nous ne connoissons presque pas en France cet animal. Mais Venette se trompe; les paysans d'Egypte portent de ces lézards au Caire; d'où, par

Alexandrie, on les transporte à Venise & à Marseille, pour les disperser dans toutes les pharmacopées de l'Europe. Ce lézard, en Égypte & en Arabie, se nourrit de plantes aromatiques. Les Arabes s'en servent, dit-on, pour s'exciter à l'amour, & c'est un secret que les Egyptiens ne négligent pas, mais que, selon les *Actes d'Upsal*, (a) les Européens méprisent. Cette indifférence des Européens pour un moyen que l'on assure capable de tant multiplier les plaisirs, ne doit pas donner une grande idée de son efficacité; ou bien les Arabes ne deviennent si redoutables en amour, après avoir usé du scinc, que parce qu'il les rend maniaques, & alors les Européens en peuvent rejeter l'usage par cette raison. Quoiqu'il en soit, on nous parle du

(a) Année 1750.

ſcinc comme capable de réſiſter au venin, & d'augmenter la ſemence; mais les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur la partie de cet animal dont il faut faire uſage.

VENETTE, comme nous avons dit, recommande la chair qui eſt autour des reins, & en cela il a ſuivi Dioſcoride; Galien dit au contraire, que ce ſont les reins mêmes dont il faut faire uſage; Pline veut qu'on emploie la dépouille & les pattes; M. Lemeri dit, que pluſieurs préfèrent les reins des ſcincs à tout le reſte du corps; mais qu'ils ſont également bons par-tout. Il en fixe la doſe au poids d'une dragme, [72 grains] ce qui eſt plus modéré que la doſe que preſcrit Venette. Toutes ces variétés, en un point ſur lequel il ſeroit facile de s'accorder, ne font-elles pas naître des doutes ſur les vertus du ſcinc? & malgré les

égards que l'on doit aux anciens, ne peut-on pas dire que les merveilles qu'ils ont avancés ſur ce lézard ſe réduiſent à peu de choſe ? Je crois qu'il vaut mieux le regarder comme un remède contre lequel on doit être en garde, que d'en faire uſage dans l'eſpérance de multiplier nos plaiſirs. (*a*)

Le chervi, plante potagère dont les racines ſont d'un uſage commun dans les cuiſines, paſſe auſſi pour capable d'exciter à l'amour. Les hiſtoriens aſſurent que Tibère, le plus laſcif des

---

(*a*) Sa qualité anti-vénéneuſe l'a fait entrer dans le fameux *Mithridate* ; & ſa vertu aphrodiſiaque dans l'électuaire *Diaſatyrion* : mais les Médecins éclairés ſavent juſqu'à quel point on doit donner ſa confiance à ces fameuſes recettes tant vantées par les anciens. Matthiole dit même qu'il eſt dangereux de ſe ſervir d'une eſpèce de ſcinc que l'on trouve aux environs de Veniſe, & que l'on emploie au défaut de ceux que l'on nous apporte d'Egypte.

Empereurs, en exigeoit des Allemands une certaine quantité, en forme de tribut, pour se rendre vigoureux avec ses femmes, & Venette rapporte, d'après le récit des matelots qui viennent du septentrion, qu'en Suède les femmes en font prendre à leurs maris, quand elles les trouvent trop lâches à l'action pour laquelle les sexes s'unissent.

Si la racine du chervi n'est pas un puissant aphrodisiaque, elle est néanmoins propre à exciter à l'amour, ainsi que tous les autres alimens flatueux; & c'est par cette dernière qualité qu'elle peut quelquefois nuire à l'économie animale, si l'on en use avec excès. Il faut donc nécessairement beaucoup rabattre de la confiance qu'avoient les anciens dans le chervi pour exciter abondamment la liqueur prolifique; sans cela, cette plante n'auroit pas été recommandée par Boerhave comme

ſalutaire dans la *phtyſie*, la conſomption, & toutes les maladies de la poitrine, dont on ſait que la cure ne s'accorde pas avec l'idée & les deſirs de la jouiſſance. (*a*)

C'EST ſur la plante nommée *Satyrion*, dont les Botaniſtes ont diſtingués quatorze eſpèces, qu'ils ont nommées *orchis*, que ceux qui ont beſoin de remèdes aphrodiſiaques, fondent leur eſpérance. En effet, de quels ſecours ne devient pas une plante qui peut exciter des prodiges, ſi l'on en croit ſes apologiſtes ? On ſe rappelle cet Indien dont j'ai parlé, qui avoua que par le moyen d'une plante

---

[*a*] M. Lemeri, dans ſon *Traité des Drogues*, donne la racine du chervi comme vulnéraire, apéritive, & capable d'exciter la ſemence : il ne dit rien de cette dernière qualité dans ſon *Traité des Alimens*, à l'article où il eſt queſtion de cette plante.

dont il étoit le porteur, & qu'Androphile, Roi des Indes, envoyoit à Antiochus, il avoit eu assez de vigueur pour fournir à soixante & dix embrassemens. (*a*)

CETTE plante, qu'on a nommée l'*Herbe de Théophraste*, a beaucoup embarrassé les Botanistes anciens & modernes, & enfin plusieurs d'entr'eux ont cru que ce ne pouvoit être qu'une espèce d'*orchis*. Matthiole paroît en convenir, mais comme il a observé que les personnes qui usoient de la racine du *satyrion*, ne paroissoient pas

(*a*) Au rapport de Théophraste, cette herbe avoit une *grandissime vertu d'échauffer à paillardise* : car non-seulement si l'on en mangeoit, mais si l'on en faisoit une application aux parties génitales, *on accomplissoit l'acte vénérien douze fois ...... autant de fois que l'on vouloit*, &c. Quant aux femmes, si elles en mangeoient, *encore plus chaudes devenoient que les hommes*, *&c.* Voyez Matthiole sur Dioscoride, liv. III. chap. CXXVII.

beaucoup plus *émues à luxure*, il conclut que nous avons perdu le vrai ſatyrion des anciens. Une autre raiſon qu'allégue ce Commentateur du peu d'efficacité du ſatyrion, (& cette raiſon paroîtra bien ridicule,) c'eſt, dit-il, que cela peut arriver par l'ignorance des Médecins, qui ordonnent toutes les deux racines enſemble, l'une corrompant la vertu de l'autre. Quoiqu'il en ſoit, nos Botaniſtes, qui dans les vertus attribuées aux plantes ſe copient les uns les autres, recommandent preſque tous l'uſage du ſatyrion pour exciter à l'amour. Quelques-uns prétendent que toutes les eſpèces ſont également bonnes pour remplir leur objet, d'autres conſeillent de s'attacher particulièrement aux eſpèces qui ſont les plus bulbeuſes; enfin, parmi celles-ci, on recommande le *ſatyrion mâle à feuilles étroites* [*a*]

(*a*) *Teſticule de chien.* Cette eſpèce eſt le ſatyrion

& le *ſatyrion à larges feuilles.* [a]

Les Turcs ont auſſi leur *ſatyrion* [b] qui croît ſur les montagnes de Burſia, près de Conſtantinople, & dont ils font uſage pour réparer leurs forces & ſe provoquer à l'acte vénérien. C'eſt ſurtout de l'orchis accrédité en France depuis environ dix ans ſous le nom de *ſalop* ou *ſalep*, [c] que les Turcs & les Perſans font la plus grande conſommation. Cette plante croît ſur les con-

---

commun des herboriſtes, qu'on trouve aiſément dans les boſquets & les prés. Sa racine eſt compoſée de deux tubercules arrondis, charnus, gros comme des noix muſcades, dont l'un eſt plein & dur, l'autre ridé & fongueux, &c.

(a) *Grand teſticule de chien.* Les bulbes de cet orchis ſont plus gros que dans le précédent. On le trouve dans les environs de Paris & dans beaucoup d'autres lieux.

(b) *Orchis fœmina procerior, majore floro.* Tournefort.

(c) *Salep Turcarum.*

ſins de la Perſe & de la Chine ; on prépare ſa racine en la faiſant ſécher au ſoleil dès qu'on lui a fait ſubir l'ébullition ; après cette préparation, elle a perdu ſa peau & eſt devenu transparente : c'eſt ainſi que les Orientaux la gardent pour s'en ſervir & pour en faire un objet de commerce. Lorſque les racines du ſalop ſont ainſi préparées, ont peut les réduire en poudre auſſi fine que l'on veut : on en fait une bouillie efficace pour réparer les forces perdues, ou par une maladie, ou par un grand âge. Les Chinois & les Perſes, dit Albert Seba, font un très-grand cas de cette racine, à laquelle ils attribuent la vertu aphrodiſiaque : ils lui reconnoiſſent encore d'autres vertus confirmées, diſent-ils, par l'expérience ; c'eſt pourquoi, lorſqu'ils entreprennent un long voyage, ils en portent toujours avec eux comme un mé-

dicament ſpécifique contre toutes ſortes de maladies & de langueurs. (*a*)

Il faut croire que c'eſt avec cet orchis que l'on compoſe une liqueur gluante, en uſage dans les cabarets de Perſe, & qui, au rapport de Venette, échauffe beaucoup. Le ſalop, que l'on adminiſtre en France aux malades, eſt le même que celui de Perſe; & s'il ne répond pas comme aphrodiſiaque, aux qualités qu'on lui attribue dans les pays chauds, il faut convenir, ou que ces racines perdent pendant le tranſport preſque toute leur vertu, ou, ce qui me paroît plus probable, que les voyageurs nous en impoſent ſouvent.

Je ne regarde pas néanmoins la racine du ſalop comme inutile, lorſqu'il s'agit de réparer les forces : on

---

(*a*) V. *le Journal de Médecine*, tom. XI. p. 264.

ſait qu'elle convient aux phryſiques ; & qu'elle peut être d'un grand ſecours dans les dyſſenteries, les coliques bilieuſes, &c. mais il y a loin de-là à une plante capable de faire opérer des prodiges en amour, tel qu'on nous annonce le ſatyrion.

POUR détruire le préjugé que l'on a ſur les orchis ou ſatyrions, il ſuffira de remonter à ſon orig ne. Venette dit que cette plante, (le ſatyrion) doit ſon nom à ſes effets; elle nous rend, dit-il, ſemblable à des Satyres, & voilà d'où elle tient ſon nom. M. Lemeri, dit que le nom d'orchis vient du Grec & ſignifie *appeto*, (je deſire,) parce que l'uſage de la racine de cette plante excite les deſirs lubriques. Il s'enſuivroit de ces étymologies que le teſticule de chien fut employé d'abord, & qu'enſuite on lui donna un nom analogue à ſes vertus; mais voici une au-

torité qui réfute ce ſentiment. M. Chomel, que j'ai déjà cité en parlant de l'*agnus-caſtus*, prétend que l'orchis eſt une de ces plantes dont on a conjecturé, dans des temps de ténèbres, les propriétés ſur la forme extérieure de leurs parties; parce que la racine de cette plante, dit-il, reſſemble aux teſticules, on a jugé qu'elle pourroit être utile à la génération. [*a*] Si cet Académicien a quelque confiance au fameux électuaire de *ſatyrio*, qu'on donne pour réveiller les eſprits & rétablir les forces épuiſées, il ne la doit pas à l'orchis; les ingrédiens âcres, dit-il, comme la ſemence de roquette, le poivre, le gingembre, les aromates ſpiritueux, &c. qui forment cette compoſition, en font plutôt le vertu, que les racines de

(*a*) *Hiſtoire des Plantes uſuelles*, tom. I.

de la plante dont il s'agit. (*a*)

Après avoir regardé comme fabuleuſes les propriétés ſurnaturelles de l'orchis, on me diſpenſera d'entrer dans aucun détail ſur les autres plantes auxquelles on attribue les mêmes vertus. Ces plantes ſont toutes exotiques ; & la plupart des auteurs ne s'accordent ni ſur leur nom, ni dans les deſcriptions qu'ils en donnent. Si l'on veut ſe donner la peine de débrouiller ce cahos, on verra que ces plantes ſont preſque toutes des poiſons auxquels certaines Nations ont ſu s'accoutumer ; & que s'il réſulte de leur uſage une plus grande

(*a*) Themiſon rapporte que pluſieurs perſonnes moururent en Crête d'un *Satyriaſis*, qui avoit pour cauſe un mauvais régime & un uſage trop fréquent du *Satyrion*. On voit par cette obſervation que l'électuaire *de ſatyrio* peut devenir dangereux, non pas par l'*orchis*, mais à cauſe des autres drogues qui entrent dans ſa compoſition, & qui ſont capables d'enflammer le ſang en lui communiquant trop d'activité.

force pour les plaisirs de l'amour, on la doit à l'espèce d'ivresse & de folie que ces plantes procurent à ceux qui en font usage, comme nous le verrons en parlant de l'opium.

J'ai parcouru les Relations des Voyageurs les plus accrédités, & je peux assurer que parmi tant de nations différentes qui habitent notre globe, il n'en est pas, ou du moins presque pas, qui ne soit dans l'habitude de faire usage de quelque substance enivrante, dans des vues qui différeront suivant la nature du climat & la constitution dominante des peuples qui l'emploient.

Les Kamtchadales se servent quelquefois, pour se régaler, d'une espèce de champignon venimeux, connu en Russie sous le nom de *Mucho-more*; [qui tue les mouches] les effets en sont singuliers, & les partisans des aphrodisiaques n'auroient pas manqué

de ranger dans cette classe le champignon russe, s'il eût été connu plutôt. Il produit d'abord des tremblemens convulsifs par tout le corps, suivis d'une ivresse & d'un délire semblable à celui d'une fiévre chaude. Mille phantômes gais ou tristes, selon la différence des tempéramens, se présentent à l'imagination de l'homme qui a mangé le mucho-more. Quelques-uns sautent, d'autres dansent ou pleurent, & sont dans des frayeurs terribles. Un petit trou leur paroît une grande porte, une cueillerée d'eau une mer. „ L'état où ce champignon les met, „ est semblable à celui où l'on dit que „ les Turcs se trouvent lorsqu'ils ont „ bu de l'opium. (*a*)

(*a*) *Histoire du Kamtchatka, contenant, &c. &c.* par M. Kracheninnikow, Professeur de l'Académie des sciences de S. Petersbourg. Chap. XIV.

TOUS les Kamtchadales assurent que ceux qui mangent de ce champignon, sont excités par la puissance invisible du mucho-more, qui leur ordonne de faire tant de folies différentes. Leurs actions sont même alors si dangereuses pour eux, que si on ne les gardoit pas à vue, ils périroient presque tous. L'Auteur de l'Ouvrage dont nous tirons ceci, rapporte l'effet du champignon sur quelques cosaques, effets dont il assure avoir été témoin. Le mucho-more ordonna à un domestique du Lieutenant-Colonel Merlin, d'étrangler son maître, & il l'auroit fait si ses camarades ne l'en eussent empêché. Un autre habitant du pays s'imagina voir l'enfer & un gouffre affreux où il alloit être précipité; & qu'une puissance invincible lui ordonnoit de se mettre à genoux & de confesser ses péchés; ce qu'il fit en effet devant tous ses compagnons.

qui étoient en grand nombre dans la chambre, & qui apprirent quantité de choſes qu'il n'avoit pas certainement envie de leur dire. L'interprête de M. Kracheninnikow, devint ſi furieux, ayant uſé du champignon, qu'il vouloit s'ouvrir le ventre avec un couteau, & ce fut avec bien de la peine qu'on l'en empêcha. Un ſoldat en ayant mangé un peu avant de ſe mettre en route, fit une grande partie du chemin ſans être fatigué; enfin après en avoir mangé encore juſqu'à être ivre, il ſe ſerra avec violence les parties de la génération, & mourut. [*a*]

C'EST ſur-tout cette obſervation malheureuſe, qui eut pu faire regarder le champignon ruſſe comme un puiſſant aphrodiſiaque: en effet, ne pourroit-on pas dire que cette ſubſtance agit par-

(*a*) *Hiſtoire du Kamtchatka*, loco citato.

ticulièrement ſur les organes ſpermatiques, & que le malheureux dont il eſt queſtion, ne pouvant retenir davantage la fureur érotique qui l'agitoit, s'en vengea ſur les parties rebelles ? Voilà cependant ce qu'auroient aſſuré il y a quelque temps, les Auteurs qui auroient eu à donner l'hiſtoire du mucho-more, comme ont fait ceux qui ont écrit celle du ſatyrion, de l'opium & de tant d'autres ſubſtances.

„ LE *Borax* raffiné, eſt, dit Ve-
„ nette, au nombre des remèdes qui
„ excitent puiſſamment l'amour. Il eſt
„ une eſpèce de ſel dont uſent aujour-
„ d'hui nos Orfévres pour faire fon-
„ dre plus aiſément l'or qu'ils mettent
„ en œuvre. Il pénètre toutes les par-
„ ties de notre corps, il en ouvre tous
„ les vaiſſeaux, & par la ténuité de ſa
„ ſubſtance, il conduit aux parties gé-

„ nitales tout ce qui eſt capable en
„ nous de ſervir de matière à la ſe-
„ mence. Il a tant de vertu, ainſi que
„ l'expérience me l'a fait ſouvent con-
„ noître, continue Venette, que ſi
„ l'on en donne à une femme qui ne
„ peut accoucher, un ou deux ſcru-
„ pules dans quelque liqueur conve-
„ vable, l'on en verra bientôt les
„ effets ſurprenans. Il ſe porte d'abord
„ aux parties naturelles, & y produit
„ tout ce que l'on peut attendre d'un
„ remède qui a été tenu fort long-
„ temps pour un ſecret. On ne doit
„ donc pas appréhender d'en uſer par
„ la bouche, continue notre auteur.
„ L'uſage n'en eſt point dangereux;
„ & ſi quelques Médecins ont écrit
„ qu'il étoit un poiſon, ils ont con-
„ fondu la *chryſocolle* des Grecs avec
„ le *borax* des Arabes; l'un & l'autre
„ ſervant à faire fondre l'or plus ai-

„ ſément..... Si les Médecins (*a*) s'en „ ſont heureuſement ſervis dans les „ maladies des femmes, nous ne de- „ vons point en avoir de l'horreur; & „ ſi Mercurial nous aſſure qu'il agit „ ſi puiſſamment ſur les parties na- „ turelles de l'un & de l'autre ſexe, „ qu'il jette même les hommes dans „ le *priapiſme* ſi l'on en uſe avec ex- „ cès, nous pouvons *hardiment* nous „ en ſervir avec modération. „

J'AI donné en entier ce paſſage, afin qu'on juge mieux qu'il étoit néceſſaire de le réfuter.

ON n'eſt pas d'accord ſur l'origine du borax: quelques perſonnes ont cru que cette ſubſtance, qui reſſemble à l'alun, n'étoit qu'une production de l'art; d'autres ont penſé que nous de-

(*a*) Fallope, Delobel, Rodriguez à Caſtro, & Mercurial.

vions ce ſel à la nature : quoiqu'il en ſoit, on l'apporte des Indes orientales en Europe ; il a alors beſoin d'une légère purification que lui donnent les Hollandois & les Vénitiens. On le diſtribue enſuite dans toute les parties de l'Europe. [a]

On a été très-long-temps à travailler ſur le borax, & par conſéquent il n'y

(a) On prétend que cette purification eſt un ſecret que poſſèdent les Vénitiens & les Hollandois excluſivement ; mais M. Geoffroy, dans un Mémoire ſur le borax, obſerve que ſa purification n'eſt pas un ſecret propre aux Hollandois, puiſque, dit cet habile Chymiſte, il y a un particulier dans le fauxbourg S. Antoine, (à Paris) qui a raffiné le borax, & qui en a livré aux marchands d'auſſi beau, & d'auſſi pur que celui de Hollande. Cette citation peut paroître étrangère à mon objet ; mais ayant vu, ſur-tout dans pluſieurs ouvrages modernes, que les Hollandois poſſédoient ſeuls la manière de perfectionner le borax, j'ai cru devoir rappeller ce paſſage de M. Geoffroy. Il eſt onéreux, pour le commerce en général, d'être perſuadé que telle ou telle Nation eſt propriétaire d'un ſecret qui n'en eſt plus un.

avoit guère que des hommes hardis qui pussent l'employer intérieurement. (*a*) Il y avoit un préjugé assez fort contre cette substance, que plusieurs confondoient avec la *chrysocolle* des anciens, que l'on tiroit des mines de cuivre, & qui passoit pour un poison. Or, un homme qui fait le dangereux voyage d'Egypte, pour aller voir des pyramides, ne manque pas à son retour de raconter

---

(*a*) Les chymistes ont été long-temps dans l'indolence au sujet du borax; ils l'employoient dans leurs opérations sans même avoir étudié sa nature, & ce n'est que depuis M. Homberg que l'on s'est appliqué à soumettre cette substance aux épreuves chymiques. Il ne faut pas entendre de notre borax, ce que line, Dioscoride, Avicennes, Aristote & d'autres en on dit. Aux descriptions que nous ont laissés ces Auteurs, on reconnoît la *chrysocolle* des anciens, & quelquefois le *natron* des Egyptiens: suivant une ancienne composition de Myrepsus, Auteur Grec, le borax est une pierre; le borax d'Aristote étoit un excellent remède pour les yeux; Albert le Grand, nomme borax, une pierre que l'on trouve, dit-il, dans la tête du crapeau, &c.

des merveilles qu'il n'a pas vu ; il en eſt de même de celui qui eſſaie une ſubſtance que l'on ne connoît pas encore. Tout devient merveilleux alors ; & ceux qui prirent le borax, crurent apparemment n'avoir rien de mieux à dire ſur ces vertus que la faculté, ſi recherchée dans tous les temps, de multiplier les plaiſirs amoureux.

En examinant avec attention les différens procédés des chymiſtes modernes, pour découvrir la nature du borax, on ne peut pas décider *hardiment* ſur ſes vertus. Je ne rapporterai pas ici ce qu'ont dit d'habiles praticiens (*a*) du ſel ſédatif, découvert par M. Homberg en travaillant ſur le borax. Un fait connu de la plupart des Médecins, c'eſt que le ſel volatil narcotique du vitriol, ou ſel ſédatif de M.

(*a*) MM. Lemeri, Rouelle, Bourdelin & Baron.

Homberg, dont on a tant vanté la vertu calmante, ne remplit pas bien exactement les vues que l'on a dans les maladies pour lesquelles il est recommandé. Il en est de même du borax, d'où le sel d'Homberg est tiré; on trouve ses vertus décrites, amplifiées, dans tous les ouvrages où il est question de cette substance, & les bons praticiens ne paroissent pas en faire un grand cas. Il est vrai qu'on l'ordonne quelquefois pour faciliter l'expulsion du fœtus, mais les aiguillons du borax ne paroissent point assez forts pour procurer un secours prompt dans un accouchement laborieux, à moins qu'on ne le relève par quelques autres ingrédiens plus énergiques, (*a*) & encore,

(*a*) On peut dire que le borax ne fait guère plus dans la fameuse poudre emmenagogue de Fuller, & dans celle de Mynsicht, que le satyrion dans l'électuaire *de satyrio*. Ces poudres sont aiguisées

les Médecins inſtruits paroiſſentne faire aucun cas de ces prétendus remèdes propres à faciliter l'expulſion du fœtus.

PUISQUE le borax jouit, par l'enthouſiaſme de quelques Auteurs, d'une réputation qui lui eſt refuſée par l'expérience, il eſt donc inutile de tant exalter ſes vertus merveilleuſes en amour. Si quelques hommes ont été atteints du priapiſme pour en avoir fait uſage, c'eſt qu'ils s'en étoient ſervis préparé avec des ſubſtances âcres, échauffantes, qui avoient occaſionné cet accident. Des Auteurs prétendent que quelques grains de borax pris dans un œuf poché, ſuffiſent pour rendre un homme robuſte dans les plaiſirs. Cette obſervation ſuffiroit pour prouver la vertu du borax ſi recommandé par Ve-

avec la mirrhe, le ſafran, l'huille de canelle, la ſabine, &c. comme l'électuaire *de ſatyrio* l'eſt par les ſubſtances dont nous avons parlé plus haut.

nette ; mais l'expérience, (car c'est ici où elle doit servir de guide,) prouve qu'à la vérité, cette substance agit dans les hommes, qui n'ont besoin que d'un œuf poché pour être excité à l'amour ; tandis qu'elle laisse dans leur engourdissement ordinaire ceux que les alimens chauds ou venteux ne peuvent émouvoir.

On a beaucoup vanté les *Cantharides* comme un puissant aphrodisiaque, & quelques hommes, voulant en faire usage, ont reconnu combien ces insectes sont un poison corrosif & redoutable. Il porte ses effets à la vessie, & y cause des ravages affreux : il n'est donc pas étonnant que ce poison, lorsqu'il commence à opérer, excite par ses pointes redoutables une irritation violente dans les parties de la génération. Mais il ne faut pas le regarder comme

portant l'homme aux plaiſirs & lui fourniſſant les moyens inépuiſables d'y ſacrifier. Venette, dit que les mouches cantharides ont tant de pouvoir ſur la veſſie & ſur les parties génitales de l'un & l'autre ſexe, que ſi l'on en prend deux ou trois grains, l'on en reſſent de telles *ardeurs*, que l'on en eſt enſuite malade. Il donne l'obſervation d'un de ſes amis, qui mangea le ſoir de ſes nôces d'une pâte de poire dans laquelle ſon rival avoit mis des cantharides. La nuit étant venue, le marié careſſa tellement ſa femme, qu'elle en fut incommodée; mais ſes délices, continue notre Auteur, ſe changèrent bientôt en triſteſſe, lorſque cet homme, vers le milieu de la nuit, ſe ſentant extrêmement échauffé, avec une grande difficulté d'uriner, s'apperçut qu'il rendoit du ſang par la verge.... Ce malade, malgré tous les ſoins que

l'on eut de lui, ne put guérir qu'avec beaucoup de peine.

Nous n'examinerons pas si le venin de la cantharide a son siége dans la tête, dans les pattes, ou s'il réside dans toutes les parties de l'animal ; nous n'examinerons pas non plus, comment & pourquoi il affecte la membrane de la vessie, de préférence à celles qu'il rencontre avant de parvenir à cette membrane : le temps que je mettrois à ces discussions sera mieux employé à donner quelques observations capables de convaincre mes lecteurs, que la cantharide est un poison qui doit être entièrement proscrit des médicamens internes. (*a*)

(*a*) La *Pharmacopée* de Paris a banni de son recueil l'usage des cantharides prises intérieurement, & un ancien Réglement de Police défend aux Apothicaires d'en vendre à qui que ce soit, à moins qu'ils ne connoissent bien l'acheteur, & qu'ils ne soient sûrs que ces mouches doivent être employées extérieurement.

On lit dans les Œuvres d'Ambroiſe Paré, qu'une courtiſanne ayant invité un jeune homme à ſouper, lui préſenta des ragoûts qu'on avoit ſaupoudrés avec de la poudre de cantharides, & que ce malheureux fut attaqué d'un priapiſme, & d'une perte de ſang par l'anus, qui lui cauſa la mort malgré tous les remèdes qu'on lui donna. (*a*)

LES *Ephémérides d'Allemagne* nous diſent, qu'un charlatan ayant donné à un homme de diſtinction des cantharides, comme un remède propre pour exciter à l'amour, ce remède mit au tombeau celui qui l'avoit pris, onze jours après qu'il en eut fait uſage, & après avoir ſouffert des douleurs longues & cruelles.

UNE perſonne, pour avoir pris du tabac dans lequel on avoit mis un peu

(*a*) Voyez les détails de cette Obſervation, dans les *Œuvres* de ce Chirurgien. Liv. XXI, chap. XXXV.

de la poudre de chantarides, fut ſur le champ attaqué d'un mal de tête violent, & d'un piſſement de ſang très-dangereux.

WEDELIUS dit avoir connu un homme, qui ayant pris, pour s'exciter à l'amour, une infuſion de cantharides dans du chocolat, fut attaqué d'une dyſurie inſupportable, & d'une ardeur violente dans la verge, dont il ne put guérir qu'en buvant beaucoup de lait nouveau, & en faiſant uſage des remèdes indiqués dans ces circonſtances.

UN Médecin voulant éprouver l'effet d'un électuaire aphrodiſiaque, dans lequel il entroit des cantharides, en prit la groſſeur d'une châtaigne. Il paya cher ſa curioſité; des accidens affreux le conduiſirent aux portes du tombeau; il ne ſe rétablit que par l'uſage qu'il fit des remèdes indiqués en pareil cas, & qui

malheureusement ne réussissent pas toujours. [a]

Il est aisé de voir par ces observations, que l'usage intérieur des cantharides doit être entièrement proscrit de la Médecine, & avec beaucoup plus de raison des formules populaires dictées par l'ignorance, la témérité, & accréditées par l'imposture. On citeroit envain l'autorité de quelques anciens qui employoient intérieurement les cantharides; la plupart ont été très-prudens sur leur usage, même extérieur: & Aretée, le premier qui ait appliqué des cantharides sur la peau de la tête comme vesicatoire, ordonnoit au malade de prendre du lait pendant trois jours avant l'application du topique, afin de prévenir le dommage qu'il pourroit cau-

(a) *Dict. de Méd.* art. Cantharides. Suite de la *Matière Médicale.* Vol. 1, &c.

ſer à la veſſie. (*a*) On ſait qu'il n'eſt pas néceſſaire de donner les cantharides intérieurement pour qu'elles affectent cette partie délicate: l'application en forme de veſicatoire a ſouvent ſuffi pour exciter des accidens graves; & les Médecins ſavent les précautions qu'il ſont obligés de prendre pour les prévenir ou les calmer.

Un célèbre Médecin, & qui a examiné avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe l'action des médicamens ſur le corps humain, parle des cantharides en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, & ce qu'il en dit eſt bien capable de

(*a*) Aretée appliquoit les cantharides pour guérir l'épilepſie; ainſi il pouvoit prendre ſon temps & préparer ſes malades. Ces précautions ne peuvent pas être en uſage aujourd'hui à chaque application, qui ſe fait très-communément dans les maladies aiguës, comme dans certaines fièvres malignes, dans l'apoplexie, la léthargie, où le ſuccès du remède dépend preſque toujours de la célérité avec laquelle on l'emploie.

donner des frayeurs ſur leur uſage interne. ,, Appliquées ſur la peau ,, , dit-il, elles l'enflamment, élèvent ,, l'épiderme en veſſie ; priſes intérieu- ,, rement, même à petite doſe, elles ,, cauſent la *dyſurie*, (difficulté d'uri- ,, ner) le *priapiſme*, ou des érections ,, involontaires; ce venin fournit un ,, *filtre mortel.* (*a*) .... Les cantharides ,, priſes par la bouche excitent des piſ- ,, ſemens de ſang, des *érections con-* ,, *vulſives*, &c. [*b*]

Les remèdes capables de réprimer la violence des cantharides, lorſqu'on a eu le malheur ou la témérité d'en

(*a*) *Diſſertation ſur les Médicamens qui affectent certaines parties du corps humain plutôt que d'autres, & ſur la cauſe de cet effet,* qui a remporté le prix de l'Académie de Bordeaux, par M. de Sauvages, Conſeiller-Médecin du Roi, &c.

(*b*) *Idem*; voyez auſſi la ſavante *Diſſertation* du même Auteur, ſur les *Animaux venimeux de France*, première partie.

uſer intérieurement, ou même que leur application a des ſuites fâcheuſes, ſont indiqués par Boerhave, [*a*] qui recommande les vomitifs, les liqueurs aqueuſes, délayantes, les ſubſtances huileuſes émollientes & les acides qui réſiſtent à la putréfaction. Ramazini [*b*] conſeille aux Apothicaires de ſe garantir de la pouſſière qui s'élève des cantharides lorſqu'on les pile, & de prendre d'avance, ou dans le temps même qu'ils travaillent, de fréquentes verrées d'une émulſion de ſemences de melon, de lait ou de petit lait. Lindeſtolphe [*c*] aſſure, d'après pluſieurs obſervations, que rien n'eſt plus efficace contre l'action des cantharides, lorſqu'elles déchirent le col de la veſſie, que de boire une quantité conſidérable de liqueurs

(*a*) *Inſtitut. Med.*

(*b*) *Opera Medica & Phyſiolog.*

[*c*] *De Venenis.*

acides, & de les appliquer extérieurement : le meilleur de ces acides, pour l'uſage extérieur, eſt le vinaigre blanc, chaud ; mais l'oximel ſimple eſt ce qu'on peut employer de mieux intérieurement. D'autres Auteurs (*a*) indiquent & recommandent également les émulſions faites avec des amandes douces, les ſemences froides, le lait, pris en grande abondance, le ſyrop de diacode, la ptiſanne faite avec la racine de guimauve & la graine de lin ; les injections adouciſſantes dans la veſſie, lorſqu'il eſt poſſible de le faire, & le demi-bain d'eau tiède. Enfin, M. de Sauvages preſcrit les bains, la ſaignée, les émulſions, pour remplir les indications générales, & le camphre qui préſente, dit le célèbre profeſſeur de Montpellier, (d'après un

[*a*] Foreſtus, Wedelius, Bartholin, &c. &c.

praticien Anglois,) un remède spécifique. (*a*)

J'ai cru devoir exposer les moyens de remédier aux accidens que peuvent causer les cantharides, parce que ces accidens ne doivent pas être rares. On les a vu paroître avec force dans un homme qui s'étoit livré au sommeil à l'ombre d'un arbre sur lequel étoient des cantharides : dans d'autres personnes l'attouchement de ces mouches a suffi pour qu'elles en soient incommodées.

On a recommandé aussi l'usage de la chair de *Lion* pour exciter à l'Amour. Venette n'a aucune confiance en cet aphrodisiaque, parce que l'expérience, dit-il, a fait connoître que cette chair étoit

(*a*) *Dissertation sur les animaux venimeux de France.*

étoit ennemie des hommes ; un Médecin, ajoute-t-il, en ayant donné trois gros au Califo Vaticus, pour l'exciter à aimer, il le tua au lieu de le guérir. Après ce que j'ai dit plus haut, on ne me ſoupçonnera pas d'attribuer à la chair de Lion la vertu de préparer un homme à la jouiſſance exceſſive des plaiſirs ; mais je ne la crois pas non plus aſſez pernicieuſe pour devenir un poiſon lorſqu'elle eſt employée comme aliment. Elle eſt d'un goût déſagréable & fort, & malgré cela, les Nègres & les Indiens, qui ne la trouvent pas mauvaiſe, en font uſage lorſqu'ils peuvent s'en procurer, ſans qu'il en paroiſſe réſulter aucun accident. (*a*) On lui attribue, au contraire, la vertu de fortifier le cerveau, & de diſſiper les

[*a*] Voyez l'*Hiſtoire Naturelle* de M. de Buffon, tom. XVIII. de l'édition in-12.

vapeurs. (*a*) Il ne faut donc pas croire que trois gros de cette chair aient pû faire mourir ce *Vaticus*, si le Médecin qui la lui avoit fait prendre, n'y eut mêlé quelqu'autre ingrédient capable d'occasioner cet accident.

Il est peu d'animal qui ait joui d'une aussi grande réputation que le *Cerf* dans la matière médicale, puisque si l'on en croit quelques Auteurs, ce quadrupède est une médecine, un préservatif universel. Pline (*b*) observe que le Cerf n'est jamais attaqué de la fièvre. Aussi, l'usage de la chair de Cerf prévient-il cette maladie. *Je connois*, dit ce Naturaliste, *des Princesses, qui ont vécu*

(*a*) Voyez le *Dictionnaire des Animaux*, à l'art. Lion. *L'Histoire Naturelle des Animaux*, par MM. Arnaud de Nobleville, &c. tom. V. *Les Voyages* de Labat; &c.

(*b*) Liv. VIII, chap. XXXII.

long-temps, ſans être jamais attaquées de la fièvre, par l'uſage journalier qu'elles faiſoient de la chair de cerfs à leurs repas. (*a*) Preſque tous les anciens ont regardé les parties du cerf comme efficaces contre le venin; les modernes en ont excepté la queue, qui eſt, ſelon eux, un poiſon aſſez violent.

CARDAN aſſure que les larmes épaiſſies du cerf ſont un préſervatif efficace, ſi on les porte ſur ſoi. Agricola, dit la même choſe des dents de l'animal. Et un Philoſophe de la ſecte de Platon (*b*) aſſure qu'il ſuffit de ſe couvrir de la peau du cerf pour n'avoir rien à redouter d'aucune eſpèce de poiſons. On ſait les vertus miraculeuſes

(*a*) Pline obſerve que pour qu'elle produiſe cet effet, il eſt néceſſaire que l'animal n'ait été tué que par une ſeule bleſſure. Pluſieurs Auteurs ont fait voir l'abſurdité de Pline à ce ſujet.

(*a*) *Sextus.*

attribuées à ce qu'on nomme improprement, *os de cœur de cerf:* on ſait auſſi que cette ſubſtance cartilagineuſe eſt recommandée dans les maladies du cœur. On ne ſera pas ſurpris actuellement lorſque je dirai qu'on attribue au *penis* du cerf la vertu de fournir à l'homme, en abondance, la liqueur précieuſe, ſource de ſes plaiſirs amoureux.

Il n'eſt pas de mon objet de parcourir toutes les parties du cerf recommandées pour la cure des maladies, examinons ſeulement ſur quoi ſont fondées les vertus que l'on attribue à quelques-unes de ces parties relativement à l'amour.

Xenophon nous dit, que ſi l'on oint les teſticules & les parties naturelles de l'homme avec de la poudre de queue de cerf, calcinée & broyée avec du vin, l'on excite en lui des

desirs amoureux, que l'on peut calmer, s'ils sont excessifs, en oignant ces mêmes parties avec de l'huile. On a recommandé cet aphrodisiaque depuis Xenophon, & il y a apparence qu'il n'est guère en réputation aujourd'hui, parce qu'on en a reconnu le peu d'efficacité. Je crois découvrir la raison qui a fait regarder la queue du cerf comme un stimulant fameux par les anciens. On a cru long-temps, (c'est-à-dire, jusqu'à ce que la zootomie, ou dissection des animaux, ait éclairé la physique,) que la queue du cerf étoit le receptacle de la bile; que l'abondance, l'âcreté de cette liqueur causoit la lubricité; & que le cerf étant transporté par une fureur érotique pendant le *rut*, il étoit le plus lubrique des animaux; donc la bile de ce quadrupède, appliquée sur les parties naturelles d'un autre animal, de-

voit irriter ces parties. Ce raiſonnement tombe de lui-même aujourd'hui, parce que l'on ſait qu'à la vérité, le cerf eſt privé de la véſicule du fiel, mais que ſa queue, qui ne diffère de celle des autres animaux que par la longueur, ne contient pas plus d'humeur bilieuſe que toute autre partie de ſon corps. Au reſte, l'application de la queue du cerf, telle qu'elle eſt recommandée par les anciens, a peut-être produit de bons effets dans des hommes d'un tempérament froid ; & voici comment cela a pu ſe faire. Les vertèbres qui compoſent cette extrêmité de l'épine n'étant pas entièrement calcinées, doivent, lors de la friction, émouvoir, irriter les fibres, & par là, cauſer cette ſorte de rigidité néceſſaire pour l'érection ; tandis que le vin, par ſa qualité pénétrante, contribue au même effet. Cette explication fait évanouir

tout le merveilleux que l'on attribuoit à la queue de cerf, puiſque toute autre ſubſtance peut remplir la même indication, & que de ſimples frictions doivent produire la même choſe.

PARMI les vertus exagérées, & même fauſſement attribuées au penis du Cerf, on a ſur-tout vanté, comme nous l'avons vu, celle qu'il a d'exciter à l'amour. On obſerve, qu'il faut néceſſairement que l'animal ait été tué dans le temps du coït, car par ce moyen, ſelon Etmuller, il excite beaucoup mieux la ſecrétion de la ſemence, quand on en donne une drachme en poudre dans un œuf poché ou dans de bon vin. On voit aiſément qu'il en eſt de cet aphrodiſiaque comme de celui dans lequel entre le borax; il doit opérer ſur les tempéramens qui n'ont beſoin que d'un œuf pour être ému, ou que le vin porte à l'Amour. Le penis de cerf n'a

d'autres vertus que celles d'être un dessicatif absorbant lorsqu'il est donné en poudre, & un mucilagineux lorsqu'on l'emploie en décoction. Si les anciens lui ont attribués d'autres vertus, elles sont imaginaires, & tirées sur des rapports chimériques qui doivent être proscrits dans un siècle éclairé.

On a aussi regardé la chair de Tortue marine, mangée dans la saison où ces animaux sont en amour, (*a*) comme capable d'augmenter prodigieusement les forces d'un individu pour la génération. Vallisnieri attribue le même effet aux Grenouilles; on en a dit autant de l'Autruche. « Telle est » la marche de l'esprit humain, dit » M. de Buffon, lorsqu'il est une fois » frappé de quelque objet rare & sin-

(*a*) En Juillet & Août.

» gulier, il se plaît à le rendre plus
» singulier encore, en lui attribuant
» des propriétés chimériques & sou-
» vent absurdes : c'est ainsi qu'on a
» prétendu que les pierres les plus
» transparentes qu'on trouve dans les
» ventricules de l'autruche, avoient
» aussi la vertu, étant portées au cou,
» de faire faire de bonnes digestions ;
» que la tunique intérieure de son
» gésier avoit celle de ranimer un
» tempérament affoibli & d'inspirer
» l'amour..... &c. (*a*) Cette ardeur,
dit encore M. de Buffon, en parlant
des Cailles, » a donné lieu d'attribuer
» aux œufs, à la graisse de ces oiseaux,
» la propriété de relever les forces
» abattues & les tempéramens fatigués ;
» on a même été jusqu'à dire que la

(*a*) Voyez l'*Histoire Naturelle des Oiseaux*, tom. II de l'édition in-12.

» seule présence d'un de ces oiseaux
» dans une chambre, procuroit aux
» personnes qui y couchoient des son-
» ges vénériens..... Il faut citer les
» erreurs afin qu'elles se détruisent
» elles-mêmes. » [a]

Il me reste à parler de l'*Opium*, dont on vante l'efficacité avec un enthousiasme qui peut devenir funeste. L'observation donnée par Venette, & dont il est lui-même le sujet, est une amorce dangereuse pour la jeunesse : elle l'est d'autant plus, que l'Auteur y ajoute des circonstances qui doivent faire regarder l'opium, comme un moyen capable de procurer une sorte de volupté contemplative, peut-être préférable, pour certains caractères, à celle qui résulte de l'union des sexes.

---

[a] *Idem*, tom. IV.

On me permettra de tranſcrire en entier le paſſage de Venette, auquel je répondrai à meſure que le ſujet l'exigera.

» PEUT-ÊTRE me blâmera-t-on, » dit ce Médecin, de ce que je place » ici, avec les remèdes qui excitent à » l'amour, l'*opium* que toute l'anti- » quité a cru être froid au quatrième ,, degré, & tuer les hommes par l'ex- » cès de cette qualité. ,,

OUI, certainement, M. Venette, vous êtes blâmable, non parce que vous placez au rang des aphrodiſiaques une ſubſtance que l'on a cru froide au quatrième degré, (cette échelle de chaud & de froid eſt une autre affaire ;) mais parce que dans un Ouvrage qui eſt entre les mains de tout le monde, vous oſez nommer, comme favorable à l'amour, un poiſon

redoutable, qui ne ceſſe de l'être, qu'employé par les plus habiles Médecins.

,, Bien loin, dira-t-on, de nous ,, enflammer auprès d'une femme, il ,, nous cauſe le ſommeil & nous rend ,, ſtupides, au lieu de nous rendre ,, amoureux. Mais ſi nous faiſons ré- ,, flexion qu'il eſt amer & âpre à la ,, bouche, qu'il s'enflamme au feu, & ,, que les Orientaux en uſent pour être ,, vaillans à la guerre & auprès des ,, femmes, nous ſerons ſans doute d'un ,, autre ſentiment. Quand l'Empereur ,, des Turcs lève une armée, les ,, ſoldats ſe garniſſent d'opium, pour ,, s'en ſervir comme nos matelots ,, de tabac, ſi nous en croyons Bel- ,, lon »

Ce n'eſt pas ſeulement en temps de guerre que les Turcs font uſage de

l'opium ; lorſqu'ils y ſont une fois accoutumés, & qu'ils ont pouſſé l'habitude juſqu'à en prendre une doſe conſidérable, [elle va ſouvent à un gros par jour ; 72 grains.] Ils éprouvent des accidens fâcheux s'ils s'en abſtiennent tout d'un coup. Ainſi, il n'eſt pas néceſſaire qu'un homme en Turquie, doive aller au combat, ou coucher avec ſes femmes pour ſe déterminer à prendre de l'opium ; il y eſt forcé, s'il s'en eſt fait une habitude. Il ne peut s'en priver ; de même que parmi nous, un buveur ne peut renoncer au vin ou aux liqueurs fortes. Au reſte, nous verrons plus bas qu'il s'en faut de beaucoup que l'uſage de l'opium ſoit auſſi général chez les Orientaux, que les Voyageurs ont voulu nous le perſuader. Le petit nombre d'hommes qui font uſage de cette ſubſtance, ne peut entrer en compa-

raiſon avec celui des hommes, qui en Europe, s'enivrent de vin, & de liqueurs ſpititueuſes.

„ UNE petite doſe priſe par la bou-
» che excite des vapeurs qui montent
» au cerveau, troublent bénignement
» l'imagination, comme fait le vin;
» mais une doſe exceſſive fait entiè-
» rement évaporer notre chaleur na-
» turelle, & diſſipe tout à fait nos
» eſprits, comme le ſafran, ſi nous
» en prenons beaucoup. »

QUI preſcrira cette légère doſe qui doit ſeulement réjouir l'imagination? Un morceau d'opium, mis dans la cavité d'une dent gâtée, cauſa la mort à l'homme qui fit cet eſſai! On en introduiſit dans l'oreille d'un Eſpagnol, tourmenté par une inſomnie cruelle: il dort, à ſon réveil on le trouve fou, ſtupide, imbécille, il

meurt. (*a*) Galien rapporte qu'un gladiateur mourut à l'occaſion d'une emplâtre d'opium que ſon adverſaire lui appliqua ſur la tête. Une perſonne dormit profondément l'eſpace de 24 heures, après en avoir pris un demi grain..... Qui pourroit répondre qu'elle ne fût pas morte, s'il y en eut eu un grain ?

M. Lorri a fait en 1756, des obſervations curieuſes ſur l'opium, & il en réſulte que l'on ne peut être trop circonſpect ſur l'uſage des narcotiques en général. Ce Médecin a vu un homme qui, ſe portant très-bien & s'occupant à verſer dans des vaſes nouveaux de l'opium non purifié, fut ſaiſi, ſans *aucune gaieté précédénte*, d'étourdiſſemens violens qui ne ſe diſſipérent que par le ſommeil. D'un autre côté, un

(*a*) *Anecdotes de Médecine.* I.re part. Anecd. CII.

homme qui avoit des demangeaisons très-considérables, ne put s'endormir quoiqu'il eut pris quatre grains de ce narcotique. M. Lorri eut à traiter un homme de trente ans, *fou d'Amour*, *& sans cesse agité par des scrupules*, qui d'ailleurs se portoit très-bien : chaque nuit étoit marquée par des accès de fureur fort incommodes pour ceux qui le gardoient. Au moyen d'une potion anodine, M. Lorri parvint à calmer son malade; il dormit même durant trois heures; on ajouta à la potion calmante un grain d'opium, & la nuit même il eut un accès de fureur extraordinaire. Le lendemain on en ordonna deux grains, la fureur augmenta, &c. (*a*)

(*a*) Les expériences que M. Lorri a faites sur différens animaux, démontrent que l'usage, même extérieur de l'opium, exige les attentions les plus

Le premier qui fit connoître l'opium enrichit la Médecine d'un moyen efficace de calmer l'agitation trop violente des esprits, d'appaiser les douleurs; mais qu'il est nécessaire que cette substance ne soit employée que par un Médecin prudent!

Le *Safran* étoit fréquemment en usage chez les anciens dans les alimens, & pour servir d'aiguillon à la volupté. On s'en sert encore communément en Pologne, en Curlande, & les Espagnols & les Italiens croient se préserver de beaucoup de maladies par l'usage du safran. Bacon dans l'Ouvrage que nous avons cité en parlant du nitre, avance positivement que la pratique qu'ont les Irlandois de teindre de

scrupuleuses. On peut voir quelques-unes de ces observations dans le *Journal Encyclopédique*, (Janvier 1756.)

ſafran leurs chemiſes, (*a*) ne contribue pas peu à prolonger la vie; & que les Anglois doivent une partie de leur vivacité au grand uſage qu'ils font du ſafran dans leurs mets. Cet Auteur, dans un autre Ouvrage, conſeille de mêler le ſafran dans les remèdes par leſquels on ſe propoſe de retarder les triſtes effets de la vieilleſſe; car le ſafran, dit-il, dirige ſon action vers le cœur, guérit ſes palpitations, chaſſe la mélancolie, fortifie le cerveau, jette de la gaieté dans l'eſprit. (*b*) Enfin, le célèbre Boerrhave le regarde comme un moteur puiſſant & énergique des eſprits

(*a*) Scaliger dit que cette coutume eſt établie en Irlande auſſi bien qu'en Ecoſſe; & que le peuple groſſier emploie ainſi le ſafran, afin de pouvoir porter du linge pendant ſix ſemaines & plus, ſans avoir rien à craindre de la mal-propreté.

[*b*] Hoffman, Liſter, Bontius & d'autres Médecins, ont fait l'éloge du ſafran.

animaux ; parce qu'il eſt, dit cet Auteur, aromatique, ſtimulant & échauffant, & par conſéquent diſcuſſif, réſolutif, apéritif & fortifiant.

Je regarde donc, avec Venette, le ſafran comme un moyen, non pas d'exciter puiſſamment à l'amour, mais de répandre dans toute la machine une ſorte d'aiſance, qui, jointe à la gaieté qu'il donne, (*a*) diſpoſe aux plaiſir, y conduit même par une pente douce ; & accélère, ſans faire trop d'impreſſion ſur les organes de la volupté, les momens d'ivreſſe qu'elle nous procure. C'eſt par la fineſſe de

[*a*] On a beaucoup exagéré les vertus du ſafran à ce ſujet. Schulzius dit que, ſi l'on approche du nez d'un enfant une bouteille vuide d'eſſence de ſafran, auſſi-tôt il ſe mettra à rire. Un autre Auteur aſſure, que ſi l'on frotte un anneau avec le ſafran, & que l'on paſſe cet anneau dans l'un des doigts de la main gauche, le cœur en ſera ſur le champ réjoui.

ſes parties que le ſafran pénètre nos vaiſſeaux, & qu'il produit les bons effets qu'on lui attribue, & que l'expérience confirme tous les jours. Parmi pluſieurs obſervations que je pourrois rapporter, pour démontrer cette vertu pénétrante, je n'en citerai qu'une, parce qu'elle a plus d'affinité avec l'objet que je traite. Un jeune homme de vingt-deux ans, après avoir fait uſage d'alimens dans leſquels on avoit mêlé du ſafran, rendit une liqueur prolifique, qui avoit pris toute la teinte jaune de cette ſubſtance. (*a*)

(*a*) *Éphémérides des Curieux de la Nature.* Déc. 3. ann. 6. obſ. 273. On pourroit ajouter à cela des obſervations conſtatées, qui prouvent que le ſafran a teint, dans le ventre de la mère, des enfans qui ont apporté cette couleur en venant au monde. Voyez *les Éphémérides*, Déc. 1. ann. 1. obſ. 60.

Il résulte de ce que je viens de dire, que le safran peut être d'un secours efficace dans beaucoup de circonstances ; mais il ne faut pas en abuser, parce qu'étant pris souvent ou en trop grande quantité, il devient, comme narcotique, un poison dangereux contre lequel la Médecine a cherché des antidotes. [a] Selon Dioscoride, trois drachmes suffisent pour donner la mort; je crois que cette dose est excessive, & qu'elle seroit en moindre quantité, qu'il en résulteroit le même effet. Le domestique d'un marchand qui avoit coutume de se coucher & de dormir auprès d'une grande quantité de safran, en mourut après avoir essuyé plusieurs accidens. (b) Amatus Lusitanus rap-

(a) Boerrhave prescrit les vomitifs aqueux, huileux, acidulés, & dont le miel est un des ingrédiens. Il faut prendre ces antidotes à grandes doses & y revenir souvent.

(b) *Dict. de Méd.* à l'art. Crocus.

porte plusieurs observations qui prouvent le danger auquel on s'expose en faisant un usage immodéré du safran, sur lesquelles je ne m'arrêterai pas. Il suffit de dire qu'on peut donner le safran depuis douze grains jusqu'à un scrupule, ou vingt-quatre grains; qu'il ne faut jamais passer cette dose sans l'avis d'un Médecin, & que le safran, qui peut faire de grands ravages, même en petite quantité, lorsqu'on n'y est pas accoutumé, ne convient pas aux personnes pléthoriques, aux jeunes gens d'un tempérament bilieux, & dont les humeurs sont faciles à irriter.

» Les Orientaux, qui aiment con-
» tinuellement l'excès de l'amour,
» continue Venette, ont l'imagina-
» tion incessamment embarrassée d'ob-
» jets lascifs; & lorsqu'ils ont pris un

» peu d'opium, auquel ils ſont accou-
» tumés, elle s'échauffe alors & ſe
» trouble plus qu'auparavant ; & com-
» me ils reſſentent des démangeai-
» ſons & des chatouillemens par-tout
» le corps, & principalement à leurs
» parties naturelles, je ne m'étonne
» pas s'ils ſont ſi étourdis à la
» guerre, & ſi laſcifs avec les fem-
» mes.

D'APRÈS ce que j'ai dit des tempéramens, on n'aura pas de peine à découvrir le principe dominant qui porte les Orientaux au phyſique de l'amour, vers lequel les dirige encore avec force la vie efféminée que mènent la plupart d'entr'eux. Sans ceſſe au milieu de pluſieurs femmes, dont le bonheur dépend de l'art avec lequel elles ſavent plaire à leurs maîtres, il n'eſt pas ſurprenant que ceux-ci aient recours aux moyens qu'ils croient ca-

pables de les plonger dans l'excès des plaisirs.

Ces efforts pour parvenir à la suprême félicité en amour, se retrouvent chez toutes les Nations. Un Musulman qui prend l'opium, pour être plus vigoureux dans les plaisirs que lui offre son serrail, ne m'étonne pas d'avantage qu'un riche Sybarite, qui dans d'autres climats, se prépare à la jouissance par la vue des peintures lascives que la volupté a placée dans ses appartemens, par la lecture des Ouvrages obscènes que la débauche a dictée, & par les autres moyens inventés par la soif de jouir, & l'impuissance d'y satisfaire..... Non, ces tentatives ne m'étonnent pas, parce que je sais de quoi l'homme est capable pour servir ses passions; mais je sais aussi que la Nature a donné à tous les hommes, (j'en écarte quelques ex-

ceptions

ceptions accidentelles) les moyens de goûter la volupté, & que ces facultés ne peuvent être augmentées selon la violence & l'immensité de nos désirs.

LES Turcs, on ne peut le nier, sont forts & robustes; cette nation passe même pour la plus vigoureuse aujourd'hui, entre celles que nous connoissons; ils doivent donc déjà une partie de leur puissance physique à la bonté de leur constitution. L'imagination exaltée, qu'ils doivent à l'influence de leur climat, les porte encore vers les plaisirs; sur-tout si l'on fait attention que dans un pays d'où sont exclus les arts & les sciences, les hommes doivent être nécessairement plus portés vers les plaisirs sensuels. Ceux dont nous parlons sont d'une gravité qui ne leur permet pas de se livrer à la joie; à quoi s'oppose encore leur caractère mélancolique, qui en les rendant spec-

tateurs tranquilles des divertiſſemens en uſage parmi les autres Nations, les laiſſe tout entiers au phyſique de l'amour. (*a*)

Ainsi, la conſtitution robuſte, l'imagination exaltée, l'excluſion des amuſemens incompatibles avec leur gravité ou plutôt leur orgueil, les moyens qu'ils ont de ſatisfaire la paſſion qui les domine...... voilà aſſez de motifs pour établir la réputation que les Turcs ſe ſont acquiſe en amour ſans avoir beſoin, pour en rendre raiſon, de recourir à une ſubſtance *qui excite des*

[*a*] Les Turcs déteſtent le jeu, regardent la danſe, par rapport à eux-mêmes, comme un talent qui dégrade la dignité de l'homme, & qui ne convient qu'à ce qu'il y a de plus abject & de plus mépriſable dans leur eſpèce : ils font grand cas de leur muſique, & cependant il n'y a pas un Turc qui, pour peu qu'il ſe reſpecte, daigne toucher un inſtrument.

démangeaiſons & des chatouillemens à leurs parties naturelles.

LES Voyageurs & les Hiſtoriens nous ayant induits en erreur au ſujet de l'opium, les Naturaliſtes les ont copiés ſervilement, & on a cru ce qu'ils ont dit juſqu'à ce que des Obſervateurs exacts ſe ſoient élevés contre le préjugé univerſellement répandu. MM. Ruſſel & Porter, viennent de donner au Public des éclairciſſemens bien capables de deſſiller les yeux des perſonnes qui croient que l'opium eſt d'un uſage général parmi les Orientaux, & que ſa vertu aphrodiſiaque lui mérite cette célébrité.

VOICI ce que nous apprend M. Ruſſel, médecin eſtimable qui a étudié les mœurs des Muſulmans, & qui les obſervant ſans préjugés doit plutôt mériter la confiance du public, que les narrateurs qui ſe copient ſervile-

ment. Dans son *Histoire Naturelle de la Ville d'Alep*, &c. (*a*) ce Médecin nous assure qu'à l'égard de l'opium, l'usage n'en est pas à beaucoup près si commun qu'on le croit généralement en Europe : „ ceux qui en prennent, » dit-il, sont regardés comme des dé- » bauchés & meurent fort jeunes, dans » un état d'enfance, avec tous les » symptômes de la vieillesse & de la » décrépitude. »

M. Porter, qui a résidé à Constantinople en qualité d'Ambassadeur du Roi de la Grande Bretagne, entre dans des détails satisfaisans sur l'objet dont il est ici question. (*b*) Selon M.

(*a*) Cet Ouvrage parut en Anglois en 1756, sous ce titre *The natural histori of Alepo*, &c. Les Auteurs du Journal Encyclopédique en rendirent compte au mois de Septembre de la même année.

(*b*) *Observations sur la Religion, les Loix, le Gouvernement & les Mœurs des Turcs, traduites de*

Porter, c'eſt avec connoiſſance de cauſe, que Mahomet défendit le vin à ſes ſectateurs : il ſemble que le vin produiſe en eux tout autre effet que dans les autres hommes : il les met dans une agitation violente qui va juſqu'à la fureur & la frénéſie. Quelques-uns des principaux officiers du Serrail & de la Porte ont une ſi forte paſſion pour cette liqueur, qu'ils ont inventé de petites boîtes de cuir pour en tranſporter chez eux, ſans être obligés de ſe confier même à leurs domeſtiques les plus affidés : „ j'en ai vu quelques-uns, dit » M. Porter, qui en rempliſſoient de » longs tubes de cuir qu'ils tournoient » autour de leur corps pour l'intro» duire furtivement dans le Serrail, „ au riſque peut-être de leur vie. „

---

l'Anglois, de M. Porter, Miniſtre plénipotentiaire de Sa Majeſté Britannique à Conſtantinople, nouvelle édition. 1770. II.e partie, chap. XIII.

VOILA donc les Turcs qui bravent la loi pour satisfaire leur passion pour le vin, tandis qu'ils ont l'opium dont les vertus merveilleuses, si l'on en croit les exagérations des Voyageurs, sont bien supérieures à celles d'une liqueur pour laquelle ils exposent leur vie. D'où vient donc cette préférence que les Mahométans donnent au vin, si ce n'est parce que les vertus qu'il possède sont au dessus de celle qu'ils reconnoissent à l'opium? S'ils ont recours à ce dernier, ce n'est que dans l'impossibilité de se procurer du vin. » Lorsque vers le déclin de l'âge, dit » M. Porter, les scrupules religieux » gagnent les Turcs, ou que ceux qui » occupent les grandes charges crai- » gnent que l'odeur de cette liqueur » ne les trahisse auprès du grand Sei- » gneur, souvent à la place du vin, » ils prennent de l'opium qui n'est pas

» moins enivrant, & qui a des effets » encore plus fâcheux pour les facul- » tés physiques & intellectuelles...... » Mais aujourd'hui, parmi les grands, » la plupart de ceux qui ont des scru- » pules, ou qui craignent d'être dé- » couverts, s'adonnent aux liqueurs » distillées...... L'usage du vin n'en » est pas moins généralement regardé » comme un vice abominable..... C'est » même une chose infamante que l'ha- » bitude de prendre de l'opium : quand » on veut décrier un homme consi- » dérable, connu pour en faire usage, » on dit de lui qu'il est un *Tiriachi* » ou mangeur d'opium; c'est la même » chose que si l'on disoit, une tête » dérangée & mal ordonnée. » (*a*)

On voit par les observations de MM.

(*a*) *Idem, ibidem.*

Ruſſel & Porter combien les Voyageurs en ont impoſé aux Naturaliſtes, & de quelle conſéquence il eſt pour la vérité, que les hommes qui écrivent ſachent obſerver. Revenons à Venette.

Les démangeaiſons & les chatouillemens dont parle cet Auteur, doivent leur origine à tout ce qui peut troubler l'imagination ; & lorſqu'elle eſt ainſi dans un homme, qui d'ailleurs ſe porte bien, ſa paſſion ſera toujours celle qui naît en nous, & que la Nature avoue ; l'amour. Il faut obſerver, que par un homme qui ſe porte bien, je n'entends pas parler ſeulement de l'état d'un homme dont toutes les fonctions animales s'exécutent avec facilité, mais encore de ſa diſpoſition morale ; car ſi un tel homme eſt d'un caractère cruel & féroce, l'ivreſſe ne le portera pas toujours vers les plaiſirs, & on en a vu des exemples affreux.

LORSQUE les Turcs prennent l'opium avant de livrer une bataille, si cette ſubſtance avoit le droit excluſif de diriger avec force leurs tranſports vers les plaiſirs, l'honneur, la gloire, la haine, la crainte, rien ne ſeroit capable de les conduire aux combats; & un camp d'Orientaux offriroit peut-être un ſpectacle affreux, que l'Amour verroit avec douleur, & qui porteroit le frémiſſement dans le ſein de la Nature. Mais, nous dit-on, il arrive tout le contraire; les Turcs après avoir pris l'opium ſont étourdis dans les combats, & laſcifs avec les femmes. Concluons, que l'opium eſt un poiſon, qui agit ſelon les circonſtances: un homme ivre chante avec ſes amis, ſe bat contre eux, embraſſe ſa femme, ſelon la diſpoſition dans laquelle il ſe trouve.

» C'eſt un poiſon pour nous, qui

» n'y sommes point accoutumés, à
» moins que nous ne soyons aussi sains,
» aussi robustes, que l'étoit M. Cha-
» ras, quand il en prit douze grains.
» Pour moi j'ai de la peine à en don-
» ner deux ou trois grains de crud à
» mes malades les plus vigoureux, me
» souvenant toujours des funestes effets
» que j'ai vu arriver par le mauvais
» usage de ce remède, & les précep-
» tes que nous donne Zingerus sur
» cette drogue. »

L'OPIUM, lorsqu'il n'est pas administré par un Médecin, est un poison pour les hommes de tous les pays; il l'est par conséquent pour un Turc la première fois qu'il en fait usage; & il en résulteroit des accidens, s'il ne commençoit par une dose très-foible. Sans entrer dans des discussions étendues sur la manière dont l'opium agit sur l'économie animale, il faut dire une fois

que l'opium agit comme les autres narcotiques. Il raréfie le ſang extraordinairement, & par conſéquent il dilate à proportion les vaiſſeaux qui ont moins de reſſort; tels que ſont ceux du cerveau; d'où il s'enſuit une compreſſion ſur l'origine des nerfs, une ſuſpenſion de la ſecrétion des eſprits animaux, une ceſſation générale de toutes les fonctions qui dépendent des organes des ſens, & une paralyſie univerſelle, mais paſſagère de tous les nerfs du corps, à l'exception ſeulement de ceux qui ſervent au mouvement du cœur & de la reſpiration; car ſi la compreſſion s'étendoit malheureuſement juſqu'à l'origine de ces nerfs, c'en ſeroit fait de la vie de l'animal. (*a*)

Il eſt aiſé de voir que l'opium agit,

(*a*) *Cours de Chymie* de Lemeri, commenté par M. Baron. Chap. XXV.

& doit agir sur les hommes de tous les pays ; du moins il doit se manifester dans tous les climats, par des effets plus ou moins sensibles. Le climat chaud, sous lequel vivent les Turcs, peut bien amortir un peu l'action des narcotiques, mais la manière dont se conduisent les Musulmans y contribue beaucoup. Les Turcs étant extrêmement sobres & ne passant pas un jour sans se baigner, ils ont les pores de la peau fort ouverts, les fibres fort lâches, & du sang en petite quantité ; en conséquence de tout cela, la circulation ne se fait qu'avec lenteur dans de pareils corps, & leurs vaisseaux sont très-susceptibles de dilatation : c'est pourquoi leur sang trouve un espace libre pour se raréfier, sans rien forcer, par l'action d'une dose ordinaire d'opium. Il ne leur arrivera donc point de compression sur l'origine des nerfs, à moins que par une quan-

tité considérable d'opium, on n'ait porté la raréfaction du sang, jusqu'au point de distendre les vaisseaux autant qu'ils peuvent l'être sans se rompre : or, la quantité d'opium nécessaire pour produire cet effet, doit être extrêmement grande dans les Turcs ; parce qu'avant que leur sang ait pris assez de volume pour occasioner la compression requise, le plus grand effort de la circulation se porte vers la peau, où elle trouve très-peu de résistance dans les pays chauds ; par-là, la transpiration est augmentée considérablement, & l'effet somnifère de l'opi um est diminué dans la même proportion. (*a*)

Ce n'est pas parce que M. Charas étoit *sain* & *robuste* qu'il put supporter douze grains d'opium. Les Turcs n'en pourroient eux-mêmes faire usage, si

---

(*a*) *Cours de Chymie* de Lemeri, Chap. XXV.

le climat ne les favoriſoit un peu, & ſi, comme on l'a vu, le régime, les bains ne les favoriſoient particulièrement. (*a*) L'uſage de l'opium dépend donc de certaines circonſtances pour n'avoir pas de ſuites funeſtes. J'ai parlé plus haut d'une femme qu'un demi grain d'opium avoit eu la faculté d'aſſoupir pendant vingt-quatre heures: il eſt à croire qu'un grain auroit pu lui cauſer la mort; & cependant, lorſque l'on eut recours au même remède, qui avoit ſi bien réuſſi pour lui procurer du repos, on eut la témérité d'en porter la doſe juſqu'à une demi-drachme (36 grains,) cette quantité ne fit dormir la malade que l'eſpace de douze heures.

Pour confirmer encore ce que j'a-

(*a*) On verra ailleurs combien ils doivent d'avantages à l'habitude qu'ils ont de ſe mettre dans l'eau fréquemment.

vance, que les hommes forts & ſains ne ſont pas plus propres à prendre l'opium que les autres, je citerai M. Géoffroi l'ainé, qui dit avoir connu une femme obligé d'en prendre vingt-ſept grains par jour, pour calmer les douleurs que lui cauſoit un cancer. Je ne crois pas que dans nos climats on donne impunément une pareille doſe d'opium à un homme, ſi fort & ſi ſain qu'on le ſuppoſe : tout dépend donc de certaines diſpoſitions actuelles, qu'il ſeroit néanmoins imprudent d'aſſurer exiſter, pour donner l'opium à doſe conſidérable. « Un corps n'eſt médi-
„ cament, qu'autant qu'il eſt appliqué
„ à propos, ou qu'il y a oppoſition
„ entre l'état de nos parties & celui
„ où elles doivent être en ſanté, ou
„ qu'elles doivent acquérir par l'appli-
„ cation du remède..... La vertu mé-
„ dicamenteuſe d'un corps eſt toujours

„ conditionnelle; elle dépend de l'état „ des parties fluides ou solides de l'homme qui en use, & peut devenir nuisible ou venimeuse, si l'état de „ l'homme est sain. „ (*a*)

VENETTE, comme médecin, auroit dû nous donner ses observations sur les suites funestes causées par le mauvais usage de l'opium, qu'il a eu occasion de voir. En ajoutant aux histoires malheureuses que nous ont laissés d'excellens praticiens, (*b*) il eut rendu le récit suivant moins dangereux pour quelques-uns de ses lecteurs.

„ JE ne m'étonne pas si les Turcs „ & les autres Orientaux ont une in-

(*a*) M. de Sauvages, *Dissertation sur les Médicamens.*

(*b*) Zuingerus, Stahl, Willis, Hoffman, Sennert, Sanctorius, &c. &c.

„ clination ſi déréglée à prendre de „ l'opium pour jouir d'une volupté in- „ dicible. „

ENCORE une fois, l'opium eſt un beſoin pour qui y eſt accoutumé. On commence à en prendre par débauche, & dans les mêmes vues qui font prendre l'électuaire *de ſatyrio* à quelques débauchés de notre climat, mais on ne peut ſe paſſer d'opium par la ſuite. (*a*) Les couriers en Turquie, qui ſont chargé des dépêches preſſées, en prennent le long de leur route ; ils en font uſage quand ils ſe trouvent exténués, & il leur redonne de la force & du courage. (*b*) Beaucoup parmi nous uſent

(*a*) Les Turcs, pour rendre plus délicieux l'opium qu'ils prennent à leur fête appellée *Biram*, y mêlent quelque choſe qui le rend en effet fort gracieux au goût : & c'eſt-là ſans doute ce qui le met ſi fort en vogue chez eux. Voilà ce qui leur en fait une habitude & une néceſſité. *Abrégé des Tranſactions philoſophiques.* Vol. 11.

(*b*) Un Courier alloit de Conſtantinople chez M.

des liqueurs par beſoin, d'autres pour le ſeul plaiſir qu'ils y trouvent; mais certainement un étranger, qui n'auroit aucune connoiſſance de nos boiſſons, ne manqueroit pas de dire que les François font uſage de liqueurs pour le plaiſir ſeulement; peut-être même diroit-il, pour s'exciter à la débauche avec les femmes, parce qu'il auroit obſervé que le vin entraîne les hommes vers la volupté; il pourroit penſer également que les hommes ivres jouiſſent d'une ſorte de félicité, s'il obſervoit ceux qui, lorſqu'ils ont bu, exaltent leur bonheur

---

Samuel Barnadiſton: étant entré ſur la route dans une maiſon, il y tomba comme mort; toute la maiſon étant ſurpriſe & intriguée de cet événement, un des valets, qui jugea que cette défaillance venoit de ce que le courier avoit conſumé toute ſa proviſion d'opium, lui en fit entrer de force un peu dans la bouche: le courier revint auſſi-tôt à lui; & confeſſa que le valet lui avoit tenu lieu d'un bon Médecin. *Dict. de Méd.* à l'art. OPIUM.

par les chanſons les plus gaies & les plus animées. On peut donc dire que cette *volupté indicible*, n'eſt pas telle qu'on s'efforce de nous le perſuader, & qu'elle a plutôt, comme chez nos buveurs, ſon ſiége dans l'imagination troublée, que dans une ſenſation réelle qui affecte l'homme. Je pourrois encore ajouter, pour confirmer ce que j'avance, qu'on a donné quelquefois une quadruple doſe d'opium à des maniaques, ſans qu'on ait pu leur donner cette tranquillité d'ame, ces extaſes, qu'on devroit s'empreſſer de procurer dans une maladie, où les aſſiſtans ont tout à craindre de la part du malade. (*a*)

„ POUR moi, qui ai éprouvé les

(*a*) C'eſt une obſervation qu'a fait M. Méad, & ce que nous avons dit plus haut, d'après M. Lorri, confirme encore cette vérité.

» vertus de cette drogue, dans une
» maladie presque désespérée en 1688,
» je dirai sincèrement ce que j'en ai
» ressenti. Tous les remèdes m'étoient
» alors inutiles dans les vomissemens
» excessifs, dans le fâcheux cours de
» ventre que je ressentois. Je crus qu'il
» n'y avoit point au monde d'autre
» moyen de me sauver, que de pren-
» dre deux grains d'extrait simple
» d'opium. Je ne l'eus pas plutôt pris
» que je me sentis guéri, comme par
» miracle, & que pendant un jour en-
» tier je ressentis des plaisirs que je ne
» saurois exprimer. Une petite vapeur
» douce & chatouillante couloit insen-
» siblement, comme je le pense, par
» les nerfs & par les membranes ex-
» ternes de mon corps. Cette vapeur
» me causoit une volupté excessive;
» car depuis la nuque du cou & les
» épaules jusques au croupion, je sen-

» tois un chatouillement qui me cau-
» ſoit un plaiſir parfait ; puis cette va-
» peur agréable étoit portée aux pieds
» & aux genoux, où je reſſentois en-
» core, principalement autour de la
» rotule, des chatouillemens inexpli-
» cables. Ce plaiſir ſe fit reſſentir plu-
» ſieurs fois en ſommeillant, pendant
» ce jour-là ; ſi bien que je ne fus pas
» marri d'avoir été malade, pour avoir
» reſſenti des plaiſirs, qui ſont une om-
» bre de ceux du ciel & une image
» d'une félicité bien imaginée. »

VENETTE ne donne pas un état aſſez circonſtancié de ſa maladie, pour qu'on puiſſe juger ſi l'opium étoit indiqué ou non ; ce qui eſt certain, c'eſt qu'il dit devoir ſa guériſon à l'opium, ainſi je ne m'arrêterai pas à un objet, qui d'ailleurs s'écarte du mien : mais cette *béatitude, ces plaiſirs, ombre de ceux du ciel*, y ont quelque rapport,

& Venette, en parlant de l'effet, auroit dû s'attacher davantage à la cauſe.

Dans l'état où il ſe trouvoit, ſon imagination fut aiſément exaltée; & ce qu'un autre auroit peut-être pris pour de la douleur & un mal-aiſe général, Venette le prit pour cette volupté dont il s'efforce de nous donner une idée. Il eſt conſtant néanmoins, que lorſque l'opium commence à agir ſur les membranes de l'eſtomac, (partie ſi délicate qu'elle a été regardée par quelques Philoſophes comme le véritable ſiége de l'ame,) il y cauſe une ſenſation (peut-être agréable pour quelques perſonnes,) qui par le moyen des nerfs qui en ſont affectés, peut ſe communiquer dans d'autres parties; mais il y a loin de cette ſentation à l'eſpèce d'extaſe, à cette félicité dont il eſt queſtion.

On eſt obligé de convenir, que ſi l'opium occaſione dans quelques circonſtances une légère ſenſation de plaiſir, l'imagination a encore beaucoup de chemin à faire pour conduire l'homme à cette félicité ſuprême. Les Charlatans Indiens ſe ſervent de l'opium, (qu'ils mêlent néanmoins avec quelqu'autre ſubſtance,) pour jeter ceux qui en uſent dans une ſorte de délire, qu'ils prennent pour des extaſes réelles. Ces charlatans annoncent même d'avance, tout ce que l'on verra ou entendra dans l'extaſe, & en effet tout cela arrive, mais on ne doit pas en être ſurpris.... Combien de gens croient avoir vu le Diable, avoir aſſiſté au Sabat, après que leur imagination a été échauffée par quelqu'un de ces impoſteurs qu'on honore du nom de magicien !

Chez les Siamois l'opium eſt abſo-

lument une marchandise de contrebande, parce que les effets qu'il produit ont causé, en différens temps, les plus grands ravages. Le Roi actuellement régnant a prononcé la peine de mort contre plusieurs de ses sujets qui avoient introduit de l'opium dans son Empire..... Quel est le motif puissant qui excite les Siamois à exposer leur vie pour se satisfaire? On le croiroit à peine! Ce n'est plus ici une substance qui a la vertu de donner à l'homme des talens prodigieux en amour........ l'opium fait rêver les Siamois, & c'est pour se procurer des songes qu'ils bravent la Loi! Le plus grand nombre de ceux qui font usage de cette substance le prend en fumée, ce qui les fait tomber dans une ivresse assoupissante: ils disent alors qu'ils ont des idées sublimes & magnifiques. L'Auteur de l'*Histoire de Siam*, en traitant

cet objet, ajoute des réflexions qui viennent à l'appui de ce que j'ai dit déjà des effets de l'opium & du vin fur les différens individus. " Chacun
„ a des fonges conformes à fon tem-
„ pérament : l'ambitieux voit à fes
„ pieds des Rois & des efclaves en-
„ chaînés : le bilieux eft frappé d'un
„ fpectacle d'horreur & de perverfité :
„ les caractères doux & bienfaifans
„ voient tous les hommes leur fouri-
„ re..... Enfin il n'eft rien de fi facré
„ que le Siamois ne foit prêt d'enfrein-
„ dre pour fe procurer l'opium, qui fe
„ vend poids pour poids de l'argent :
„ ce qui n'eft pas étonnant chez un
„ peuple perfuadé que les fonges font
„ les livres où les deftinées font écri-
„ tes. „ (*a*)

(*a*) *Hiftoire Civile & Naturelle du Royaume de Siam*, &c. 1771, tome I.er chap. IV.

EN rassemblant ce que les Voyageurs dignes de foi ont dit de l'opium, on verra que cette substance ne passe pas, même dans les pays où on l'emploie, pour un aphrodisiaque puissant.

QUE l'*orchis* provoque ou non à l'amour, nous avons vu ce que l'on en doit croire, [*a*] mais il n'est pas moins vrai que les Turcs, les Persans, les Chinois, ont un orchis qu'ils emploient communément pour s'exciter à la jouissance : l'opium n'est donc pas regardé chez ces peuples comme capable de remplir les desirs à cet égard ? Si les Siamois emploient l'opium, c'est pour découvrir leurs destinées dans les songes qu'ils s'imaginent se procurer par l'usage de cette substance : ils ont recours

---

(*a*) Voyez au commencement de ce Chapitre ce qu'on a dit des *Orchis*, & particulièrement du *Salep turcarum*.

à l'*Arach* & au *Bétel* pour s'exciter à l'amour.

DANS l'Empire du Mogol, où l'opium, au rapport de M. Tournefort, eſt auſſi commun dans les boutiques que le tabac l'eſt dans les nôtres, les habitans en font uſage par habitude, mais ce n'eſt qu'après l'avoir mêlangé avec la rhubarbe ou ſon extrait. Proſper Alpin & Bellonius, ont dit que les Égyptiens uſoient d'opium pour ſe rendre plus joyeux & plus intrépides, mais que ceux qui s'en ſervoient, étoient cependant moins réglés dans leurs fonctions que ceux qui s'en abſtenoient, étoient plus froids, paroiſſent toujours ivres, ſtupides, aſſoupis, d'un commerce impraticable, &c.

LE ſeul effet que produit l'opium ſur les Perſans, eſt l'ivreſſe ; & lorſque dans ce pays on veut déſigner un homme ivre, on dit qu'il a mangé de

l'opium. Le Gouvernement s'efforce en vain de proſcrire l'uſage de cette ſubſtance, il ne peut y parvenir. Quelques exemples qu'il y ait que l'opium altère viſiblement la ſanté, les Perſans ſont toujours paſſionnés pour cette drogue, & la prennent en décoction, en pilules, ou la mêlent au tabac qu'ils fument. (*a*)

MAIS, dira-t-on, pourquoi ſi l'opium eſt auſſi dangereux qu'on veut le perſuader, ces peuples s'obſtinent-ils à en faire uſage? Il ſeroit aiſé de répondre à cela par pluſieurs exemples frappans qui prouveroient, que les préjugés font admettre aux hommes de tous les pays, des uſages qui leur ſont les plus contraires..... N'humilions point l'amour-propre de nos compatriotes, & cherchons dans les climats éloignés un fait qui prouve ce qu'on avance ici.

(*a*) *Mélanges intéreſſans & curieux*, &c. tom. VII.

LES Siamois font un uſage continuel d'un mêlange de bétel, d'arecque, de chaux & de tabac en feuilles, dont ils ſe frottent les dents & les gencives, pour ſe conſerver la bouche ſaine & la préſerver de la corruption. Cet uſage eſt général ; rien ne pourroit le détruire. Ne ſera-t-on pas ſurpris en apprenant que, malgré la confiance que les Siamois ont dans cette compoſition, leur langue eſt cavée en pluſieurs endroits, qu'ils ſont obligés de la racler tous les matins pour nettoyer le limon que toutes ces drogues leur cauſent, & qu'enfin on voit très-peu d'hommes qui aient conſervés leurs dents juſqu'à un certain âge! [*a*]Dites à un Perſan que l'opium, que l'habitude & le préjugé lui font employer, lui eſt contraire, c'eſt dire à un Siamois, que les moyens

(*a*) *Hiſtoire de Siam*, &c. tom. I.er chap. XII.

qu'il met en uſage pour ſe conſerver la bouche ſont préciſément ce qui la lui corrompt ; ni l'un ni l'autre ne vous croiront.

WEDELIUS nous apprend que l'opium cauſe, aux perſonnes d'un tempérament chaud, des pollutions nocturnes & un priapiſme continuel, *ſur-tout lorſqu'elles ont de la diſpoſition à ces maladies ;* auſſi, ajoute ce Médecin, eſt-il un puiſſant aphrodiſiaque, quand on le mêle avec de l'*ambre* ou de l'eſſence d'ambre.

CET Auteur reſtreint les vertus de l'opium, en convenant qu'il agit, relativement à l'amour, ſur les perſonnes qui y ſont aſſez diſpoſées, & en lui donnant l'ambre pour ſecond, lorſqu'il s'agit d'émouvoir le tempérament. Mais on ne donne que rarement l'ambre en ſubſtance, à moins que ce ne ſoit pour aromatiſer quelques remèdes compoſés ;

à l'égard de l'eſſence d'ambre, elle peut par ſa qualité pénétrante & cordiale, réjouir les eſprits & par conſéquent diſpoſer à l'amour, ſans qu'elle mérite pour cela plus que d'autres compoſitions le titre impoſant d'aphrodiſiaque.

JE crois que l'on peut encore diminuer la réputation accordée à l'opium, d'après l'explication que j'ai donné de la manière dont il agit.

EN convenant qu'il raréfie & augmente le mouvement du ſang à un degré extraordinaire; qu'il gonfle les vaiſſeaux ſanguins, que ceux-ci, dans cet état, preſſent les nerfs, & interrompent le cours des eſprits & des autres liqueurs contenues dans les vaiſſeaux plus foibles; on concevra que l'opium & les autres narcotiques, peuvent, doivent même donner à l'homme le ſigne extérieur qui annonce ſa valeur auprès des dames. Mais ſi l'on fait réflexion,

que les nerfs & les autres canaux sont en quelque sorte obstrués pendant l'action de l'opium, (*a*) on conclura que cette substance doit produire de violens desirs, augmentés par un appareil qui semble annoncer qu'on peut les satisfaire ; mais en même-temps, une sorte d'impuissance qui a sa source dans la trop grande vigueur du principal organe de nos plaisirs. Ma conjecture est appuyée sur des observations.

On nous dit que les Chinois qui sont établis à Batavia, se servent d'un certain électuaire qu'ils nomment *affion* (*b*) pour s'exciter à l'amour ; son effet, dit-on, est si violent qu'il pro-

---

[*a*] De l'aveu des Médecins, l'opium arrête toutes les évacuations, celles de la salive, des urines, des selles, &c. il n'y a que la sueur qu'il augmente.

(*b*) Cet électuaire est composé avec l'opium, que l'on donne aussi en liqueur ; elle s'appelle *Maslach*.

duit en eux une paſſion brutale, qui dure toute la nuit, & qui oblige ſouvent leurs maîtreſſes à s'échapper de leurs bras. Je crois que les effets que produit l'*affion*, ne ſont autre choſe, que ce qu'on vient de dire. La paſſion brutale des Chinois eſt cauſée par l'état dans lequel ils ſe trouvent, & qui ſemble leur annoncer à chaque inſtant le moment de la jouiſſance. L'obſtacle les irritent, ils perſévèrent ſous les auſpices heureux qu'ils croient entrevoir; mais cet état de rigidité n'eſt pas le ſeul néceſſaire pour s'enivrer des délices de l'amour, ils ne peuvent ſuppléer à ce qui manque à leur bonheur.... La victime de leurs deſirs s'échappe à des careſſes brutales qui ſemblent étrangères au plaiſir; elle fuit un barbare qui s'annonce dans la lice amoureuſe avec des armes redoutables qui peuvent bleſſer, ſans pouvoir même ſentir

ni goûter le prix de la victoire. (*a*)

ENFIN, pour confirmer mon opinion sur la vertu de l'opium pris comme aphrodisiaque, il faut ajouter que l'on est tellement persuadé qu'il arrête toutes les évacuations, excepté la transpiration, que d'habiles praticiens ont guéri des hommes, que des évacuations trop fréquentes de la liqueur séminale épuisoient, par le moyen de l'opium. Je sais qu'il seroit dangereux de donner cette substance dans tous les cas où il faut s'opposer à l'amour; M. Tissot fait même voir qu'elle seroit préjudiciable dans plusieurs circonstances; mais il n'est pas moins vrai

(*a*) Mais pourquoi ces hommes s'obstinent-ils à continuer l'usage de l'*affion* ou du *maslach* ? Je demanderai pourquoi les Siamois ne quittent pas celui de leur poudre corrosive, quoiqu'il leur soit facile de se convaincre que ses effets sont très-opposés à ceux qu'ils en attendent ?

qu'il en eſt auſſi quelques-unes, où un moyen d'arrêter les pollutions nocturnes, eſt d'employer des compoſitions dans leſquelles entre l'opium, & ces circonſtances ſont indiquées dans l'*Onaniſme*. [*a*]

Des hommes d'un caractère ſombre & par conſéquent peu communicatifs, ont cherché des moyens extraordinaires de ſe procurer une ſorte de ſenſation voluptueuſe qu'eux ſeuls puſſent goûter. C'eſt un chapitre à placer dans l'hiſtoire des délires de l'eſprit humain, que les égaremens dans lequel il ſe plonge pour goûter le plaiſir.

Un jeune homme de Paris, s'enfermoit dans ſa chambre, ſe ſerroit la poitrine, le ventre, les bras, les poignets, les cuiſſes & les jambes

(*a*) Art. IV. Sect. XII.

avec des cordes à nœuds coulans, dont les bouts étoient fixés à des clous plantés dans les quatre murailles. Ce jeune homme qui fut sur le point de perdre la vie dans une des expériences qu'il faisoit sur le plaisir, avoua que lorsque la compression des ligatures étoit parvenue à un certain point, les souffrances qu'il avoit d'abord essuyé étoient délicieusement payées par la sensation agréable qui y succédoit.

Ce moyen extraordinaire de se procurer du plaisir, ne tentera je crois personne. En supposant, & il faut absolument le faire, que la cervelle du Méchanicien fut dérangée, on concevra qu'il falloit peu de chose pour exciter son imagination; ou bien, il faut croire que cet état critique où l'homme a presque toutes ses fonctions suspendues, où il tient encore au monde en touchant à la mort, offre des délices qu'il

n'eſt pas aiſé de concevoir, & que je n'entreprendrai pas d'expliquer.

Un cavalier Irlandois, qui fut retiré du fond de l'eau ſans connoiſſance, en avouant l'obligation qu'il a à un maréchal des logis qui fut ſon libérateur, aſſure que ſa préſence lui inſpire une horreur ſecrette & invincible. Ce ſentiment plus fort que lui, provient, dit-il, de ce qu'il goûtoit dans ce gouffre profond une quiétude délicieuſe & inexprimable. (*a*)

Un certain capitaine Montagnac, étant tombé juſqu'à trois fois d'une potence, par la rupture de la corde qui l'y attachoit, & étant donné enſuite au Vicomte de Turenne, ſe plaignoit de ce qu'ayant perdu en un

(*a*) *Anecd. de Méd.* prem. part. Anecd. XX. On peut auſſi voir dans le même Ouvrage quelques autres obſervations analogues, & l'explication que l'Auteur donne de ces phénoménes.

moment toute douleur, on l'avoit tiré d'une lumière si agréable, qu'elle ne pouvoit se représenter. (*a*)

On a aussi cherché les moyens de se procurer les forces nécessaires pour goûter le plaisir, dans certaines préparations célébrées par les Alchymistes. Frappés par l'éclat de l'or, son indestructibilité & ses autres qualités, quelques hommes se sont imaginés que ce métal pouvoit porter dans l'économie animale une source de vie intarrissable. Des charlatans ont abusé de la crédulité des hommes riches & voluptueux pour leur faire payer très-cher des préparations, dans lesquelles on faisoit, dit-on, entrer l'or sous différentes formes. J'ai lu dans des Mémoires

---

(*a*) *L'Esprit de la Mothe le Vayer*, page 25 & suivantes.

du dernier ſiècle, l'hiſtoire d'une femme, qui pour ſe procureer un héritier, ranimoit les reſſorts d'un tempérament épuiſé, en prenant tous les matins pour cinquante francs *d'or potable* dans un bouillon. Cette compoſition, qui dans le temps, jouit d'un certain crédit, n'étoit qu'une teinture tirée de végétaux, ou de minéraux qui pouvoient fournir une couleur approchante de celle de l'or, mais dans laquelle les charlatans ſe gardoient bien de faire entrer un métal auſſi précieux. Eh qu'auroit-il produit ? Les Chymiſtes ſavent combien ſa décompoſition eſt impoſſible à certains égards ; les Médecins n'ignorent pas que l'or ne peut paſſer dans le ſang ; qu'il agit ſeulement ſur l'eſtomac & les inteſtins, comme un purgatif violent, lorſqu'il eſt préparé.

On a mis en réputation depuis quelques années, une teinture d'or, connue

ſous le nom *d'or potable de Mademoiſelle Grimaldi*, & dont quelques perſonnes vantent les effets merveilleux dans tous les cas où il s'agit d'animer & de fortifier. M. Baron a démontré que cette liqueur étoit nommée improprement *or potable* & même *teinture d'or*, puiſque l'or ne peut ſe décompoſer par aucune ſorte de diſſolvant; & que par conſéquent toute la vertu médicinale de cette teinture ne peut être attribuée qu'à l'huile eſſentielle de romarin, à la quantité d'eſprit de vin qui fait la baſe de cette teinture; & enfin, à la combinaiſon de ces liqueurs, avec une portion des acides de l'eau régale, qu'on emploie dans cette compoſition, pour diſſoudre l'or.

Ce n'eſt pas dans les entrailles de la terre qu'il faut chercher les moyens de pouvoir s'immortaliſer en multipliant l'eſpèce humaine, & c'eſt ici que l'on

peut appliquer ce que disoit un homme célèbre de l'art de prolonger la vie. Chercher ce secret, dit-il, dans les minéraux & les métaux, paroît une injure faite à la Nature. Elle auroit renfermé dans les entrailles de la terre un trésor si utile! Elle qui veut que tout vive, auroit caché dans des matières si peu propres à être nos alimens, ce qui doit prolonger la vie! Et ce ne seroit que par les opérations les plus subtiles de la chymie qu'on parviendroit à suivre le dessein de la Nature le plus marqué! (*a*) Gardons-nous de le croire; si les substances que l'on a tiré des entrailles de la terre sont de la plus grande utilité pour la conservation des hommes, c'est que les maux, auxquels ces substances remédient, sont hors de

---

(*a*) *Œuvres de M. de* Maupertuis, tom. II. Lettre XIX.

la Nature; c'est que dans l'état où elle a mis l'homme sur la terre, il pouvoit se passer d'un métal salutaire, qui est devenu, si j'ose le dire, plus précieux que l'or pour une grande partie des hommes. Les maux qu'ils ont accumulés sur eux étant hors de la Nature, ils ont cherché des remèdes hors de la Nature, car j'appelle ainsi tout ce qui ne s'offre pas à la surface de la terre, tout ce qui demande certaines préparations. Enfin la chymie, art si utile dans les circonstances actuelles, devoit être inconnue à l'homme primitif, parce qu'elle n'avoit aucune relation avec son état. C'est dans les jardins de la Nature, & non pas dans les laboratoires de la chymie, dit M. Clerc, que naissent les secours vraiment faits pour l'homme. (*a*)

(*a*) *Histoire naturelle de l'Homme malade*. Tom. I.e

CETTE réflexion appuie encore ce que j'ai avancé ailleurs au ſujet des moyens que l'on emploie pour domter le phyſique de l'amour. Cet effort eſt déſavoué par la Nature ; auſſi n'a-t-elle répandu ſur la terre aucuns végétaux capables de briſer le tempérament. On ne trouve pas plus de reſſource en pénétrant l'intérieur de la terre, tant la réflexion de M. de Maupertuis eſt juſte.... *La Nature veut que tout vive !* Et c'eſt par cette raiſon qu'elle n'a pas produit non plus des ſubſtances capables de conduire l'homme à la mort par l'excès des plaiſirs.

ELLE a répandu ſur la ſurface de la terre, des alimens capables de réparer les pertes que les corps font continuellement, & ceux-là ſuffiſent pour nos beſoins de toute eſpèce. Le régime que j'ai proſcrit dans le chapitre précédent, convient à ceux qui ont beſoin de

stimulant pour l'amour : ils trouveront encore d'autres secours dans le chapitre suivant, & dans celui qui a pour objet la Stérilité. Le but que je m'étois proposé dans celui-ci, se trouve rempli, si j'ai démontré que la Nature ne souffre pas de violence dans les fonctions naturelles, & qu'aucune des substances que l'on vante comme capables d'embraser les hommes de la passion la plus violente, ne se prête à seconder les vues de ceux qui les emploient.



CHAPITRE V.

De l'Impuiſſance.

Vois ces ſpectres dorés s'avancer à pas lents;
Traîner d'un corps uſé les reſtes chancelants,
Et ſur un front jauni, qu'a ridé la molleſſe,
Etaler à trente ans leur précoce vieilleſſe:
C'eſt la main du plaiſir qui creuſa leur tombeau,
Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau. (*a*)

LEs talens néceſſaires pour donner naiſſance à un individu, ont été accordés à tous les êtres animés; & juſqu'aux approches de leur diſſolution, ils peuvent, s'ils ont été économes de leurs plaiſirs, jouir du plus beau privilége qu'ait accordé la Nature.

(*a*) M. Thomas, *Epitre au Peuple.*

Un vieillard qui n'a pas abusé du printemps de son âge, peut encore offrir quelques sacrifices à l'Amour ; celui au contraire, qui a accéléré l'instant de la jouissance, qui a multiplié ses plaisirs en irritant la volupté, est incapable d'en jouir lorsqu'il touche au terme marqué par la Nature, pour étendre, communiquer, perpétuer son existence. C'est en vain qu'un tel homme voudroit réaliser des plaisirs qu'une imagination presque éteinte lui rappelle encore ; c'est en vain qu'il auroit recours aux moyens dont j'ai parlé, puisque l'on a vu combien peu il y faut compter. Un homme dans cet état malheureux a besoin des secours de la Médecine pour conserver son existence, s'il peut aimer la vie étant privé de ce qui en fait souvent le bonheur : traîner des jours tristes, en proie aux remords, jusqu'à ce que la Parque ter-

mine une vie mêlée d'amertume, eſt bien aſſez pour un tel homme. Qu'il ne penſe donc pas à laiſſer à la poſtérité des deſcendans, qui ſans être coupables des excès de leur père, en partageroient la peine. Ce n'eſt pas pour cet homme que j'écris ; mais il en eſt chez qui des obſtacles, qu'ils ne ſe ſont pas attirés, s'oppoſent au bonheur qu'ils auroient d'être père.

Je ſuppoſe un individu auquel la Nature n'a rien refuſé de ce qui peut coopérer à la propagation de ſon eſpèce ; mais qu'une foibleſſe héréditaire, ou une langueur, ſuites aſſez ordinaires des maladies aigues, mettent hors d'état d'offrir à l'Hymen le tribut que tout homme paie ſi volontiers. Si cet homme, malheureux ſans l'avoir mérité, me confie ſon état, & que je puiſſe le conſoler, je le ferai. Rien, je crois, ne s'y oppoſe; il ne s'agit pas de chercher les

moyens honteux qu'invente la débauche pour faire illusion à l'impuissance : il ne faut que prescrire un régime qui puisse aider la Nature sans la forcer.

Je ne proposerai pas l'exemple de Tamerlan, père de cent enfans, & vainqueur de cent peuples, qui se faisoit fustiger par esprit de débauche : ni celui du philosophe Pérégrinus, dont Lucien nous a conservé l'histoire. Ce cynique porté aux plaisirs de l'amour se fouettoit en public, & environné d'une foule de peuple, commettoit l'action infâme que l'on a tant de fois reproché à Diogène. [*a*] La fustigation doit exciter les parties que l'on cherche à émouvoir; mais la Religion proscrit ce moyen d'appeller la jouissance : elle ne pourroit être tolérée que dans quelques circonstances

(*a*) Voyez dans la traduction de Lucien, par d'Ablancourt, tom. III. *La mort de Pérégrinus*.

tances où les Médecins l'ordonneroient pour féconder les caresses stériles des époux.

CŒLIUS RHODIGINUS rapporte l'observation d'un homme, qui ne pouvoit consommer la jouissance, s'il n'étoit violemment excité par des coups de fouet qui lui mettoient le corps en sang. Othon Brunsfeld, dit la même chose d'un homme, qui de son temps étoit à *Munick*. Un écrivain, qui a traité *des passions des parties génitales*, assure qu'on peut se provoquer à l'amoureux déduit, lorsqu'on se trouve froid à cet égard, en se piquant ces parties avec des orties vertes. (*a*)

SENÊQUE parle d'une courtisanne qui réveilloit l'amour de son ami, lorsqu'il cessoit de l'aimer, en ayant re-

(*a*) Voyez l'*Histoire des Flagellans, où l'on fait voir le bon & le mauvais usage des flagellations, &c.* par l'Abbé Boileau, Chap. X.

cours à la fustigation ; & une jeune fille aimoit d'autant plus éperdument Cornelius Gallus, qu'elle étoit rigoureusement fustigée par son père. (*a*) M. l'Abbé Chappe, qui, voyageant en philosophe ami de l'humanité, s'est attaché à observer tout ce qui pouvoit influer sur la population, remarque que les coups de verges que l'on reçoit dans les bains de vapeurs en Russie, donnent de l'activité aux fluides, & du ressort aux organes : ,, la flagellation, ,, dit-il, anime les passions. ,, (*b*)

Il seroit facile de rassembler plusieurs autres observations, pour prouver l'efficacité de la flagellation dans certaines circonstances, si ceux qui en sont les sujets, n'avoient pratiqué cette

(*a*) *De la maladie d'Amour, ou mélancolie Erotique*, Chap. XXXVII.

(*b*) *Voyage en Siberie fait par ordre du Roi, en* 1761, &c. par M. l'Abbé Chappe d'Auteroche, de l'Académie des Sciences, tom. I. pag. 239.

manœuvre dans les vues de pouſſer la lubricité à ſon dernier excès.... Ce ſeroit être en quelque façon leur complice que de s'appeſantir ſur leurs débauches effrénées. Je me hâte de paſſer à des moyens plus doux & moins répréhenſibles de corriger l'impuiſſance.

EN traitant les tempéramens, j'ai fait remarquer ceux qui portoient néceſſairement l'homme vers les plaiſirs. On a vu que le ſanguin, le bilieux ſurtout, le mélancolique même, étoient aſſez diſpoſés à l'amour, & que le pituiteux ou phlegmatique, étoit d'une conſtitution peu favorable à la propagation de l'eſpèce. L'homme qui a ce tempérament doit donc s'obſerver davantage que les autres, s'il veut être utile à la poſtérité. Je ne prétends pas néanmoins que les hommes impuiſſans ne ſe rencontrent que parmi les pituiteux : cela ſe trouve plus généralement;

mais les autres constitutions, sans en excepter même la bilieuse, en offrent aussi des exemples; parce que chacune de ces constitutions a des vices, plus ou moins apparens, qui peuvent produire le même effet.

Non seulement l'impuissance a pour cause le physique, mais encore le moral, & elles influent plus ou moins selon le tempérament. Cette idée tient à quelques autres que je vais développer avant d'indiquer, autant qu'il est possible, la méthode curative.

Je divise l'impuissance en *habituelle* ou *absolue*, & en *accidentelle* ou *passagère*. Par la première, j'entends l'état d'un homme, qui depuis sa naissance n'a donné aucune preuve de virilité: la seconde est une cessation subite des signes qui annoncent l'habileté à la propagation de l'espèce, & cette sorte

d'impuissance est beaucoup plus commune que l'autre ; mais aussi on a tout lieu d'en espérer la guérison ; ce qui est très-difficile dans la première espèce d'impuissance.

VOULOIR définir l'union des sexes, une fonction purement animale, dans laquelle l'instinct seul agit, comme le prétendent quelques Philosophes de nos jours, c'est s'efforcer de dégrader la Nature ; elle qui ne fait rien dans l'univers où l'on ne remarque des traits qui annoncent qu'elle unit par-tout l'agréable à l'utile ! L'ensemble du monde physique offre un spectacle enchanteur, que l'on observe avec un plaisir nouveau si on descend dans les détails. N'aurions-nous pas également recueilli des fruits délicieux, quand bien même la Nature n'auroit pas fixé notre admiration par la beauté des fleurs qui les précèdent ? Ces fruits auroient-ils moins

flatté notre appétit, si l'éclat & la variété de leurs couleurs n'eussent prévenu nos yeux? Enfin, quelques animaux seroient-ils moins sacrifiés à notre délicatesse, si leur forme eut été moins élégante, & la beauté répandue sur eux avec moins de profusion? Pourquoi retrouve-t-on dans tous les êtres cette symmétrie, ces couleurs, la beauté enfin? C'est que la Nature a voulu que tout fut vivant dans l'univers; que chacun des individus qui y est placé, fût pour le mieux possible, & qu'il pût fixer avec complaisance, ses regards sur lui, dans toutes les gradations par lesquelles il doit passer..... L'homme auroit-il été excepté de cette loi générale! L'auguste fonction qu'il doit remplir, en laissant à la postérité des parcelles de son existence, se feroit-elle machinalement, ou si l'on veut par le seul instinct? Eh quoi! la Na-

ture verroit l'homme reproduire son semblable, sans qu'il parut savourer les délices qu'elle attache à ces momens précieux ! La beauté ne seroit rien pour lui ! Pressé par le besoin, il jouiroit sans connoître la jouissance ! Ses desirs, ou plutôt ses besoins satisfaits ; l'image du plaisir ne se retraceroit plus dans ses idées ! La femme qui auroit partagé son bonheur en l'augmentant, lui deviendroit indifférente, dès que l'extase.... Que cette image de l'Amour est triste à mes yeux ! Je vois une draperie sombre qui couvre le plaisir ; je vois la Nature qui commande aux hommes de multiplier, & ceux-ci obéissent comme des esclaves aux volontés du maître impérieux qui les gouverne. Dès-lors, tout sentiment délicat cesse ; aucune de ces tendres émotions qui précèdent & suivent le plaisir ; aucune de ces douces liaisons dont la durée est

une ſuite de ſenſations délicieuſes; en un mot, rien à l'imagination, tout à l'inſtinct.

En regardant l'union des ſexes, comme un acte purement phyſique, dégagé de tous les acceſſoires qui uniſſent les cœurs, l'amour, qui ne mérite plus ce nom, offre peu d'exemples d'impuiſſance, puiſque l'homme ne cherchant qu'à ſatisfaire l'inſtinct, tout lui devient égal; & que ſouvent l'impuiſſance naît du peu de rapport qui exiſte entre les individus qui ſont forcés de s'unir. Semblable aux animaux, il oblige la première femelle qu'il rencontre, non pas à partager ſes plaiſirs, ce motif ne peut l'animer, mais ſeulement à céder à la violence des deſirs, à l'impétuoſité, à la fureur du tempérament.

L'IMPUISSANCE occaſionée par le moral de l'amour, a ſa ſource dans

l'imagination : c'eſt un malheur pour quelques individus ; mais il réſulte, de cet empire de l'imagination ſur nos plaiſirs, un bien général qui comble de félicité les hommes dont le cœur partage la jouiſſance. C'eſt une fleur que la Nature a jeté ſur le plaiſir, & qui eſt ornée de couleurs plus ou moins vives, ſelon que l'ame ſent plus ou moins les tranſports qui l'agitent. Dans une union aſſortie, où les deux ſexes deſirent également le moment heureux qui doit les couronner, le plaiſir s'offre ſous les couleurs les plus belles ; c'eſt une roſe qui ſe colore peu à peu, qui s'épanouit à la volupté.... D'une alliance cimentée ſur des convenances qui n'exiſtent pas dans la Nature, d'une union dont les intéreſſés ne reſſentent pas l'alégreſſe du cœur, il réſulte ſouvent des tranſports, que l'on me permettra de nommer *mélancoliques*, des

extases *sombres* : en un mot, des plaisirs *obligés*, naît l'indifférence ; & de-là à l'impuissance, il n'y a qu'un court trajet pour beaucoup d'hommes.

C'EST dans ce cas, que l'amour moral peut occasioner l'impuissance, du moins celle que je nomme accidentelle. Ne voit-on pas des hommes, qui ayant prouvé qu'ils étoient dignes des faveurs de l'amour, ont vu s'éclipser leur réputation sous les drapeaux de l'Hymen ?

ON ne peut apporter trop d'attention dans l'assortiment des mariages ; de la négligence sur cet article, suit, & on n'en a que trop d'exemples, l'impuissance, ou ce qui revient au même pour l'espéce, la stérilité. (*a*) Une

(*a*) En supposant que la Nature eût créé primitivement les animaux, pour s'accoupler sans choix dans chaque espèce, il faut convenir que parmi ceux qui nous environnent, il y a, quoique l'on en dise, une sorte de discernement en amour. Il tiendra si

preuve sensible de l'influence du moral sur le physique dans la jouissance, est l'impuissance accidentelle qui saisit quelques hommes, lorsqu'ils veulent essayer leurs forces dans les réduits consacrés à la débauche. *Ariste* a prouvé sa vigueur en amour, lorsque son cœur étoit d'intelligence avec ses sens : un moment d'ivresse le conduit chez *Laïs*; elle expose des charmes redoutables, *Ariste* s'enflamme par les yeux; il va succomber, lorsque l'imagination s'arrête, & peignant le vuide des plaisirs qui lui sont offerts, *Ariste* est dans

---

l'on veut à des rapports, à des convenances physiques; mais il n'en sera pas moins vrai, que l'Etalon, le Taureau, ne saillent pas avec la même ardeur indistinctement les femelles qu'on leur présente, & qu'il en est même qu'ils refusent tout-à-fait, & d'autres pour lesquelles ils s'emploient & se fatiguent inutilement. Une chienne choisit quelquefois entre dix mâles de son espèce qui l'environnent, celui qui doit la couvrir.

l'impossibilité de consommer un acte dans lequel le cœur ne veut point paroître. Si *Ariste* est sage, il fuira un objet témoin de sa foiblesse; & dans le sein de l'épouse qui le chérit, il ira reprendre la qualité d'homme. S'il s'obstine à lutiner sa foiblesse, si *Laïs* en rougissant du peu de succès de son art, y emploie les dernières ressources, *Ariste* perdant la trace des vrais plaisirs, ne les goûtera plus; ses organes, ne pouvant être émus que par les ressorts qu'emploie la débauche, seront insensibles aux tendres caresses de l'amour.

On ne peut nier que ce ne soit l'imagination qui agisse dans ces circonstances, comme dans plusieurs autres; & notre imagination peut être émue par la beauté, la vertu, l'image d'une jouissance extraordinaire; tandis que la laideur, le spectacle de la débau-

che, la honte, la crainte, &c. peuvent rendre inutiles les efforts d'un homme qui desire les plaisirs du cœur.

LES visites d'experts qui décident de la puissance ou de l'impuissance, doivent être souvent fautives, puisque dans les circonstances que nous venons de supposer, les parties extérieures étant conformées comme elles doivent être, on en portera un jugement avantageux, tandis que l'homme sera impuissant; non pas à la rigueur, mais assez pour être inhabile à la génération.

QUOIQUE la débauche soit assez généralement la principale cause de l'impuissance, elle n'apporte pas beaucoup de changement aux parties extérieures de la génération; (*a*) elle agit

(*a*) On a observé, au contraire, que beaucoup d'hommes à la suite des débauches qui les avoient épuisés, offroient encore, mais dans une état d'atonie,

avec force sur celles qui ne sont pas aussi évidentes. Les vaisseaux spermatiques, les vésicules séminales sont affoiblis, relâchés; la liqueur prolifique est trop peu abondante, ayant été filtrée par des organes qui ont perdu leur ressort; les esprits animaux sont en trop petite quantité pour donner de l'action aux muscles érecteurs & aux éjaculateurs; à quoi il faut ajouter une imagination éteinte, incapable de créer même des desirs. Ceux-ci, quoiqu'enfantés par l'imagination, doivent beaucoup aussi à l'état physique, auquel l'imagination ne supplée jamais. Des hommes, qui dans l'âge de la force n'ont pu constater leur vigueur en goûtant les prémices des plaisirs du mariage, ne manquoient certainement

---

un spectacle imposant, qui cesse de l'être si ces hommes exigent des effets qui répondent aux apparences.

pas de bonne volonté. Il faut s'en prendre aux déréglemens qui ont altéré leur constitution, & à l'habitude où ces hommes étoient de rencontrer le plaisir sans le chercher ; habitude qui leur rend impossible l'acte le plus délicat de la volupté.

L'HISTOIRE nous a transmis les noms de quelques hommes célèbres par leurs débauches ; elle nous apprend aussi leur impuissance, lorsqu'ils ont eu à lutter contre la virginité. (*a*) Est-il besoin d'ouvrir les archives de l'histoire pour y trouver des exemples de la foiblesse des hommes ? En jetant un coup d'œil sur la société actuelle, on ne verra

---

(*a*) Théodoric, Roi de Bourgogne, fut vaillant homme avec les courtisannes, & ne put jamais consommer son mariage avec Hermanberg, fille du Roi d'Espagne. Amasis, *Roi d'Egypte, épousa* Laodice, *très-belle fille Grecque, & lui, qui se montroit gentil compagnon par-tout ailleurs, se trouva,* dit Montaigne, *fort court à jouir d'elle.*

que trop de preuves de la dégénération de l'espéce. Combien d'hommes lisent en rougissant l'histoire des peuples, chez qui les hommes riches offrent une récompense au pauvre robuste qui doit leur épargner les douceurs que l'on goûte dans la jouissance !

Une espèce d'impuissance différente de celle dont on vient de parler, du moins dont la cause n'est pas la même, quoiqu'il en résulte un effet pareil, est l'impuissance occasionée par une passion trop ardente. Un amant après avoir desiré, avec tous les feux de l'amour, la jouissance de sa maîtresse, se trouve, dans l'instant où il doit être couronné, incapable de goûter son bonheur. Il n'y a aucun remède à faire pour cette infirmité accidentelle. Ne pas se rebuter, en ne perdant pas la confiance que l'on doit avoir en des organes qui

juſqu'alors n'ont pas démenti leur deſtination ; eſſayer peu à peu de calmer le déſordre de l'imagination trop exaltée : voilà ce que l'on peut preſcrire dans cette circonſtance délicate. Il faut bien ſe garder de mettre en uſage les remèdes capables d'irriter les eſprits, qui ne le ſont déjà que trop. Ce ſeroit tout perdre, que de s'obſtiner à remporter une victoire que l'on obtiendra lorſque les feux de l'imagination étant plus affoiblis, une partie de ces feux viendra animer les agens de la volupté.

Les mariés, le temps étant tout leur, ne doivent ni preſſer, ni taſter leur entreprinſe, s'ils ne ſont prêts. Et vaut mieux faillir indécemment à eſtrenner la couche nuptiale.... que de tomber en une perpétuelle misère, pour s'eſtre eſtonné & déſeſpéré au premier refus..... Avant la poſſeſſion prinſe, le patient ſe doit

à saillies & divers temps, légérement essayer & offrir, sans se piquer & s'opiniâtrer; à se convaincre définitivement soi-même. (*a*)

On a des exemples singuliers d'une impuissance, qui pour avoir quelques rapports avec les autres, en diffère essentiellement. Elle n'est qu'accidentelle, & la cure en est facile, ainsi qu'on le verra dans l'observation suivante. (*b*)

Un noble Vénitien épousa, à l'âge où l'amour favorise un homme avec complaisance, une jeune Demoiselle très-aimable, avec laquelle il se comporta assez vigoureusement, mais l'essentiel manquoit à son bonheur : tout annonçoit dans ses transports le mo-

(*a*) Montaigne, Liv. prem. chap. XX.

(*b*) Elle est rapportée par le Docteur Cockburn, dans les *Essais de Médecine d'Edimbourg*.

ment de l'extaſe, & le plaiſir qu'il croyoit goûter s'échappoit. L'illuſion lui étoit plus favorable que la réalité, puiſque les ſonges qui ſuccédoient à ſes efforts impuiſſans, le réveilloient par des ſenſations délicieuſes, dont les ſuites n'étoient pas équivoques ſur ſa capacité. Cet époux malheureux, raſſuré ſur ſon état, vouloit-il prouver efficacement ſa puiſſance & réaliſer ſes plaiſirs ? il en procuroit ſans pouvoir les partager ; en un mot, l'érection la plus forte n'étoit pas accompagnée de ce jailliſſement précieux qui fait connoître toute l'étendue de la volupté. On fit inutilement pluſieurs remèdes pour procurer des plaiſirs à un homme qui méritoit de les connoître, & que ſon amour conſumoit depuis aſſez long-temps. On pria enfin les Ambaſſadeurs, que la République de Veniſe entretient dans les différentes Cours de l'Europe,

de vouloir bien consulter les plus fameux Médecins des lieux où ils faisoient leur résidence, sur la cause de cette incommodité, aussi-bien que sur les moyens dont il falloit se servir pour y remédier. J'attribuai cette impuissance, dit le Docteur Cockburn, à la trop grande vigueur de l'érection, qui bouchoit le conduit de l'uréthre avec tant de force, qu'elle ne pouvoit être surmontée par les moyens qui obligent la semence à sortir des vésicules séminales; au lieu que cette pression étant moins forte dans les songes, l'évacuation se faisoit avec plus de liberté. (*a*)

(*a*) Montaigne [& l'on ne peut trop citer cet Auteur, parce qu'il traite avec sagacité les causes morales de l'impuissance,) parle de celle qui provient d'une *contention trop forte de l'ame. J'en sai*, dit-il, *à qui il a servi d'apporter à la jouissance le corps même, demi rassasié d'ailleurs, pour endormir la fureur des transports amoureux, & ceux-*

La méthode curative fut aussi heureuse qu'elle avoit été facile à trouver ; car quelques légères évacuations secondées du régime, y satisfirent entièrement.

L'on sait que pour procurer les évacuations dans ces circonstances, il faut agir avec douceur. Les purgatifs trop énergiques seroient funestes ; au lieu que la saignée y convient mieux, & doit, en diminuant la quantité du fluide qui gonfle les corps caverneux, rendre l'érection moins forte. A l'égard du régime, il consiste dans l'usage des substances rafraîchissantes : les boissons, qui doivent avoir cette qualité, doi-

---

là cessent d'être impuissans, dès qu'ils sont moins puissans. Ce passage démontre clairement que Montaigne auroit connu la cause de l'impuissance du Noble Vénitien. Les conseils qu'il auroit pu lui donner, se seroient trouvés différens de ceux du Docteur Cockburn, mais ils auroient également réussi.

vent néanmoins être priſes avec ménagement ; leur trop grande abondance dans la veſſie, ſuffit, comme je l'ai dit ailleurs, pour exciter l'érection. Les alimens aſſaiſonnés, les liqueurs ſpiritueuſes, enfin tout ce qui porte la chaleur dans l'économie animale, doit être proſcrit à la rigueur.

L'IMPUISSANCE, dont ſont attaqués les hommes qu'une ſenſation douloureuſe affecte, n'eſt encore que paſſagère ; ils doivent même s'abſtenir d'eſſayer leur vigueur, juſqu'à ce que les parties qui l'annoncent, en donnent les ſignes les moins équivoques. Il ne faut pas s'y tromper ; l'érection accompagne pluſieurs maladies, & je connois des hommes qui ne ſont jamais affectés par le chagrin, ſans reſſentir dans tous leurs membres l'éréthiſme le plus violent, quoique l'expé-

rience leur ait démontré, qu'il étoit impoſſible de tirer parti de la tenſion qui s'obſerve à la verge.

Ceux que la mélancolie a jeté dans l'impuiſſance, doivent mettre en uſage tout ce qui eſt l'antidote du chagrin; mais éviter néanmoins les excès, qui occaſioneroient un ébranlement trop vif dans l'économie animale, & auquel ſuccèderoit un état plus triſte encore que le premier. Les Anciens, qui ſavoient auſſi-bien que nous jusqu'à quel point la triſteſſe peut influer ſur la population, avoient inſtitué des fêtes pendant leſquelles tout le monde ouvroit ſon cœur à la joie. Ils avoient outre cela des compoſitions pharmaceutiques, dont la propriété étoit de réveiller les eſprits; on les appelloit *letificantes*, (réjouiſſans.) Les Romains avoient encore le *Philonium Romanum*;

les Egyptiens le *Bers.* (*a*) Ces derniers craignoient la triſteſſe au point, que pour la bannir, ils avoient recours à des moyens qui jeteroient la crainte & l'horreur dans un autre pays. On apportoit au commencement du feſtin un ſquelette, pour avertir les convives de ſe livrer à la joie & au plaiſir, parce que le lendemain, peut-être ils n'exiſteroient plus. (*b*)

On ne peut guère preſcrire un régime général pour diſſiper l'impuiſſance que produit la mélancolie. Chaque homme doit étudier ſon tempérament,
&

[*a*] Ces deux compoſitions étoient des eſpèces d'électuaires, compoſés avec le ſafran, l'opium, le poivre, le nard Indien, &c. Elles excitoient un délire gai & momentané, dans lequel on trouvoit vraiſemblablement la ſatisfaction monſtrueuſe que les Européens trouvent dans l'ivreſſe, ſelon Proſper Alpin.

(*b*) Plutarque fait mention de cette coutume des Egyptiens dans ſon Livre du *Banquet des ſept Sages.*

& faire usage des choses dont il s'est bien trouvé, en s'abstenant de celles qui ont trop influé sur lui. Tout ce qui chasse la tristesse combat l'impuissance, puisqu'à mesure que les esprits approchent de la gaieté & du contentement, les fonctions naturelles se rétablissent. Le régime doit être fort exact : tous les alimens de difficile digestion, les farineux non fermentés, les légumes, ne conviennent point ici : les viandes tirées des animaux qui ne vivent que d'herbes, & la jeune volaille, doivent être le fonds de la nourriture des mélancoliques ; les herbes potagères doivent en faire l'assaisonnement. On peut quelquefois unir à leur nourriture quelques aromates légers, comme la mélisse, la canelle, le mélilot : le vin blanc & léger convient dans ces circonstances, &c. Mais le moyen le plus favorable, & sans lequel le régime n'est pres-

que d'aucun effet, est d'aider l'action des alimens par un exercice modéré, en respirant un air frais, & en évitant trop de dissipation.

Les personnes dont l'impuissance a pour cause la foiblesse qui suit ordinairement les maladies graves, occasionées par l'excès des plaisirs, ont besoin des secours de la Médecine; & c'est aux hommes de l'art qu'il faut recourir. Parmi les moyens qu'ils ont employés avec succès, les plus efficaces sont, sans contredit, le *quinquina* & les *bains froids*. Le premier de ces remèdes, dit M. Tissot, [a] est, depuis près d'un siècle, regardé indépendamment de sa vertu fébrifuge, comme l'un des plus puissans fortifians, & comme calmant. Vingt siècles d'expé-

(a) Voyez l'*Onanisme*, art. III. sect. X.

riences exactes & raisonnées, ont démontré que les bains froids possédoient les mêmes qualités. L'on doit de plus remarquer qu'ils ont, ainsi que l'air, un avantage particulier ; c'est que leur action dépend moins de la réaction, c'est-à-dire, des forces de la Nature, que celle des autres remèdes : ceux-ci agissent souvent à peine sur le vivant ; les bains froids donnent du ressort même aux fibres mortes.

Des Médecins célèbres attribuent au peu d'usage que nous faisons des bains, une partie considérable de nos maladies : du moins est-il vrai que les bains froids influent beaucoup sur la constitution des hommes dans les contrées où on les emploie. Les Romains leur dûrent cette vigueur étonnante qui les rendoit si redoutables. En poursuivant leurs ennemis, rien ne les arrêtoit ; couverts de sueur, on les

voyoit ſe jeter à la nage, & traverſer les rivières & les fleuves. Il ſeroit aiſé de fortifier une Nation en ſuivant l'exemple des anciens, mais on n'y pourra parvenir qu'en mettant les citoyens de tous les états à portée de faire uſage des bains, ſans occaſioner une dépenſe au deſſus de leurs facultés. Il faudroit auſſi en écarter les dangers qu'on y pourroit courir. Tous les Romains ſe baignoient, parce que ce qu'il en coûtoit ne revenoit pas à plus d'un liard de notre monnoie. On trouvoit dans leurs bains toutes ſortes de commodités, & même des bibliothéques. Que l'on compare ces établiſſemens à ceux qui exiſtent parmi nous & qui y ſont relatifs..... En 1757, au mois d'Août on comptoit à Paris plus de cent perſonnes de noyées dans la Seine!. (a)

---

[a] On a lieu d'eſpérer que lorſque les circonſtances

L'UNION du quinquina & des bain froids eſt indiquée par la parité de leurs vertus ; ils opèrent les mêmes effets ; & étant combinés, ils guériſſent des maladies que tous les autres remèdes n'auroient fait qu'empirer. Fortifians, ſédatifs, fébrifuges, ils redonnent des forces, diminuent la chaleur fébrile & nerveuſe, & calment les mouvemens irréguliers produits par la diſpoſition ſpaſmodique du genre nerveux. Ils remédient à la foibleſſe de l'eſtomac, & diſſipent très-promptement les douleurs qui en ſont la ſuite. Ils redonnent de l'appétit ; ils facilitent la digeſtion & la nutrition ; ils

---

le permettront, nous jouirons des bains également comme les anciens. Au reſte, les accidens qui réſultent de ce que ces établiſſemens ne ſont point encore à la portée de tous les citoyens, deviennent très-rares, par les ſages précautions que vient de prendre le Magiſtrat éclairé & bienfaiſant qui veille à la Police de la Capitale.

rétabliſſent toutes les ſecrétions, & ſur-tout la tranſpiration; ce qui les rend ſi efficaces dans toutes les maladies catarrhales & cutanées. En un mot, ils remédient à toutes les maladies cauſées par la *foibleſſe*, pourvu que le malade ne ſoit attaqué ni d'obſtructions indiſſolubles, ni d'inflammation, ni d'abcès ou d'ulcères internes; conditions qui n'excluent, même néceſſairement ou preſque néceſſairement, que les bains froids, mais qui permettent ſouvent le quinquina.

A des préceptes excellens, M. Tiſſot joint des obſervations qui en conſtatent la ſolidité. Un jeune homme, d'un tempérament bilieux, dit-il, inſtruit au mal [la maſturbation] dès l'âge de dix ans, avoit toujours été dès ce temps-là, foible, languiſſant, cacochyme..... Il étoit extrêmement maigre, pâle, foible, triſte. Je lui ordonnai

les bains froids, & une poudre avec la crême de tartre, la limaille & très-peu de canelle, dont il prenoit trois fois par jour. Dans moins de six semaines, il acquit une force qu'il n'avoit jamais connu auparavant.

L'USAGE des eaux ferrugineuses est recommandé, lorsque dans l'impuissance il s'agit de donner du ton, du ressort aux parties. On emploie les eaux de Forges, celles de Passy, & M. Tissot, paroît avoir beaucoup de confiance aux eaux de Spa. » Un grand » avantage, dit-il, de ces eaux & du » quinquina, c'est que leur usage fait » passer le lait. (*a*) M. de la Mettrie

(*a*) De bons Praticiens ordonnent aussi à ceux que le lait incommode, de mâcher pendant quelque temps, un peu de quinquina à midi, & un peu de rhubarbe le soir, jusqu'à ce que le lait passe avec facilité. Le quinquina donne de la force, & de la

» nous a conſervé une belle obſerva-
» tion de M. Boerhaave. *Ce Duc ai-*
» *mable*, je traduis mot à mot, *s'étoit*
„ *mis hors du mariage; je l'ai remis*
„ *dedans par l'uſage des eaux de Spa*
„ *avec le lait.* (*a*)

Il n'eſt pas beſoin d'inſiſter pour démontrer de quel ſecours peut être le lait, lorſqu'il s'agit de réparer des pertes conſidérables. C'eſt l'aliment le plus ſimple, le plus facile à s'aſſimiler. (*b*) On fait ordinairement uſage

---

tenſion aux tuniques des canaux qui portent le chyle; la rhubarbe produit le même effet, & emporte le ſuperflu du lait avant qu'il s'accumule & s'aigriſſe.

(*a*) *Amabilis ille Dux ſe poſuerat extra matrimonium ego illum repoſui intra. Supplément à l'Ouvrage de Pénélope.* Voyez auſſi l'*Onaniſme.* Art. III. Sect. X.

(*b*) Le lait eſt en uſage chez toutes les Nations du monde : il étoit dans les premiers ſiécles l'aliment le plus ordinaire. Pline & quelques Hiſtoriens parlent de certains peuples qui ne vivoient que de lait. Dans quelques endroits des pays ſeptentrionaux, il ſe

du lait de femme, d'anesse, de chèvre & de vache. Chacun a ses qualités différentes, & c'est la maladie que l'on a à combattre qui doit décider pour le choix. Le lait de vache paroît assez convenir dans la circonstance qui fait l'objet de cet article; mais on doit, autant qu'il est possible, lui préférer celui de femme. Cette liqueur est certainement la plus naturelle & la plus analogue à nos corps: nous en ressentons dans l'enfance, dans la jeunesse, & dans les infirmités de la vieillesse, des effets salutaires. Il n'y a presque point d'abattement, selon le Docteur Cheyne, (*a*) dont cette li-

---

trouve plusieurs personnes qui ne mangent toute leur vie que du pain, du beure, du fromage, & à qui le lait tient lieu d'aliment solide & liquide. Galien fait mention d'un homme qui avoit vécu plus de cent ans, & qui ne s'étoit presque nourri que de lait.

(*a*) *Manière de traiter les maladies du corps &*

queur ne puisse relever le corps. Elle produiroit bien d'autres effets, si elle n'étoit point dépravée ou affoiblie par les alimens rances, âcres, mauvais, dont les Nourrices & les personnes de leur état font usage.

M. Tissot craint, en ordonnant le lait de femme aux hommes, chez lesquels cette liqueur doit réparer les forces sans qu'il leur soit permis d'en faire l'épreuve, un inconvénient qui n'est rien moins que cela dans la circonstance dont il est question ici. » C'est, » dit-il, que le lait de femme doit » être pris immédiatement au mamelon qui le fournit..... Mais le vase,

de l'esprit. M. Cheyne a même proposé de réduire tous les hommes, lorsqu'ils ont atteint un certain âge, à une diète lactée, ou à un régime dont le lait fait la base. Un autre Médecin a écrit un traité *de facili Medicinâ*, & son secret de rendre la médecine aisée, c'est d'employer le lait comme remède universel.

» n'exciteroit-il point des desirs que
» l'on cherche à amortir, & ne seroit-
» on point exposé à voir renouveller
» l'aventure du Prince dont Capivaccio
» nous a conservé l'histoire ? On lui
» donna deux nourrices ; le lait pro-
» duisit un si bon effet, qu'il les mit
» en état de lui en fournir de plus frais
» au bout de quelques mois, s'il se
» trouvoit en avoir besoin. » Cette observation prouve qu'il est dangereux de faire prendre le lait de femme à un homme chez qui il est essentiel d'empêcher l'acte vénérien ; mais ne prouve-t-elle pas aussi, que c'est un moyen dont on peut tirer parti pour l'impuissance qui a pour cause une extrême foiblesse.

D'AILLEURS, l'approche du malade, lorsqu'il fait usage du lait de femme, contribue beaucoup, sur-tout si cette femme est jeune & saine, à restituer

des forces épuisées. Tous les corps vivans transpirent par des pores innombrables que nous nommons exhalans; (*a*) & une autre espèce de pores, en aussi grande quantité, pompe, absorbe une partie des fluides qui s'émanent des corps qui sont les plus près de nous. Il est aisé de concevoir qu'une personne foible se trouvera bien d'être à portée d'*inspirer* les germes de santé, si je peux m'exprimer ainsi, qui s'échappent continuellement d'un corps sain & vigoureux. C'est ainsi que l'on explique comment la jeune fille qui couchoit avec David lui donnoit des forces, dit M. Tissot; comment cette même tentative a réussi à d'autres vieillards à qui on l'a conseillé; pourquoi cela affoibli la jeune personne,

[*a*] Selon les expériences de Sanctorius, célèbre Médecin d'Italie, de huit livres d'alimens, on en perd cinq par la transpiration insensible.

qui perd ſans rien recevoir, ou plutôt qui reçoit des exhalaiſons foibles, corrompues, putrides qui lui nuiſent. (*a*)

ON peut encore expliquer par ce moyen, pourquoi certaines perſonnes ſe ſont mariées fréquemment avec des perſonnes très-ſaines qui peu à peu ont dépéries. On voit des hommes qui ont eu ſix femmes & davantage, ſe conſerver aſſez bien, tandis que celles-ci perdoient la bonté de leur conſtitution, qui s'altéroit inſenſiblement. M. le Beau, dans l'*Hiſtoire du bas Empire*, rapporte le triomphe d'un mari ſur une femme qui offrit un ſpectacle ſingulier. Rome, dit cet Hiſtorien, qui, depuis long-temps avoit perdu l'habitude de voir des triomphes, en vit un ſous le règne de Théodoſe, d'une eſpèce toute nouvelle, & auſſi frivole que Rome

(*a*) Art. II. Sect. VIII.

elle-même l'étoit devenue, en comparaiſon de ce qu'elle étoit autrefois. Un homme du peuple ayant déjà enterré vingt femmes, en épouſa une qui avoit rendu le même office à vingt-deux maris. On attendoit avec impatience la fin de ce nouveau mariage, comme on attend l'iſſue du combat entre deux Athlétes célèbres. Enfin la femme mourut; & le mari, la couronne ſur la tête, & une palme à la main, ainſi qu'un vainqueur, conduiſit la pompe funèbre au milieu des acclamations d'une populace innombrable.

Il ſeroit cruel d'expoſer la ſanté d'une perſonne ſaine en la faiſant approcher d'un homme dont les pores n'exhaleroient que des fluides putrides & corrompus; cependant, dans le cas d'impuiſſance cauſée ſimplement

par la foiblesse, on ne peut pas soupçonner une grande quantité de ces fluides infects; d'ailleurs dans cet état, la transpiration se réduit à très-peu de chose; on inspire beaucoup plus qu'on ne transpire, en sorte que l'on peut espérer un soulagement sensible, sans que la personne qui le procure en ressente de mauvais effets.

Le Médecin Capivaccio, dont j'ai parlé plus haut, connoissoit bien les effets salutaires de cette transpiration *inoculée*, puisqu'il faisoit coucher son malade entre ses deux nourrices, & qu'il est vraisemblable que l'inspiration de leur expiration contribua beaucoup à rétablir ses forces. [a]

(a) L'imagination doit agir aussi dans ces circonstances. *Simon* Thomas *étoit un grand Médecin de son temps*, dit Montaigne: *Il me souvient que me rencontrant un jour à Toulouse chez un riche vieillard pulmonique, & traitant avec lui des moyens de sa guérison, il lui dit que c'en étoit un, de me don-*

Un autre Médecin, contemporain de Capivaccio, conseilla à un jeune homme, qui étoit dans le marasme, le lait d'anesse, & de coucher avec sa nourrice, qui étoit une femme extrêmement saine & à la fleur de son âge ; ce conseil réussit très-bien, & on ne le discontinua que lorsque le malade avoua qu'il ne pouvoit plus résister au penchant qui le portoit à abuser de ces forces revenues.

On pourroit, selon M. Tissot, conserver un remède utile, & en prévenir le danger en ne mêlant pas les sexes. Au moyen de cette précaution,

---

ner occasion de me plaire en sa compagnie : & que fichant ses yeux sur la fraîcheur de mon visage, & sa pensée sur cette alégresse & vigueur, qui regorgeoit de mon adolescence : & remplissant tous ses sens de cet état florissant en quoi j'étois lors, son habitude s'en pourroit amender. Mais il oublioit à dire, continue Montaigne, *que la mienne s'en pourroit empirer aussi*, Liv. prem. chap. XX.

éviteroit-on tous les inconveniens ? Il eſt d'un homme honnête de le croire ; mais il eſt des cas, grace à la dépravation exceſſive des mœurs, où ce ſeroit parer à tout que de varier les ſexes.

TANDIS que l'on travaille à remédier à l'impuiſſance, les ſuccès s'anoncent par l'augmention graduée des forces. Les organes de la digeſtion, & ceux deſtinés à ſéparer du ſang les ſucs ſpiritueux & nourriciers, exerçant avec facilité leurs fonctions, toutes les parties reprennent, pour ainſi dire, l'état de ſanté. Néanmoins, celles deſtinées à la propagation de l'eſpèce recouvrent leurs forces beaucoup plus lentement, ſur-tout ſi elles ſont la cauſe du déſordre qui règne dans la machine. Souvent même, elles ne les recouvrent point, quoique le reſte du corps paroiſſe avoir recouvré les ſiennes. L'on peut

dans ce cas, ſelon l'Auteur de l'*Onanisme*, prédire à la lettre, que la partie qui a péché ſera celle qui mourra.

Un homme s'étoit tellement épuiſé avec une courtiſanne, qu'il étoit incapable d'aucun acte de virilité : ſon eſtomac étoit auſſi extrêmement affoibli, & le manque de nutrition & de ſommeil l'avoit réduit à une grande maigreur. Voici la méthode qu'employa M. Tiſſot, pour procéder à la curation de cette impuiſſance : à ſix heures du matin, le malade prenoit ſix onces de décoction de quinquina à laquelle on ajoutoit une cuillerée de vin de Canarie : une heure après, il prenoit dix onces de lait de chèvre, qu'on venoit de tirer, auquel on ajoutoit un peu de ſucre & une once d'eau de fleur d'orange. Il dinoit d'un poulet roti, froid ; de pain & d'un verre d'excellent vin de Bourgogne avec autant

d'eau. A ſix heures du ſoir, il prenoit une ſeconde doſe de quinquina : à ſix heures & demie il entroit dans un bain froid, dans lequel il reſtoit dix minutes, & au ſortir duquel il entroit dans ſon lit. A huit heures il reprenoit la même quantité de lait : il ſe levoit depuis neuf juſqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remédes, dit M. Tiſſot, qu'au bout de huit jours il me cria avec beaucoup de joie, quand j'entrai dans ſa chambre, qu'il avoit recouvré le *ſigne extérieur de la virilité*, pour me ſervir de l'expreſſion de M. de Buffon. Au bout d'un mois, il avoit preſqu'entièrement repris ſes premières forces.

Il réſulte de ce que l'on a dit, que l'homme devenu impuiſſant par la force de l'imagination n'a pas beſoin des ſecours de la Médecine pour être guéri ; excepté peut-être dans le cas du noble

Venitien dont on a vu l'hiſtoire. La tranquillité, le calme des paſſions, ſuffiſent pour opérer la cure de l'impuiſſance *accidentelle* ou *paſſagère*, qui a ſa cauſe dans le trouble & l'agitation des eſprits. L'impuiſſance occaſionnée par la foibleſſe qui ſuit une maladie aigue, ou des excès toujours dangereux, exige les ſecours de l'art, ainſi que nous l'avons vu; & ces ſecours doivent être donnés par un Médecin qui, ayant étudié la nature de la maladie, ſaura découvrir la cauſe ſouvent cachée d'une impuiſſance accidentelle, qui ne ſera que paſſagère ſi le malade ſe ſoumet à ce qui lui ſera preſcrit.

L'IMPUISSANCE que ſuit une maladie grave, eſt plus facile à guérir que celle qui eſt due aux excès de la débauche, & il n'eſt peut-être pas inutile d'en dire la raiſon. Un homme en convaleſcence après une longue ma-

ladie, qu'il n'eſt pas le fruit des excès vénériens, n'a pas les organes qui ſervent à la génération plus affectés que les autres parties du corps: elles reprennent toutes leur vigueur peu à peu; & celles de ces parties qui caractériſent l'homme, n'annoncent la force que lorſque les autres exercent bien leurs fonctions. L'économie animale répare ſes pertes avec une ſorte de gradation qui fait diſparoître preſqu'en même-temps la langueur des organes; ceux de la génération n'annoncent donc la ſanté que lorſque l'eſtomac digère avec facilité, que par conſéquent le chyle bien trituré, peut donner un ſang capable de fournir à toutes les ſecrétions.

Les langueurs que ſuivent la débauche, ſuppoſent néceſſairement une individu porté avec force vers le plaiſir, & par cette raiſon la cure devient très-

difficile. On verra dans le second volume de cet Ouvrage, que des fluides émanés du sang, aucun n'est plus précieux que la liqueur séminale; que par conséquent les excès vénériens sont les plus dangereux, puisqu'ils épuisent les forces en très-peu de temps. [a] Il faut encore supposer dans un homme qu'ont épuisés les actes trop répétés de la débauche, une imagination lascive qui s'oppose à sa guérison. L'on a vu des hommes attaqués de maladies vénériennes ne pouvoir obtenir de guérison, parce qu'au milieu des remèdes qui leur étoient administrés, la débauche les conduisoit dans les mêmes lieux où ils avoient puisés leurs maux. Tels sont à peu près les impuissans devenus tels par un libertinage excessif. Tandis que l'art tâche de réparer leurs forces,

---

(a) Voyez les chap. III, VI & VIII.

des réminiſcences dangereuſes enflamment leur imagination : ils s'efforcent d'émouvoir par des idées obſcènes leurs ſens encore trop foibles pour répondre à la volonté ; ils ſont dans le même cas que les jennes gens, qui avant l'âge de puberté, ont forcés la Nature par des irritations violentes, & dont les organes ſe refuſent à la jouiſſance, à l'époque marquée pour la perfection phyſique de l'individu, c'eſt-à dire, à l'âge où l'homme doit travailler à propager l'eſpèce.

L'IMPUISSANCE que j'ai nommée *abſolue*, lorſqu'elle dépend ſur-tout d'un vice de conformation, doit être regardée comme incurable. Un homme en effet privé de quelques unes des parties eſſentielles pour procéder à la génération, en eſt incapable & le ſera toujours. Il eſt quelques défauts

ſuſceptibles d'être corrigés, & c'eſt ce que j'examinerai ailleurs, (*a*) mais il doivent porter ſeulement ſur la conformation des parties extérieures. Il faut néceſſairement qu'elles exiſtent : car rien, par exemple, ne peut ſuppléer aux teſticules lorſqu'elles manquent ; ni à l'organe deſtiné à tranſmettre la liqueur ſéminale dans le lieu deſtiné par la Nature pour la génération.

Il eſt aſſez commun, cependant, de voir tomber dans l'impuiſſance des hommes auſquels rien ne manque, ſi l'on n'en excepte le bon ſens. J'entends ceux qui ſe croient *maléficiés* ; préjugé qui pour être moins général aujourd'hui, l'eſt encore trop parmi le peuple. Il ſeroit inutile d'amonceler une infinité de

(*a*) Voyez le chapitre qui a pour objet la Stérilité.

de citations, pour démontrer l'ignorance & la fausseté de ceux qui s'arrogent le droit de *nouer l'éguillette*: pour peu que l'on soit instruit, on conviendra qu'il est de toute impossibilité qu'un homme devienne impuissant, par la vertu de certaines paroles mystérieuses, ou de quelques cérémonies ridicules, employées par l'imposture, pour effrayer les esprits foibles & crédules.

Mais, dira-t-on, des hommes n'ont pu consommer leur mariage; on est certain qu'il leur avoit été jeté un sort; ils en étoient menacés. Eh! voilà la cause de leur impuissance! Que l'on se rappelle l'histoire du jeune homme cité au chapitre des remèdes que l'on croit capables de domter le tempérament; que l'on rapproche de cette observation celles du même genre, & on verra que la menace de rendre impuissant un homme dont l'esprit est foible, suffit pour

lier ses forces : que cet homme soit averti, seulement qu'il s'imagine avoir des ennemis intéressés à s'opposer à ses plaisirs, il n'en jouira pas. Les prétendus *noueurs d'éguillettes*, sont plus communs dans les campagnes qu'ailleurs, parce que le peuple y est plus crédule, & que les histoires de prétendus sorciers, n'y ont pas, comme dans les villes, des hommes qui en démontrent la fausseté. (*a*)

On dira que les anciens croyoient aux maléfices qui rendoient un homme impuissant : la chose ne doit pas pa-

(*a*) Je vis, dans un Village de la Picardie, une fontaine entourée de trois arbres chargés chacun de ligatures mystérieuses faites avec différentes matières. On me dit que ces liens étoient autant de *sorts* jetés sur des malheureux ; on me fit connoître l'arbre auquel étoit déposé la force des Impuissans ; j'exhortai inutilement plusieurs personnes à abattre ces arbres ; je me contentai de détruire tous les signes de la puissance d'un berger de ces cantons, sur les hommes de son village. On admira ma hardiesse.

roître étonnante, pour qui ſait combien l'erreur étoit facile à introduire dans des temps de ténèbres, où les peuples plongés dans la plus profonde ignorance, toujours avides du merveilleux, aimoient les fables que leur débitoient des charlatans. (*a*) Que l'on parcoure les Voyageurs, on ne trouvera preſqu'aucun peuple, qui ne croie à des moyens ſurnaturels, plus ou moins abſurdes, qui peuvent rendre l'homme impuiſſant. Que conclure de cela ? Que dans tous les pays, il y a eu des fourbes qui ont ſu tirer parti de la crédulité du peuple ; que l'on a intimidé des hommes pour pouvoir enſuite ſe

(*a*) L'Empereur Néron ne pouvant jouir d'une femme qu'il déſiroit ardemment, ſe plaignit qu'on lui avoit noué l'éguillette. N'aimera-t-on pas mieux croire qu'un tyran pourſuivi par ſes crimes, exténué par la débauche, étoit devenu impuiſſant naturellement, que d'admettre pour cela des moyens ſurnaturels ? Des mots ? Des caractères ?

rendre nécessaire auprès d'eux.

Au reste, ce seroit vainement qu'on tenteroit de guérir par des raisons seules, un homme qui croit devoir son impuissance à des causes surnaturelles. Ceux qui se croient ensorcelés ne sont pas ordinairement des hommes avec lesquels on puisse raisonner. Qu'opposer à un impuissant qui vous dit : mes ennemis ont employés contre moi le *mille-pertuis* & la *rue*, cueillis de nuit, en disant des *paroles* ; ces herbes ont été cousues dans un linge avec une aiguille qui a servi à ensevelir des *morts* ; on a employé de plus, des caractères écrits avec du sang de *chauve-souris* ; on a fait *trois nœuds* à une éguillette de *trois couleurs*, &c. L'homme de bon sens fera-t-il un discours persuasif pour démontrer que ces absurdités n'ont aucune influence sur la vigueur d'un individu ? Il ne sera pas

seulement écouté. Les bonnes femmes s'empareront des époux ; alors elles contre-mineront les sorciers en employant la graisse de *chien noir*, en attachant à la colonne du lit des mariés des *testicules de cocq*, en jetant dans la chambre des *fèves* coupées par moitié, &c. & voilà comme l'erreur se perpétue parmi les hommes malgré que l'on en ait.

VENETTE nous a laissé une observation, qui prouve combien l'imagination peut influer sur les organes destinés à multiplier notre espèce. Il avoit menacé un Tonnelier de lui *nouer l'éguillette* lorsqu'il se marieroit, & ce pauvre homme fut tellement frappé de crainte, qu'il fut un mois sans pouvoir s'approcher de sa femme. Il se sentoit quelquefois, dit Venette, des envies de l'embrasser étroitement, mais

quand il falloit exécuter ce qu'il avoit résolu, il se trouvoit impuissant : son imagination étant alors embarrassée de l'idée du sortilége. On peut voir dans l'Ouvrage, les circonstances de cette impuissance accidentelle, & comment on parvint à la faire cesser. (*a*)

MONTAIGNE, dans une circonstance à peu près la même, parvint à guérir de l'impuissance momentanée, un Seigneur dont la foiblesse d'esprit avoit influé sur le physique, dans ce moment critique où l'homme a besoin de toute sa fermeté.

UNE parente du Comte, qui fait le sujet de cette observation, *vieille Dame fort craintive de sorcellerie*, pour me servir des expressions de Montaigne, fit part à celui-ci de l'appréhension où elle étoit qu'on ensorcellât les mariés.

[*a*] *Tableau de l'Amour Conjugal*, IV. part. chap. III.

J'avois de fortune en mes coffres, dit notre Auteur, *certaine petite pièce d'or... où étoient gravées quelques figures célestes, contre le coup de soleil, & pour oster la douleur de teste, la logeant à point nommé sur le mal..... Resverie germaine à celle de quoi nous parlons. J'avisay d'en tirer parti, & dis au Comte qu'il pourroit courre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour lui en vouloir prester une, mais que hardiment il s'allast coucher: que je lui ferois un tour d'ami, & n'espargnerois à son besoin, un miracle qui estoit en ma puissance.... Seulement comme sur la nuict on iroit lui porter le resveillon, s'il étoit mal allé, il me fit un tel signe. Il avoit eu l'ame & les oreilles si battues qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, & me fit son signe à l'heure susdite. Je lui dis lors à l'oreille, qu'il se levast... & print la robe de nuict*

que j'avois sur moi & s'en vestit, tant qu'il auroit exécuté mon ordonnance, qui fut, quand nous serions sortis, qu'il se retirast à tomber de l'eau : dit trois fois telles paroles, & fit tels mouvemens.... Après quelques autres cérémonies, Montaigne, ordonna à son ami de ceindre les cordons au bas desquels pendoit la médaille, & de la disposer de manière qu'elle fut couchée sur les parties que l'on nomme *témoins*, (*testes*) parce qu'en effet elles le sont de la vigueur, ou de l'impuissance de l'homme. *Cela fait*, continue notre Auteur, *je dis au Comte qu'il s'en retourna à son prix fait : & n'oublia de rejetter sur son lit ma robe, en manière que les abbriast tous deux.... Ces singeries sont le principal de l'effet ; notre pensée ne se pouvant desmesler que moyens si étranges ne viennent de quelque abstruse science ; leur inanité leur donne poids &*

révérence. Somme, il fut certain que mes charactères ſe trouvèrent plus vénériens que ſolaires, plus en action qu'en prohibition. [a]

Ces deux hiſtoires prouvent que ſi un homme ne peut conſommer ſon mariage, & que l'impuiſſance ait ſa ſource dans l'imagination, il eſt facile à guérir, pourvu que l'on obtienne ſa confiance. C'eſt quelque choſe de triſte que d'être obligé de recourir à la ruſe pour y parvenir, mais il n'y a pas d'autre remède dans ces circonſtances, ou il faut ſe réſoudre à voir des époux languir, ſécher, ſe conſommer, dans l'attente d'un plaiſir qu'ils ſe croient interdit par un pouvoir ſurnaturel.

Il ſeroit donc inutile de vouloir détromper tout d'un coup des hommes

(a) Montaigne, Liv. prem. chap. XX.

foibles, malheureusement trop persuadés du pouvoir des prétendus magiciens sur eux; mais on pourroit y parvenir en se prêtant à leur démence jusqu'à un certain point, ainsi que le prouve la dernière observation. Le Roi de Boutan, dit un écrivain célèbre, eut un jour besoin d'être saigné. Un Chirurgien Gascon, qui étoit venu à sa Cour dans un vaisseau de notre compagnie des Indes, fut nommé pour tirer cinq onces de ce sang précieux. L'Astronome de quartier cria que la vie du Roi étoit en danger si on le saignoit dans l'état où étoit le ciel. Le Gascon pouvoit lui répondre qu'il ne s'agissoit que de l'état où étoit le Roi de Boutan; mais il attendit prudemment quelques minutes; & prenant son almanach: vous avez raison, grand homme, dit-il à l'Aumônier de quartier, le Roi seroit mort si on l'avoit

ſaigné dans l'inſtant où vous parliez ; le ciel a changé depuis ce temps-là, & voici le moment favorable. L'Aumônier en convint. Le Roi fut guéri ; & petit à petit, on s'accoutuma à ſaigner les Rois quand ils en avoient beſoin. [a]

(a) *Mélanges de M. de* Voltaire. Chap. XIII Juſqu'à quel point on doit tromper le peuple.



CHAPITRE VI.

Du Congrès.

Jamais la Biche en rut, n'a pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un Cerf à l'Audience :
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le *Congrès*,
De ce burlesque mot n'a sali ses Arrêts. (*a*)

PERSONNE n'ignore que l'infame usage qui consistoit à faire rendre par un mari, devant plusieurs témoins, le devoir conjugal à sa femme, pour se justifier contre une accusation d'impuissance, subsistoit encore vers la fin du siècle dernier. Il est étonnant, jusqu'à quel point on paroissoit croire que cette épreuve étoit la seule admissible, pour constater irrévocablement les at-

(*a*) Boileau, Satyre VIII.

tributs physiques de l'homme; tandis que l'expérience démontroit, au contraire, que le Congrès étoit ce qu'il y avoit de moins certain pour découvrir la vérité. Une femme, pour trouver un prétexte de divorce, n'avoit qu'à accuser son mari d'impuissance; on ordonnoit cette épreuve odieuse, à laquelle sur mille hommes, un seul peut-être sortiroit victorieux. En effet, si, comme je l'ai dit ailleurs, l'union des sexes suppose celle des cœurs, comment croire que deux époux, dont l'un demande avec hardiesse la séparation, ce qui suppose le désespoir, la haine, l'horreur dans l'autre, puissent, celui-ci fut-il un athlète, consommer l'acte le plus sacré de la Nature, environnés d'experts attentifs, dont les regards curieux, imposans, doivent jeter le trouble & la confusion sur les époux.

PAR l'impuiſſance, on doit entendre, ainſi qu'on l'a obſervé au Chapitre précédent, l'état d'un homme incapable de remplir le devoir conjugal : or, on a diviſé cet état en impuiſſance abſolue ou habituelle, & en impuiſſance accidentelle ou paſſagère. Dans l'un ou l'autre cas, on ordonnoit le Congrès. Il eſt aiſé de s'appercevoir qu'il étoit inutile dans l'incapacité habituelle ou abſolue, & que dans celle qui n'eſt que paſſagère, la publicité que l'on donne au Congrès, devoit néceſſairement augmenter le déſordre de l'imagination, & amortir les organes auxquels on vouloit commander.

SI une femme ſe plaignoit en Juſtice de ce que ſon mari ne faiſoit pas la *beſogne de la maiſon*, (expreſſions dont on ſe ſervoit dans ces circonſtances,) on ordonnoit l'examen des par-

ties ; si le rapport des Médecins, Chirurgiens, Matrones, portoit que les parties étoient en *bon état de Nature*, on ordonnoit le congrès, pour découvrir l'obstacle qui divisoit l'homme & la femme ; si au contraire, les organes péchoient dans quelques circonstances, on ordonnoit également l'acte devant témoins. En sorte que de telle cause que provint l'impuissance, on admettoit le congrès comme la preuve la plus certaine de la capacité ou de l'incapacité de l'homme. Cet acte infame étoit également prescrit, lorsque la femme, par un défaut de conformation dont on parlera ailleurs, (*a*) met obstacle à la consommation du mariage, par une membrane contre nature, qui quelquefois s'oppose à l'intromission

---

(*a*) Voyez le Chapitre I. du tom. III. qui a pour objet la Virginité.

de la partie diſtinctive de l'homme. (*a*)

SEROIT-CE les femmes, comme le dit Venette, (*b*) qui auroient fait naître dans l'idée des Juges d'ordonner, *par Arrêt de la Cour*, à un homme de forcer la Nature dans ce qu'elle a de plus reſpectable?

OU bien, ſeroit-ce *par une curioſité vaine & indiſcrette, où l'eſprit humain ſe laiſſe emporter pour étendre ſes lumières, & ſoumettre à nos ſens le miracle de la génération*, que cette erreur monſtrueuſe auroit été accréditée, comme on l'a prétendu. (*c*)

NE recherchons pas l'origine de

(*a*) Voyez le Liv. XXVIII. des *Œuvres* de Paré. Chap. II. *Des Rapports.*

(*b*) *L'Amour Conjugal*, IV.e part. chap. I. art. III.

(*c*) Voyez le *Code Matrimonial*, &c. I.e part. art. CONGRÈS.

cette coutume honteuſe, abolie par un Arrêt de Réglement du Parlement de Paris : donnons un précis de l'affaire qui occaſiona cet Arrêt. On aime à voir les motifs qui déterminent les hommes à ſecouer le joug de l'erreur & des préjugés.

Le 2 Avril 1653, Meſſire René de Cordouan, Chevalier, Marquis de Langey, majeur de 25 ans, épouſa Damoiſelle Marie de Saint Simon de Courtomer, âgée de treize à quatorze ans. Les commencemens de ce mariage furent heureux. Quand le mari étoit abſent, ſa femme lui témoignoit auſſi-tôt par ſes lettres, l'impatience qu'elle avoit pour ſon retour, & lui écrivoit toujours avec cette affection tendre qui ſembloit faire honneur à la ſociété conjugale.

Cette parfaite intelligence dura peu-

dant quatre années entières, c'eſt-à-dire, juſqu'en 1657, que la Dame de Langey accuſa ſon mari d'impuiſſance. Elle porte ſa plainte devant le Lieutenant Civil du Châtelet, qui nomme des Experts pour viſiter les Parties. Les experts font la viſite, & déclarent par leur rapport, qu'ils les ont trouvés l'un & l'autre dans l'état où ils devoient être comme mari & femme. La Demoiſelle de St. Simon, pour infirmer ce rapport, prétendit que ſi elle n'étoit pas fille, c'étoit par les entrepriſes brutales d'un impuiſſant, & par l'effort d'un amour également ſtérile & furieux, qui met tout en uſage pour ſe ſatisfaire. Le Sr. de Langey, piqué de ce reproche, demande le *Congrès*; le Juge l'ordonne; la Demoiſelle de St. Simon, interjette appel de la Sentence, mais elle fut confirmée par Arrêt.

POUR l'exécuter, on choiſit la mai-

ſon d'un nommé *Turpin*, Baigneur. Cinq Médecins, cinq Chirurgiens & cinq Matrones y aſſiſtèrent, (*a*) & le ſuccès n'ayant pas été avantageux au Sr. de Langey, ſon mariage fut déclaré nul par Arrêt du 8 Février 1659, qui le condamna à rendre la dot, &c. lui fit défenſe de contracter aucun mariage, & permit à la Demoiſelle de St. Simon, de ſe pourvoir ainſi qu'elle aviſeroit bon être, comme étant entièrement libre de s'engager par d'autres nœuds.

Le lendemain de cet Arrêt, le Sr.

(*a*) Ce ſeroit violer les Loix de la pudeur que d'entrer dans un certain détail ſur l'inſpection ſcrupuleuſe que les Parties étoient obligées de ſubir de la part des Experts. La viſite de l'homme & de la femme faite ſéparément, telle qu'elle eſt pratiquée aujourd'hui, ne préſente plus ces obſcénités révoltantes, dont les Médecins, les Chirurgiens, les Matrones ſur-tout, chargeoient leurs Rapports après l'exécution du Congrès.

de Langey fait ſes proteſtations devant deux Notaires, déclare qu'il ne ſe reconnoît point impuiſſant, & que nonobſtant les défenſes qui lui ſont faites de ſe marier, il ſe pourvoira par mariage ainſi & quand il le jugera à propos...

La Dame de St. Simon contracte mariage avec Meſſire Pierre de Caumont, Marquis de Boëſle, & de ce mariage ſont nées trois filles.

DANS le même temps le Sr. de Langey ſe marie avec Demoiſelle Diane de Montault de Navaille; & leur mariage eſt ſuivi de la naiſſance de ſept enfans.

EN 1670, la Marquiſe de Boëſle décède après avoir fait un teſtament pardevant Notaire, qui porte cette clauſe. » Veut la teſtatrice que l'on termine » par accommodement le procès indé- » cis entr'elle & Meſſire René de Cor-

» douan, Marquis de Langey ; (*a*)
» qu'on le règle par l'avis du Sr. Caillard, Avocat au Parlement, auquel elle a déclaré ſes volontés, qu'elle veut & entend être ſuivies & exécutées de point en point, ſans qu'on y puiſſe contrevenir ſous quelque prétexte que ce ſoit. » Caillard mourut en 1673, ſans avoir rien terminé.

Dans les conteſtations qui ſuivirent la mort de la Marquiſe de Boëſle, entre le Marquis de Langey & le Marquis de Boëſle, pour décider ſur le ſort des enfans du premier ; circonſtances délicates qui plongèrent les Ju-

(*a*) Je n'expoſe pas le Procès qui diviſoit le Marquis de Langey de la Marquiſe de Boëſle, après leur ſéparation ; on doit s'imaginer que la naiſſance des enfans provenus de ces deux mariages, occaſionèrent pluſieurs incidens qui ne ſont pas de mon objet.

ges dans d'étranges embarras ; il fut avancé, que les ordres laiſſés en mourant par la Marquiſe de Boëſle, *laiſſent clairement entrevoir la ſurpriſe qu'elle avoit faite à la Juſtice, lorſqu'elle parvint, en 1659, à faire annuller ſon mariage.*

Le Miniſtère public profita de cette occaſion pour demander l'abolition de *la preuve inutile & infame du Congrès.* En conſéquence, par Arrêt du 18 Février 1677, la Cour *faiſant droit ſur les Concluſions du Procureur Général du Roi,* [*a*] *fait défenſes à tous Juges, même à ceux des Officialités, d'ordonner à l'avenir, dans les cauſes de mariage, la preuve du Congrès.* [*b*]

(*a*) M. de Lamoignon.

(*b*) Cet infame uſage avoit déjà pluſieurs fois ſoulevé les Juriſconſultes éclairés. Anne Robert, l'un des plus célèbres Avocats de ſon temps, un jour qu'il plaidoit dans une cauſe d'impuiſſance,

Je vais présenter quelques-uns des motifs qui occasionèrent ce Réglement, d'après le plaidoyer de M. de Lamoignon.

Sous quelques points de vue qu'on envisage le *Congrès*, dont le nom ne peut être prononcé sans rougir, tout concourt pour en proscrire l'usage à la postérité.

1.° Cette pratique honteuse est nouvelle & inconnue dans le Droit civil & canonique. (*a*) Les Loix civiles dé-

---

qui avoit été portée par appel au Parlement de Paris, osa, sans craindre de déplaire à cette célèbre Compagnie, lui représenter avec beaucoup de licence, l'abomination du Congrès, & de la visite qu'elle avoit ordonné. Dans un Livre, dont le fameux Achille de Harlai, accepta la dédicace, il insista encore sur l'horreur de ces abus avec beaucoup de force. Voyez *les Anecdotes de Médecine*, prem. part. anecdote XXXVIII.

(*a*) Il paroît, selon Venette, que le Congrès

cident les accusations d'impuissance par le *triennium*, ou par la cohabitation pendant trois ans. (*a*) Le droit canonique exige l'affirmation des parties avec celle de sept parens, & à toute extrêmité l'inspection des personnes. Les loix n'en demandent pas davantage, & elles ne parlent en aucune manière du Congrès. Pourquoi donc le souffrira-t-on sous prétexte d'un usage bizarre, inconsidéré, qui ne doit son origine qu'à la fureur, à l'effronterie, & à une espèce de frénésie causée par le désespoir? C'est ainsi

avoit été en usage avant Justinien. (vers le Ve. siècle.) Cet Empereur l'abolit comme opposé à la pureté du Christianisme.

[*a*] Justinien ordonna qu'un mari pouvoit être répudié sans que la femme perdit sa dot, si pendant deux ans il n'avoit pu consommer le mariage. Il changea sa loi, & donna trois ans au pauvre malheureux. Mais, dit M. de Montesquieu, dans un cas pareil, deux ans en valent trois, & trois n'en valent pas plus que deux.

ainsi qu'en parlent tous les Auteurs qui ont traité cette matière : comme Vincent Tagereau, Peleus, Anne Robert, & sur-tout Antoine Hotman, fameux Avocat au Parlement de Paris à la fin du seizième siècle, lequel assure que cette pratique infame ne s'étoit établie au temps qu'il écrivoit, que quatre ans auparavant. Elle a toujours été inconnue dans les autres nations, [a] comment donc a-t-elle pu s'introduire en France? Comment a-t-on pu placer à côté des loix saintes & judicieuses qui la gouvernent, une coutume si contraire aux bonnes mœurs, & à la vérité même?

2.° CETTE erreur monstrueuse a été accréditée par une curiosité vaine & indiscrette, où l'esprit humain se laisse

[a] Voyez la note (*a*), page 335.

emporter. Il veut toujours étendre ses lumières.... & forcer, pour ainsi dire, la Nature, jusques dans les abymes où elle est retranchée....

3°. Le congrès est non-seulement une tentative honteuse en elle-même, mais elle est encore incertaine dans les effets. L'action qu'il a pour objet, ne se commande pas; (*a*) elle n'est point l'esclave de l'Edit du Préteur; elle est essentiellement libre, capricieuse, enne-

(*a*) Sur quel fondement, dit M. de Buffon, étoient donc appuyées ces Loix si peu réfléchies dans le principe & si déshonnêtes dans l'exécution? Comment le congrès a-t-il pu être ordonné par des hommes qui doivent se connoître eux-mêmes, & savoir que rien ne dépend moins d'eux que l'action de ces organes; par des hommes qui ne pouvoient ignorer que toute émotion de l'ame, & sur-tout la honte, sont contraires à cet état, & que la publicité & l'appareil seuls de cette preuve étoient plus que suffisans pour qu'elle fût sans succès? *Hist. Nat.* tom. IV.

mie du grand jour, des témoins, & de cette foule de contrôleurs dont la vue ſuffit pour troubler la vérité de ſes opérations; elle cherche les ténèbres & le ſecret, l'intelligence de deux perſonnes, & le concert de deux eſprits parfaitement unis. Si dans cette occaſion il s'eſt trouvé des hommes aſſez téméraires pour ne rien craindre des hommes qui les regardoient, ni du ſoleil qui les éclairoit, c'a été par le ſecours d'une fauſſe raiſon, & par une eſpèce de philoſophie qui a retenu le nom de cynique, pour nous marquer le déréglement de ſes maximes, qui ſont auſſi pernicieuſes que celles qu'on a voulu autoriſer par le congrès. Cet uſage infame pourra toujours déconcerter tout homme à qui il reſte des ſentimens de bienſéance & de pudeur; & les maris les plus puiſſans dans un état de liberté où la Nature ne ſera pas con-

trainte, ſuccomberont ſouvent dans une épreuve auſſi humiliante pour l'humanité, qu'elle eſt contraire à la raiſon & à tous les ſentimens qui ſont inſéparables de la vertu. La cauſe préſente en fournit un exemple éclatant dans la perſonne du Sr. de Langey. Perſuadé de ſes forces, dont il avoit une connoiſſance intime, il demande lui-même le congrès; il y ſuccombe, on déclare ſon mariage nul, & on lui défend d'en contracter un autre. Il proteſte contre la défenſe, ſe remarie, (*a*) & devient le père de ſept enfans, que la vertu de

(*a*) Le Sr. de Langey ne trouva pas d'obſtacles pour paſſer à un ſecond mariage, parce que s'étant préſenté comme faiſant profeſſion de la religion prétendue réformée, & cette religion regardant les ſeconds nœuds qui lioient la Marquiſe de Boëſle comme adultères, & comme ayant rompu le premier mariage du Sr. de Langey avec elle, il put conformément à la doctrine de ſa religion, contracter une nouvelle alliance.

leur mère met au dessus de tous les soupçons. Quel embarras pour la Cour ! Quelle perplexité dans l'esprit des Magistrats ! Que d'abymes & de précipices le premier pas n'a-t-il pas creusés par une suite d'événemens, auxquels la raison & la vérité paroissent néanmoins avoir présidé ! Les enfans du Marquis de Boësle & ceux du Marquis de Langey sont tous, en les envisageant sous un certain point de vue, des enfans batards & adultérins ; & sous un autre, ce sont des enfans légitimes, qui doivent en avoir les droits, les honneurs & les priviléges dans la société.....

4.° L'EXEMPLE frappant que cette cause expose aux yeux du public, découvre l'imposture du congrès, & met au grand jour les conséquences presque incroyables qu'il est capable d'entraîner après lui. Les Officiaux ont cru

que la ſimple viſite du mari & de la femme n'étoit pas une preuve ſuffiſante, ſi après cela on ne les obligeoit à conſommer le mariage en préſence des Médecins & de pluſieurs témoins.

Mais s'ils fuſſent bien entrés dans les ſentimens de Hinemar, Archevêque de Rheims, qui étoit de ſon temps un des plus grands génies de l'Egliſe de France, tant s'en faut que cette nouvelle manière de prouver l'impuiſſance eut été pratiquée; ils n'auroient pas même pris connoiſſance de ces cauſes, dont l'objet s'accorde ſi mal avec la décence de leur caractère. Qui a-t-il en effet, diſoit ce Prélat, de plus oppoſé à la ſainteté du ſacerdoce, que ces queſtions ſales & honteuſes, où l'on traite de tout ce qu'il y a de plus ſecret entre un mari & une femme! Ce n'eſt point aſſez qu'un Prêtre ait le cœur

pur, il faut qu'il ait auſſi les oreilles chaſtes ; & comment peut-il connoître des matières qu'il eſt même obligé d'ignorer. Auſſi voyons-nous par toutes les Loix des Empereurs Chrétiens, qu'autrefois ces matières n'étoient pas portées devant les Juges Eccléſiaſtiques ; & quoiqu'elles aient été agitées dans quelques Conciles de France, ces mêmes Conciles, quoique compoſés de laïcs en partie, ont ſouvent déclaré qu'ils ne vouloient pas connoître de toutes les cauſes de mariages, mais qu'ils les renvoyoient *ad nobiles laïcos* ; principalement quand il s'agiſſoit de queſtions ſemblables à celle-ci.

5.° Il faut donc bannir une bonne fois de tous les tribunaux le nom odieux de *congrès*, qui ne peut être prononcé ſans quelque horreur, & qui ne devroit jamais ſortir de la bouche des Eccléſiaſ-

tiques. Il faut abolir pour toujours cet uſage incertain dans ſa preuve, & qui loin d'être approuvé par les Loix & par les Canons, leur eſt entièrement opposé: uſage barbare en lui-même, dont la ſeule idée ſouille l'imagination, bleſſe le reſpect qui eſt dû à la juſtice, offenſe une religion auſſi chaſte que la nôtre, viole toutes les loix de la pudeur, dégrade la ſainteté du mariage, déshonore l'humanité, & réduit, pour ainſi dire, l'homme à une condition inférieure à celle des bêtes. (*a*)

Après ce qu'on vient de lire, n'aura-t-on pas lieu d'être ſurpris, en apprenant que dans la nouvelle édition du *Tableau de l'Amour Conjugal*, revue, corrigée & augmentée, (Londres 1763,)

(*a*) Extrait de l'article Congrès, *du Code Matrimonial*, par M. Leridant.

on trouve l'addition ſuivante ?

» Il n'eſt point, dit le correcteur de
» Venette en parlant du congrès, il
» n'eſt point contre la pudeur de ſe
» conformer à ce que les loix ordon-
» nent, à ce que la religion permet,
» & à ce que l'uſage autoriſe. Ainſi,
» il n'y a point de honte à montrer
» des ſignes de puiſſance, & à obli-
» ger une fille de ſe faire voir telle...
» L'idée qu'on ſe figure du congrès en
» augmente l'horreur. On croit que les
» mariés ſont expoſés à cette épreuve
» en préſence de témoins. Cependant
» voici comment le congrès ſe prati-
» que.... Le mari & la femme y ſont
» dans un lit bien fermé ; à la vérité
» il reſte dans la chambre des matro-
» nes pour ſervir de témoins.... mais
» tout ſe paſſe d'ailleurs entre quatre
» rideaux. Lorſqu'il s'eſt écoulé un
» temps ſuffiſant.... la femme eſt vi-

» ſitée par les matrones, afin de re-
» connoître, ſuivant les règles de leur
» art, les veſtiges de la conſommation,
» ſi elle s'eſt faite. Ainſi, toutes pro-
» cédures à ce ſujet ſont, non-ſeule-
» ment permiſes, mais même ordon-
» nées par les ſaints décrets. »

SI ce paſſage avoit beſoin d'être ré-
futé, & ſi je ne m'étois impoſé la loi
de ménager la pudeur des lecteurs, je
rapporterois des circonſtances tirées de
quelques-unes de ces abominables épreu-
ves, & que la liberté du ſiècle a permis
à quelques Chirurgiens de dépoſer dans
leurs écrits. On verroit alors, ſi les
Médecins, les Chirurgiens, & ſur-tout
les Matrones, étoient toujours exacte-
ment ſéparés de l'homme & de la fem-
me dont ils devoient examiner les ap-
proches ! On verroit un Accoucheur
célèbre lutter contre une Matrone qui,
par un zèle exceſſif, vouloit abſolument

en voyant les inutiles efforts d'un mari ; le mettre hors d'état de jamais tromper une femme ; on verroit enfin des horreurs qu'il faut enſevelir dans l'oubli. Au reſte, Venette détruit avec force les raiſons qui faiſoient ordonner le congrès ; pourquoi, celui qui a revu l'Ouvrage de ce Médecin, y a-t-il placé l'addition abſurde qu'on vient de rapporter ? Addition qui contredit formellement ce qui la précède, & ce qui en eſt la ſuite, & dont l'inconſéquence eſt peut-être ce qu'il y a de moins repréhenſible.

Les Anciens étoient fort éloignés (malgré tout ce que nous avons à leur reprocher) d'admettre l'uſage infame du congrès. Au milieu des débauches auxquels les peuples ſe ſont livrés, dans les ſiècles où les mœurs commencèrent à ſe perdre, on reconnoît encore le reſpect qu'impoſoit le lien con-

jugal. Ce n'auroit pas été du temps de Caton que les Romains eussent admis l'acte qui couvre de honte des époux malheureux.... Le sévère Caton, qui priva un Senateur de sa dignité pour avoir embrassé sa femme, en présence de sa fille! (*a*) Les Romains ne permettoient au nouvel époux d'approcher sa femme, pour la première fois, qu'au milieu des ténèbres, pour apprendre aux jeunes mariés, la decence qui devoit régner dans les plaisirs mêmes légitimes. [*b*] Pythagore, recommandoit à ses concitoyens un usage qui se pratiquoit chez plusieurs Nations, & qui démontre avec quelle précaution on écartoit de l'acte conjugal, la publicité que l'on y a donné

[*a*] Plutarque. *Les Préceptes du Mariage*, liv. XXIX, des *Œuvres morales*, tom. II.

(*b*) Idem, *des Choses Romaines*.

depuis. Ce Philosophe vouloit « que l'on
» brouillât les draps incontinent que
» l'on étoit levé du lit.... parce qu'il
» n'étoit pas honnête que l'on vit la
» place & la forme empreinte.......
» comme le mari avoit couché avec
» sa femme. [a]

La maxime du Parlement de Paris est, aujourd'hui, de déclarer la femme non-recevable à accuser son mari d'impuissance, quand il résulte de la visite qui a été faite de sa personne, que les parties qui servent à la génération, sont extérieurement bien conformées. Cette maxime est à la rigueur trop générale, puisque le but du mariage étant d'augmenter le nombre des individus, un homme bien conformé en apparence,

---

[a] Idem, *Les propos de Table*, liv. VIII. quest. VII.

peut être *stérile* ou même impuissant ; mais aussi par cette maxime, on évite beaucoup d'inconvéniens qui résulteroient du moyen infame & incertain de vouloir s'assurer de l'état d'un homme, ainsi que nous l'avons exposé dans ce Chapitre.

AU RESTE, c'est aux gens de l'art à porter, avec retenue, leur jugement sur l'état des parties qu'ils ont à examiner. Il est très-difficile de décider de la force ou de la foiblesse d'un homme, relativement au mariage, à la vue des parties extérieures de la génération. L'absence des testicules, par exemple, peut en imposer, puisque dans certains individus, ils se trouvent contenus dans le bas ventre, & que dans ce cas, ils peuvent encore remplir leurs fonctions, comme s'ils étoient apparens. Les inductions que l'on tire encore

de la partie qui diſtingue eſſentiellement l'homme, doivent être ſouvent injuſtes, & les obſervations que l'on verra dans la ſuite de cet Ouvrage, le démontreront d'une manière très-ſenſible.



CHAPITRE VII.

De la Stérilité.

Ces noms, ces tendres noms & de fils &
de père,
O homme! feroient-ils étrangers à ton cœur?
Le sauvage Huron dans son sanglant repaire
En connoît la douceur.
Vois l'objet de ses feux sourire à sa tendresse;
Son père à ses côtés repose en cheveux
blancs;
A son cou suspendu, son jeune fils le presse
Des ses bras innocens. (*a*)

On appelle *Stérilité* dans les femmes, ce que l'on nomme *Impuissance* dans les hommes. Ces dénominations ne me paroissent pas justes; je vais exposer ce que j'entends par la

(*a*) M. Thomas, *Les devoirs de la Société*. Ode.

Stérilité, & en quoi elle diffère de l'Impuissance.

PAR ce que j'ai dit ailleurs, on a vu que l'impuissance est l'état d'un homme qui, soit par un défaut de conformation, ou par quelqu'autre cause, ne peut rendre le devoir conjugal à sa femme; ainsi, toutes les fois qu'il se trouvera un homme duquel on exigeroit inutilement les deux signes de la virilité, on peut déclarer cet homme impuissant, & par conséquent stérile. Un homme peut néanmoins mériter cette dernière qualité, sans que pour cela il soit inhabile à la consommation du mariage. Combien de personnes jouissent presque pendant toute leur vie, des plaisirs attachés à l'union des sexes, sans que de ces sacrifices réitérés à l'Amour, il en résulte aucun de ces gages précieux qui nous rendent immortels!

J'APPELLE cet état stérilité, sans

appliquer ce mot à l'un des deux époux plutôt qu'à l'autre ; c'eſt leur union que j'enviſage, comme formant un tout incapable de rien produire, par des défauts qui ſont aſſez rarement communs aux deux individus, mais contre leſquels l'un & l'autre doivent ſe réunir. C'eſt donc premièrement les unions infructueuſes qui conſtituent la ſtérilité. Si l'homme eſt impuiſſant, il ſera ſtérile, ainſi que je l'ai déjà dit, & ſon mariage ſera auſſi néceſſairement ſtérile, ſans que la femme puiſſe être taxée de ſtérilité conſidérée comme impuiſſance.

J'AI cru cette expoſition néceſſaire avant que d'entrer dans les détails qui doivent faire l'objet de ce Chapitre. Elle l'étoit d'autant plus, que les hommes, qui croient prouver efficacement qu'ils le ſont, s'imaginent preſque toujours que l'état oppoſé à l'impuiſſance ſuffit pour la fécondité, & que ſi celle-ci

n'a pas lieu, leurs femmes ſont ſtériles.

Dans le Chapitre où j'ai parlé de l'impuiſſance, on a vu ce qui caractériſoit cet état & les moyens d'y remédier, lorſque cette maladie étoit ſuſceptible de guériſon; on doit ſuppoſer actuellement un homme qui s'annonce dans la carrière de l'amour avec les talens dont la Nature a doué chaque individu, pour ſavourer les délices attachées à la reproduction de ſon ſemblable. On doit encore ſuppoſer que cet homme, uni par le cœur à la femme qui lui eſt deſtinée, jouiſſant des droits que lui donne le mariage, s'enivrant dans les bras de la volupté, pleure ſur des jouiſſances infructueuſes, dont rien ne lui rappellera le ſouvenir. Une ſituation auſſi triſte, mérite les attentions de la Médecine: c'eſt être utile à ſon ſiècle, à la poſtérité, que d'in-

diquer aux hommes les moyens de se régénérer, & jamais la France n'oubliera que Henri II, seroit mort sans laisser de lui aucun successeur, s'il n'eut eu recours au célèbre Fernel. [a]

Ce desir brûlant de laisser après nous des individus, n'est pas moins gravé

[a] Henri II, ayant épousé la Duchesse d'Urbain, son mariage fut stérile, pendant dix ans, au grand regret d'Henri son époux, qui fut sur le point de la répudier. L'impatience dn Roi fit qu'on appella à la Cour Jean Fernel, Médecin Picard, pour traiter la Reine. Etant arrivé, dit Dupleix, ce Prince lui demanda en souriant, *Ferez-vous bien des enfans à ma femme?* Fernel lui répondit sagement: *C'est à Dieu, Sire, à vous donner des enfans par sa bénédiction: c'est à vous à les faire, & à moi d'y apporter ce qui est de l'art de la Médecine, ordonnée de Dieu, pour donner remède aux infirmités humaines.* Fernel rendit la Reine féconde en donnant à Henri des conseils qu'il suivit avec tant d'exactitude, qu'il devint père de dix enfans. La Reine, en reconnoissance d'un si grand bien, donnoit dix mille écus à son Médecin à la naissance de chacun de ses enfans, outre plusieurs autres grandes récompenses. Dupleix, *Histoire de France*, tom. III.

dans le cœur des autres hommes, que dans celui des Rois. L'habitant des campagnes qui enſeigne ſon fils à conduire une charrue, & qui en mourant lui laiſſe une chaumière, des bras, de la ſanté, goûte les mêmes délices dans l'amour paternel, que celui qui poſe ſur la tête de ſes enfans le ſigne éclatant qui annonce le pouvoir & l'autorité.

LORSQU'APRÈS pluſieurs conjonctions, dont les tranſports mutuels des époux ont certifiés l'exactitude, les ſignes qui accompagnent les commencemens de la groſſeſſe ne paroiſſent pas, l'homme & la femme doivent s'attacher à découvrir les cauſes de leur inhabilité à la génération. Les répétitions du plaiſir doivent être moins fréquentes, pour donner à la liqueur ſéminale le temps néceſſaire de ſe per-

fectionner. On ſait qu'elle ceſſe d'être prolifique, lorſque la ſoif de jouir interrompt fréquemment les organes qui filtrent & préparent cette liqueur : elle eſt privée des eſprits vivifians auxquels elle doit toute ſon énergie ; les muſcles deſtinés à tendre les reſſorts actifs, d'où dépend le ſuccès de l'éjaculation, ne ſe prêtent plus qu'avec foibleſſe à ce qu'on exige d'eux ; le dépôt précieux qu'ils doivent tranſmettre dans le champ deſtiné par la Nature à la génération, n'y peut être jeté avec cette force impulſive qui diſtingue l'homme robuſte de l'homme affoibli par l'excès des jouiſſances.

UNE ſtérilité cauſée par des excès paſſagers eſt facile à guérir : la modération en eſt le remède par excellence. Un jeune homme ſe fatiguoit inútilement par des conſommations extrêmes ; excité au plaiſir par un pré-

ſent conſidérable que lui avoient promis les parens de ſa femme, ſi elle leur annonçoit dans un temps donné qu'elle ſeroit bientôt mère, ſes exploits amoureux étoient devenus pour lui un objet de calcul qui l'occupoit ſans relâche. Déſeſpéré du peu de ſuccès de ſes efforts multipliés, il croyoit ſa femme ſtérile, lorſque, ſuivant un conſeil ſage, il fit une abſence de douze jours; ſes forces furent réparées, & de retour chez lui, il prouva que *les abſens n'ont pas toujours tort.* [a]

---

[a] L'abſtinence du plaiſir quelquefois n'a pas ſuffit pour réparer les déſordres occaſionés par des jouiſſances exceſſives; on a vu des perſonnes trouver de la conſolation dans l'uſage du remède ſuivant.

Prenez quatre œufs;

battez-les bien enſemble avec un demi verre d'écume de Limaçon à coque; ajoutez-y,

De Sel,

De Gingembre en poudre, de chacun une pincée,

Vingt grains de Gen-ſeng pulvériſé.

Il eſt encore une cauſe de ſtérilité dans la violence des tranſports qui agitent les époux. Cette cauſe exiſte chez les perſonnes vives, ardentes, qui précipitent les éclairs de la jouiſſance, ſans s'attacher à la fixer un inſtant. Parmi les animaux, la génération n'exige pas des approches réitérées, parce qu'ils jouiſſent, pour la plupart, avec beaucoup plus de tranquillité que l'homme. (*a*) Celui-ci, en ſe livrant trop aux écarts de l'imagination, *volatiliſe*, évapore ſes plaiſirs; la compagne qui doit les partager, commence à s'y livrer, que l'homme regrette ceux qu'il a pris; de nouveaux efforts le

[*a*] J'entends ſeulement le moment de la copulation, qui dans les animaux ſe paſſe avec aſſez de *ſang-froid*, ſi l'on en juge par leur extérieur. Les préludes, dans preſque toutes les eſpèces, ſe font par des combats affreux, pendant leſquels chaque mâle s'efforce de ſe rendre poſſeſſeur de la femelle qui eſt l'objet de ſes deſirs.

le ramènent à la volupté ; il presse les instans délicieux......... C'est en vain, l'harmonie est interrompue, le plaisir voltige & passe de l'un à l'autre : s'ils n'apprennent à le fixer, si le signal heureux qui annonce la volupté n'est point entendu des deux époux, si l'amour au même instant ne les couvre de ses ailes, ils peuvent craindre de voir la stérilité dans leur mariage ; quoique néanmoins ce malheur n'arrive pas toujours, comme on le verra ailleurs. (*a*).

Il est assez facile de remédier à ces inconvéniens, lorsqu'une fois on les a découverts. La modération en amour dans les personnes du tempérament san-

[*a*] Le physique de l'amour trop répété rend l'union des sexes stérile ; mais il en résulte encore pour l'homme & la femme des accidens particuliers dont on parlera au Chapitre III. du second volume de cet Ouvrage.

guin, & dans celles du tempérament bilieux, a ſuffi pour rendre fertiles des unions d'où il ne réſultoit que des plaiſirs infructueux. J'ai dit, en parlant des tempéramens, que l'homme dont la conſtitution étoit bilieuſe, devoit être regardé comme le plus propre à la fécondité, ſur-tout s'il étoit uni à une femme ſanguine : c'eſt aſſez pour faire entendre que de l'union d'un homme bilieux à une femme de la même conſtitution, on ne doit pas attendre une nombreuſe poſtérité ; à moins que l'âge rendant plus calme les tranſports les plus ardens, les qualités requiſes pour la fécondité ne ſe trouvent réunies dans les deux individus.

Le mariage entre perſonnes du tempérament ſanguin, eſt rarement infertile, à moins que quelqu'obſtacle particulier ne s'oppoſe au but de la Nature. On obſerve que les hommes de

cette conſtitution étant naturellement gais, enclins aux plaiſirs, rendent fécondes des femmes, qui ayant jadis épouſé des hommes du tempérament bilieux, n'avoient pu laiſſer d'enfans. Enfin, je préférerois l'homme ſanguin aux autres, dans tous les cas où il y auroit à craindre la ſtérilité de la part de la femme. Ses talens phyſiques ne ſont pas auſſi éminens que dans la conſtitution bilieuſe, mais il y ſupplée par des *riens*, d'où dépendent ſouvent le ſuccès des embraſſemens. Les femmes phlegmatiques ou pituiteuſes ne peuvent être, dit-on, en de meilleures mains qu'entre celles des bilieux ou même des mélancoliques, ſi on veut qu'elles ſoient fécondes : la froideur de leur conſtitution les rendroit inutiles entre les bras d'un homme dont le tempérament ſeroit phlegmatique. (*a*) Je

(*a*) Si la convenance des rangs & des fortunes

donne encore ici néanmoins la préférence à l'homme sanguin. J'ai une confiance marquée, & que l'expérience a souvent justifiée, dans ses talens physiques & moraux, relativement à l'amour. Je ne peux mieux me faire entendre que par l'Apologue suivant.

UN Bacha se plaisoit à voir réunies dans ses jardins les plantes les plus curieuses. Il en reçut deux de la même espèce, d'une délicatesse extrême, augmentée encore par le transport, le changement de climat,

---

ne formoit presque tous les mariages, les individus ne s'occupant que de leur bonheur, seroient mieux assortis. » L'amour n'entre pour rien dans les ma-» riages de convenance, dit M. Clerc, ou du moins » il ne bat que d'un aile ; il doit battre des deux » pour faire des enfans robustes ; ce qu'on fait à » regret, on le fait toujours mal : l'Amour dans ce » cas ressemble à une lampe sépulcrale qui éclaire » une urne, sans réchauffer les cendres qu'elle con-» tient. » *Histoire naturelle de l'Homme considéré dans l'état de maladie*, tom. premier.

& la différence du sole. Elles furent confiées à deux esclaves de caractères différens, qui promirent tous leurs soins pour la culture de ces végétaux. Pour encourager nos jardiniers, le maître jura par Mahomet de donner la liberté au cultivateur de la plante, qui la première produiroit des fleurs. On peut juger de leur activité à examiner ce qui convenoit aux plantes dont ils étoient chargés, & auxquelles ils attachoient le bien le plus précieux. L'une devoit être conduite par un *Indien*, vif, impatient, robuste; l'autre, par un *Européen*, non moins vif, mais aussi moins impatient, & dont la force étoit compensée par l'adresse. L'Indien ne quittoit pas la plante qui lui étoit confiée. A chaque instant, nouveau labour, ample arrosement, il n'épargnoit rien.... La petite plante fatiguée étoit continuellement trans-

portée d'un lieu à un autre ; ici le ſoleil eſt trop chaud, là c'eſt le vent qui ſouffle, tout eſt perdu ! La plante va périr ! Et de l'eau & du labour !..... L'Européen, au contraire, paroiſſoit moins occupé que ſon compagnon ; mais rien n'étoit négligé, il ſavoit placer ſes ſoins, & ſur-tout attendre les circonſtances qui les rendoient néceſſaires. La chaleur commençoit-elle à ſe faire ſentir à ſa petite plante ? Mon compagnon l'Indien, diſoit-il en riant, a déjà rafraîchi les racines de ſon élève, il ſe hâte de la tranſporter à l'ombre...... Le pauvre innocent ! J'en ſuis fâché, mais il ne réuſſira pas. Il connoît peu les loix de la Nature ; c'eſt elle qui fertiliſe la terre, & non pas cette poignée d'hommes répandus ſur ſa ſurface. Lorſque les plantes qui végètent, altérées par la chaleur, annoncent aux hommes qu'elles ont

besoin d'eau, la Nature ne semble-t-elle pas attendre encore un plus grand degré de chaleur avant d'ordonner les orages ? N'observe-t-on pas, qu'avant que les végétaux reçoivent des arrosemens aussi salutaires, tout concourt à les disposer à sucer avec fruit ces influences bienfaisantes? Des nuages légers se forment peu à peu, adoucissent, brisent les rayons du soleil; les zéphyrs agitent doucement les feuillages des plantes, & sans diminuer la chaleur, disposent celles-ci à aspirer les sucs que la Nature leur prépare. Des vapeurs légères s'élèvent dans l'athmosphère & semblent destinées à adoucir l'impression trop vive que feroit la chûte de l'eau sur de jeunes plantes...... C'est alors que le besoin s'annonce, & qu'il faut y satisfaire. En raisonnant ainsi, notre jardinier physicien, imitoit la Nature dans ses

procédés, & joignoit l'application au précepte. Auſſi vit-il en peu de temps la plante qui lui fut confiée, développer, étendre ſes rameaux ; de jeunes boutons parurent à leurs extrêmités, & leur épanouiſſement fit place aux fleurs éclatantes, dont la naiſſanee devoit procurer la liberté à celui qui avoit ſu les faire éclorre. Il n'en fut pas de même de la plante cultivée par l'Indien ; il donnoit ſes ſoins avec trop d'ardeur. Le plus léger changement qu'il croyoit appercevoir dans la plante, lui paroiſſoit de preſſans beſoins auxquels il s'empreſſoit de ſatisfaire.... Ellen'en mourut pas cependant, ſi l'on ne veut appeller mort, l'état d'un être auquel il eſt impoſſible de laiſſer des individus de ſon eſpèce.

En obſervant les précautions indiquées, en parlant des Tempéra-

mens, (*a*) & celles qu'on a vu plus haut, je veux dire en ne contractant pas d'unions disparates, on peut en quelque sorte être assuré de laisser des enfans, qui perpétueront l'existence des auteurs de leurs jours. Mais ceux qui ont eu le malheur de contracter de telles unions, ne doivent cependant pas désespérer de rendre leur mariage fertile, s'il veulent s'assujettir à ce qui a déjà été prescrit. On a vu que domter la constitution primitive des individus est presque impossible; on peut néanmoins l'adoucir avec le temps, du moins pour ce qu'il s'agit ici, & les moyens d'y parvenir ne doivent être pris que dans la nature des alimens qui sont les plus familiers. Le régime doit tendre, par exemple, à rendre moins ardent l'homme bilieux, qui a épousé

(*a*) Chapitre premier de ce volume.

une femme mélancolique ou pituiteuſe, tandis que celle-ci doit faire uſage d'alimens capables de donner plus de ton, plus de reſſort à ſes organes.

Le tempérament ſanguin exige un régime qui rafraîchiſſe le ſang, qui en calme l'effervеſcence : les perſonnes de cette conſtitution doivent s'abſtenir de tous les mets trop aſſaiſonnés. Les liqueurs trop fermentées, trop ſpiritueuſes leur ſont contraires. Elles doivent employer les viandes tirées des animaux qui vivent d'herbes & de graines, comme le bœuf, le mouton, le veau, & la volaille : les herbes potagères, (ſi l'on en excepte l'ail, l'oignon, la moutarde, les aſperges, les artichaux, le céleri, les choux,) conviennent aux perſonnes ſanguines. Elles doivent ſur-tout avoir ſoin que la tranſpiration ſe faſſe avec liberté ;

ſa ſuppreſſion entraîne des accidens graves.

TANDIS que le régime indiqué ſera ſuivi avec exactitude, on obſervera de ſe livrer aux occupations qui y ſont relatives, & qui ne contribueront pas peu à entretenir les qualités phyſiques de l'homme ſanguin. Il évitera de ſe livrer à de trop grandes diſſipations ; parce que, déjà aſſez porté aux plaiſirs, il ne doit pas chercher à augmenter la propenſion qu'il a pour eux. Les lectures, par conſéquent, doivent être choiſies. Il faut ſur-tout éviter celles qui deviennent dangereuſes en excitant l'imagination au plaiſir : la vivacité de l'homme ſanguin communique aux ſens, avec une facilité étonnante, les plus légères impreſſions, & les perſonnes de ce tempérament cèdent volontiers aux titillations qui les agitent.

Les hommes bilieux doivent à leurs repas préférer aux autres alimens, ceux qui relâchent les fibres trop tendues, qui humectent, rafraîchissent & adoucissent. Le régime du tempérament sanguin convient assez aux personnes de cette constitution; leur estomac est fort, & rien ne leur est si contraire que l'abstinence. L'été est sur-tout le temps où elles doivent veiller sur leur santé, éviter les boissons spiritueuses, les alimens échauffans, les poissons de mer qui tendent à la putréfaction, &c. Elles peuvent remédier aux chaleurs d'entrailles, à la constipation, en usant tous les matins de quelques verres d'eau, bus à jeun de demi-heure en demi-heure.

Les personnes de cette constitution doivent encore éviter les passions fortes qui donnent de violentes secousses à la machine. La promenade, la musi-

que, les plaiſirs tranquilles ſont pour elles des moyens de ſanté; tandis que l'oiſiveté, l'ennui, la longue application & l'opiniâtreté du travail, leur ſont funeſtes. Elles doivent rechercher la compagnie des perſonnes dont l'imagination eſt riante & enjouée, avec autant d'ardeur que peut-être elles doivent éviter de ſe lier, trop étroitement, avec celles d'un tempérament analogue au leur.

TOUT ce qui appauvrit & qui épuiſe le ſang, peut produire le tempérament mélancolique : (nous avons vu que cette conſtitution n'eſt qu'acquiſitive, puiſqu'elle ne ſe déclare qu'à l'âge viril,) auſſi l'abſtinence, un air trop chaud, toutes les liqueurs, les vins fumeux, les longues veilles, les exercices violens, les paſſions vives & fortes, ſont nuiſibles aux mélancoliques. Le régime

qui leur convient eſt celui qui peut introduire dans le ſang aſſez de liquide, pour qu'il puiſſe pénétrer les parties du ſang trop rapprochées. Le pain bien fermenté, les viandes tirées des animaux herbivores & la jeune volaille, doivent être la baſe de ce régime; les herbes potagères doivent en faire l'eſſaiſonnement, auxquelles on peut quelquefois unir des aromates légers, ainſi qu'on l'a dit au Chapitre de l'Impuiſſance.

Les perſonnes de la conſtitution mélancolique doivent, comme les précédentes, rechercher ce qui peut détendre leur imagination : la promenade, la muſique, les plaiſirs tranquilles, leur ſont indiqués; elles ne doivent reſter dans les appartemens que le moins qu'il leur eſt poſſible; le contact immédiat de l'air extérieur & l'exercice modéré, leur ſeront d'autant plus

ſalutaire, que ce ſera tout à la fois diſtraire l'imagination & fortifier les organes.

La conſtitution pituiteuſe ou phlegmatique, annonce la Nature défaillante; elle exige dans l'état de maladie, des remèdes qui ébranlent & ſecouent la machine; dans l'état de ſanté, (ſi les perſonnes de cette conſtitution en jouiſſent,) le régime doit remplir les mêmes indications. Tout ce qui échauffe & deſsèche convient ici, avec les ménagemens & les reſtrictions que dicte la prudence. Les hommes pituiteux doivent reſpirer un air ſec, faire un uſage modéré des liqueurs fermentées, du vin, du café, du chocolat; avoir ſoin ſur-tout de ne pas noyer les digeſtions par des lavages qui ſont tout au moins inutiles, car tout ce qui rafraîchit, qui humecte & relâche, eſt nuiſſible. La

viande de bœuf, de mouton, la volaille, convient mieux aux perſonnes de ce tempérament, que les jeunes animaux, qui abondent en humidité, tels que le veau, l'agneau, le cochon de lait, &c. mais ce qu'on ne peut trop recommander, c'eſt l'exercice; car l'augmentation du mouvement & de chaleur qui en réſultent, ſont très-néceſſaires pour faciliter les ſecrétions & les autres fonctions naturelles.

D'HABILES Médecins ont obſervé, qu'on trouve peu fréquemment des hommes pituiteux parmi les ſoldats, les laboureurs, & tous ceux qui ſont obligés de vivre du travail de leurs mains. Auſſi les pituiteux étant moins féconds que les autres hommes, il eſt aiſé de dire pourquoi la population eſt moins abondante chez les gens du monde qui mènent une vie ſédentaire & oiſive, que parmi les habitans

des campagnes & des villes peu considérables.

Un célèbre Médecin de la Faculté de Paris, auſſi connu par les talens qui le diſtinguent dans l'art de guérir, que par une éloquence perſuaſive qui attire à ſes leçons un concours prodigieux d'Auditeurs, m'a paru, (dans les ſavantes leçons qu'il donne ſur la Phyſiologie,) avoir une ſorte de confiance en l'homme phlegmatique, relativement à la génération. La raiſon qu'en donne ce ſavant Académicien, eſt, ſi je me la rappelle bien, que les hommes de ce tempérament n'étant pas aiguillonnés par la force de leur imagination, ne ſe livrent à l'amour, ou plutôt à un beſoin phyſique ſtrictement dit, que lorſque la liqueur ſéminale eſt en aſſez grande quantité pour les y déterminer; que conſéquemment, cette liqueur a dû ſubir, du-

rant ſon ſéjour dans les organes ſpermatiques, les préparations néceſſaires pour devenir prolifique. Peut-être cette aſſertion découle-t-elle du ſyſtême d'Hippocrate ſur la génération, pour lequel M. Petit laiſſe entrevoir quelque penchant. (*a*) Quoiqu'il en ſoit, on peut dire, même en admettant le ſentiment de M. Petit, que ſi l'homme de la conſtitution phlegmatique a quelque talent pour la multiplication de l'eſpèce, l'occaſion de le développer doit ſe rencontrer rarement, par les raiſons que nous avons expoſés ailleurs. (*b*) On peut encore ajouter, que ces talens doivent s'éclipſer dans l'homme, qui, né avec beaucoup de tranquillité,

(*a*) On verra au dernier Chapitre du troiſieme volume, l'expoſé de ce Syſtême ſur la Génération.

(*b*) Il faut ſe rappeller ce que nous avons dit de l'aſſortiment des conſtitutions, en parlant des tempéramens, au Chapitre premier de ce Volume.

relativement à l'amour, s'eſt livré au déſordre par une ſorte de vanité mal entendue, par l'effet des mauvais exemples, &c. car encore une fois, l'homme de la conſtitution dont nous parlons, eſt celui auquel l'état de célibataire eſt le moins à charge.

CHACUN étudiant ſa conſtitution, d'après le tableau que j'en ai expoſé au Chapitre des Tempéramens, pourra ſe ſervir des moyens propoſés ci-deſſus pour adoucir les défauts qui cauſent la ſtérilité, & qui dépendent eſſentiellement de la conſtitution de chaque individu. Les qualités qui conſtituent les tempéramens primitifs, ne ſe trouvant pas toujours dominer ſeules dans le même ſujet, il en réſulte des combinaiſons qui modifient les tempéramens de différentes manières. C'eſt encore aux perſonnes qui ſont dans ce

cas, à étudier les mêlanges de qualités qui exigent quelques changemens dans le régime. Le tempérament sanguin, par exemple, s'unit quelquefois avec le mélancolique, & le pituiteux avec le bilieux; il faut pour lors assortir les régimes de ces deux constitutions.

PARMI les alimens prescrits dans les moyens de rendre fertiles les mariages, en corrigeant quelques constitutions, j'ai placé deux boissons, le café & le chocolat, regardées par des personnes, sur-tout la première, comme peu propres à remplir les vues que l'on se propose. A l'égard du chocolat, c'est une nourriture qui répare & qui fortifie promptement. Il contribue par ces deux qualités à féconder les plaisirs du mariage, & il convient surtout aux personnes phlegmatiques

qui ont besoin de stimulant.

Un Médecin Anglois (*a*) ayant un phtysique réduit à un état pitoyable, lui conseilla l'usage du chocolat; le malade se trouva dans peu parfaitement guéri; mais ce qui démontre l'efficacité du régime contre la stérilité, c'est que la femme du malade, pour complaire à son mari, s'étant mise aussi à l'usage du chocolat, eut dans la suite plusieurs enfans, quoiqu'elle passât auparavant pour être hors d'état d'en avoir. Si le chocolat n'opère pas souvent des effets aussi marqués, c'est que l'on en fait une mauvaise application, ou que les ingrédiens qui le composent ne sont pas d'une bonne qualité. L'usage du chocolat ne doit guère convenir aux tempéramens bilieux ni aux

(*a*) *Traité des Alimens* par Lemeri, troisième partie, Chap. III.

ſanguins, puiſqu'il échauffe beaucoup les premiers, & qu'il nourrit trop les ſeconds, en augmentant encore le volume du ſang. L'addition de la vanille & de l'ambre que l'on fait au cacao & au ſucre dans la compoſition du chocolat, le rend inſupportable & nuiſible à toutes les perſonnes qui ſont échauffées & dont le ſang eſt en agitation. Il faut auſſi obſerver qu'il en eſt de cet aliment, comme de pluſieurs autres; il ne faut pas s'y être habitué trop fortement pour qu'on ſe reſſente de ſes bons effets; il devient preſqu'indifférent par l'habitude.

JE ne rapporterai pas tout ce qui a été dit pour & contre le café; il faudroit des volumes entiers. La boiſſon que l'on fait avec cette graine eſt, ſelon de grands Médecins, un préſervatif aſſuré contre pluſieurs maladies; & ſelon d'autres, il la faudroit proſcrire

entièrement de l'Europe. On ſoutint en 1695 une thèſe dans les Ecoles de Médecine de Paris, dans laquelle on entreprit de prouver, que l'uſage journalier du café rendoit les hommes & les femmes inhabiles à la génération. Il ſeroit à ſouhaiter que cette boiſſon ne ſoit pas d'un uſage auſſi général qu'elle l'eſt; mais je ne crois pas qu'on puiſſe à la rigueur attribuer au café la dépopulation qu'on obſerve en Europe, depuis qu'il y a été mis en vogue. M. Hecquet, dans le *Traité des Diſpenſes du Carême*, rapporte l'hiſtoire ſuivante, pour prouver l'influence du café ſur la propagation de l'eſpèce. Une Reine de Perſe ne ſachant ce qu'on vouloit d'un cheval que l'on tourmentoit pour le renverſer à terre, s'informa à quel deſſein on ſe donnoit, & à cet animal, tant de mouvement. Les Officiers firent honnêtement entendre à

la Princeſſe, que c'étoit pour en faire un hongre. *Que de fatigues!* répondit-elle, *il ne faut que lui donner du café.* Elle prétendoit en avoir la preuve domeſtique dans la perſonne du Roi ſon mari, que le café avoit rendu indifférent pour elle. (*a*)

Il eſt aiſé de prouver tout ce que l'on veut, lorſqu'on écarte les circonſtances qui affoibliroient les choſes que l'on s'efforce d'établir. Stenzel rapporte la même hiſtoire que M. Hecquet, & les réflexions qu'il y a jointes, démontrent qu'il ne faut pas toujours tirer des conſéquences générales d'un cas particulier. Quelqu'un oſera-t-il

(*a*) *Traité des Diſpenſes du Carême.* Edit. de 1709. Dans la ſeconde édition de ſon livre, en 2 vol. M. Hecquet a retranché cette anecdote. On liſoit l'Ouvrage au réfectoire de Port-Royal, & les Religieuſes furent très-ſcandaliſées de ce trait un peu trop gaillard; c'eſt ce qui le fit ſupprimer par la ſuite.

t-il ſoutenir que le café eſt un vomitif, parce que Boyle a vu un homme auquel une taſſe de cette infuſion tenoit lieu du plus fort émétique?

» L'USAGE du café, dit Stenzel, » loin d'affoiblir la force de ceux d'un » tempérament vif & robuſte, & qui » ont les parties de la génération en » bon état, ſert au contraire à les » exciter à l'amour. Il produit des effets » contraires dans les perſonnes foi- » bles qui abondent en phlegme, qui » ont beaucoup de particules terreſtres » ſuperflues, & dont les organes de » la génération ſont languiſſans. De » ce nombre étoit Mahmud-Kaſnin, » Roi de Perſe, qui étoit grand pre- » neur de café, & qui ſe trouva hors » d'état de s'acquitter du devoir con- » jugal. » (*a*)

(*a*) *Toxicologia* de Stenzel. Voyez le *Dict. de Méd.* art. COFFÉE.

Je ne prétends pas, comme j'ai dit plus haut, démontrer que l'abus qu'il y a à faire un uſage exceſſif du café n'entraîne aucun inconvénient. Je ſais que des Médecins célèbres [a] ont parlé des maladies graves qu'il peut occaſioner ; mais il ſuffit de dire que cette boiſſon, lorſqu'elle eſt moins priſe par habitude que par beſoin, & que l'uſage en eſt modéré, fortifie l'eſtomac, rend la mémoire & l'imagination plus vives, & donne de la gaieté. (b) On ſait que dans pluſieurs alliances, la ſtérilité eſt cauſée par une ſorte d'engourdiſſement mélancolique,

---

(a) Boecler, Simon Pauli, Willis, Cheyne, Hoffman, &c.

(b) C'eſt le ſentiment de Proſper Alpin, de Baglivi, de Lefebvre, de MM. Andri, Bourdelin & de Juſſieu. Ce dernier ſoutint en 1716, une thèſe dans laquelle il conclut que l'uſage du café eſt ſalutaire aux gens de Lettres.

qui s'oppoſe à la réunion des circonſtances, d'où dépend la fécondité ; une boiſſon qui poſsède les vertus reconnues au café, peut donc ſuffire quelquefois pour réunir ces circonſtances. (*a*) Mais c'eſt ſur-tout chez les perſonnes phlegmatiques, qu'il doit opérer de bons effets, en obſervant néanmoins de le prendre en petite quantité, pour éviter le malheur dont Mahmud nous fournit un exemple ; tandis qu'il doit nuire aux perſonnes maigres, exténuées, ou dont le ſang eſt dans une agitation violente, en les portant vers l'amour avec trop d'ardeur. (*b*) « O vous, qui ſur une

(*a*) Les Turcs regardent le café comme une choſe ſi néceſſaire, que les maris s'obligent, par contrat, d'en fournir à leurs femmes.

(*b*) Les femmes, ſur-tout lorſqu'elles ſont enceintes, doivent être fort circonſpectes ſur l'uſage du café, car il peut cauſer des hémorrhagies, d'où il réſulte aſſez ſouvent l'avortement. L'abus de cette liqueur affoiblit les nerfs, & dans cet état,

» large poitrine portez un menton à » triple étage, & traînez avec peine » un ventre monſtrueux, ſi votre ſanté » vous eſt chère, faites uſage de cette » liqueur pleine de feu ; elle cuira cet » amas pernicieux d'humeurs qui vous » accablent, excitera dans tout votre » corps une abondante tranſpiration, » & au bout de quelque temps vous » verrez votre graiſſe & votre ventre » diminuer, & vous délivrer d'un poids » fort incommode. » [a]

Un embonpoint exceſſif s'oppoſe encore quelquefois à la génération, & même à l'acte dont elle doit être le

---

la moindre maladie, un accouchement même, préſente des ſymptômes effrayans, auxquels les femmes délicates ont de la peine à réſiſter.

(a) Traduction du Poëme de M. l'Abbé Maſſieu ſur le *Café*. Voyez le *Journal Économique*, Juillet 1756.

résultat: dans cette dernière circonstance, l'homme & la femme ne sont ni impuissans ni stériles, & ne peuvent néanmoins consommer le mariage. Si l'empêchement vient du côté de la femme, elle doit se prêter à ce qu'exige de sa complaisance, l'homme qui desire d'avoir des enfans.

On peut, pour faciliter les époux, permettre la situation qui leur est la plus commode. La Religion ne s'y oppose pas, lorsque le but où tendent ces efforts est la multiplication de l'espèce. Il est plus contraire à la sainteté des dogmes de la Religion, de jouir des plaisirs stériles, que de chercher à les rendre féconds par les moyens qu'indiquent la Nature & l'instinct à tous les animaux. Je n'entends pas conseiller aux époux ces postures inventées par la débauche & le libertinage le plus effréné, capables de causer la stérilité,

bien loin d'y remédier.... Que ces attitudes trompeuſes, qui ſemblent offrir l'image de la volupté aux cœurs corrompus & flétris, reſtent dans les lieux où l'amour n'a jamais pénétré ſans horreur; dans ces lieux où le plaiſir eſt un monſtre auquel on ſacrifie avec les tranſports de la fureur! L'hymen, plus attentif à donner de l'énergie à la volupté, qu'à multiplier les ſacrifices qui l'appellent, bannit de ſes myſtères tout ce qui peut effaroucher la pudeur & la décence; car il en eſt une, quoiqu'en diſent les Cyniques.

TOUTE poſture qui tend à écarter de la jouiſſance les fruits qu'on a lieu d'en eſpèrer, eſt contraire aux loix naturelles; & toutes celles qui applaniſſent les obſtacles qui s'oppoſent à la conception, doivent être admiſes dans les cas qui les exigent.

LE goût fantaſque de certains hom-

mes qui célèbrent les myſtères de l'Amour, étant debout, rend néceſſairement ſtérile l'union des ſexes. Nous avons quelques obſervations qui prouvent que cette manière de ſe joindre a réuſſi quelquefois ; mais ces cas ſont ſi rares, qu'ils démontrent moins la poſſibilité de la conception dans cette attitude gênante & contrainte, que la paſſion forte qui animoit les amans, lorſqu'après avoir vaincu les obſtacles contraires à leurs plaiſirs, ils profitoient de quelques inſtans dérobés & tumultueux. (*a*) Outre la ſtérilité qui réſulte de cette manière de s'unir à la femme, la ſanté doit en ſouffrir ; car, obſerve

[*a*] Les Auteurs qui nous ont laiſſé leurs obſervations à ce ſujet, ont auſſi remarqué qu'à la groſſeſſe ſuccède un accouchement preſque toujours contre Nature, & qui expoſe la mère & l'enfant au danger le plus éminent. Voyez les *Obſervations* de Mauriceau *ſur les Accouchemens.*

très-bien Venette, » toutes nos parties » nerveuſes travaillent alors, & ſe » reſſentent de la peine que nous nous » donnons. Les yeux en ſont éblouis, » l'épine du dos en ſouffre, les ge- » noux en tremblent.... c'eſt la ſource » de toutes nos laſſitudes, de nos » gouttes & de nos rhumatiſmes. » (*a*) L'obſervation ſuivante tirée de l'Onaniſme, (*b*) confirme ce qu'avance Venette.

Un homme livré, par une eſpèce de goût ſingulier, aux *Vénus* du plus bas etage, & ne les connoiſſant guère que dans les coins des rues & dans la poſture dont il eſt queſtion, tomba dans l'épuiſement, accompagné de maux de reins les plus cruels, & d'une atrophie

---

(*a*) *Tableau de l'Amour Conjugal*, II.e part. chap. VI. art. II.

(*b*) Art. II. Sect. VIII.

ou desséchement des cuisses & des jambes, jointe à une paralysie de ces parties, qui paroissoit être une suite de l'attitude dans laquelle il s'étoit livré à ses sales voluptés. Il mourut après avoir gardé le lit six mois, dans un état également propre à inspirer la pitié & l'effroi.

CET exemple ne suffit-il pas, pour détourner de cette manœuvre, les personnes qui, par une vanité déplacée, se font une gloire de prouver leurs forces par un moyen qui peut avoir des suites aussi funestes?

PARMI les autres attitudes dans lesquelles l'homme & la femme s'unissent, il faut rejeter, si l'on ne veut s'opposer à la génération, celles qui pourroient éloigner l'une de l'autre, des parties qui ne peuvent être trop rapprochées. Ainsi, la femme, qui loin d'attendre voluptueusement entre les

bras de ſon mari les careſſes dont il va la combler, s'élance au-deſſus des plaiſirs, en ſaiſiſſant une place qui ne lui eſt pas deſtinée, trouble l'ordre naturel des choſes. La Volupté peut ſourire en voyant cette métamorphoſe; l'Hymen n'aura pas à s'applaudir de la complaiſance de l'homme qui laiſſe uſurper ſes fonctions.

Les tentatives des époux ſacrifiant à l'amour dans l'attitude qui annonce l'indolence & le déſœuvrement, ne ſont pas ſouvent plus heureuſes. O vous! qui voulez rendre le jour témoin de vos plaiſirs, quittez le ſiége gênant qui, ſans s'oppoſer à vos careſſes, les rendroit moins vives! L'Amour ſe fait un trône de tout ce qu'il rencontre, mais la gêne donne des entraves au plaiſir: la poſtérité a des droits ſur eux que vous ne pouvez méconnoître, & c'eſt oublier ces droits que de jouir infructueuſement.

LA plupart des hommes n'ont rien qui les oblige à changer, dans leurs embrassemens, la loi générale. Cette manière uniforme d'agir, dit assez qu'elle est la plus conforme au vœu de la Nature. [a] Si presque tous les animaux multiplient leur espèce dans une posture opposée, c'est que plus attachés au plaisir *strictement* dit, incapables de jouir autrement que par l'organe qui les lie entr'eux, l'imagination fait peu de chose dans leurs jouissances.

BIEN différent des animaux, l'hom-

(a) On a prétendu que dans l'union des sexes les Hottentots étoient obligés de changer l'attitude générale, à cause d'une excroissance singulière qu'ont leurs femmes. Nous parlerons de cette difformité au Chapitre V, du second volume de cet Ouvrage : nous pouvons dire ici que cette excroissance ne change en rien les loix de la Nature pour l'espèce humaine. On peut voir à ce sujet les *Recherches Philosophiques sur les Américains*, par M. de P.*** IV.e part. sect. IV.

me ſavoure ſon bonheur par tous ſes ſens ; les pulſations de ſon cœur donnent le ſignal du plaiſir à toutes les parties de ſon corps ; ſes baiſers pleins de feu appellent la volupté, il la voit de ſes yeux colorer de roſes les lis de l'épouſe qui palpite dans ſes bras..... Il jouit avant la jouiſſance !.... Il ſe livre enfin à toute l'étendue de ſes tranſports, lorſque l'Amour, en fermant la paupière de celle qui les excite, annonce qu'il va leur ouvrir les ſources du plaiſir. Quelle ſituation peut être préférable à celle qui réunit tous les acceſſoires de la volupté ! je ne vois dans toutes celles qu'invente la débauche, qu'une jouiſſance brutale, fatigante, dont la ſtérilité eſt peut-être le moindre inconvénient.

LES hommes qui veulent rendre féconds leurs embraſſemens, (& pour-

roit-il s'en trouver qui ne le voulussent pas ?] ne doivent donc pas s'écarter, autant qu'il est possible, de la loi générale. Je dis, autant qu'il est possible ; l'union d'une femme extrêmement délicate à un homme disproportionné, exige des attentions auxquelles on ne peut se refuser. La femme doit goûter le plaisir sans rien craindre, & les embrassemens amoureux n'en seront pas moins vifs pour être donnés d'une manière un peu moins directe.

La stérilité, qui a pour cause le peu d'étendue de la partie qui distingue l'homme de la femme, disparoît si, dans les approches, la femme se présente dans une attitude opposée à celle qui est généralement suivie. La matrice se trouve alors dans une situation favorable à la conception, & la liqueur séminale ne rencontre pas d'obstacles qui puisse l'empêcher de par-

venir dans le champ qu'elle doit fertiliser. C'eſt encore par ce moyen qu'un époux peut jouir des droits du mariage, ſans craindre de bleſſer ou la mère ou l'enfant, lorſque la groſſeſſe s'oppoſe à la ſituation ordinaire. (*a*)

UNE cauſe de ſtérilité plus commune qu'on ne le croit ordinairement, eſt l'état du prépuce dans certains ſujets. Un homme vigoureux ſavoure le plaiſir en le faiſant partager à ſa femme, & ne peut réuſſir à la rendre féconde, parce que l'extrémité de la verge (le gland) eſt recouverte par le prépuce. Cette incommodité, qui ſe nom-

(*a*) » En Amérique... les peuples..... ne connoiſſoient jamais de femmes dont ils ſoupçonnoient la » groſſeſſe, & c'eſt là vraiſemblablement une des » raiſons pourquoi il y naiſſoit ſi peu d'enfans tortus » & contrefaits, dont la multiplication tient, plus » qu'on ne le penſe, à une incontinence brutale. » *Recherches Philoſophiques ſur les Américains*, Ire part.

me *phimosis*, n'eſt pas toujours aſſez conſidérable pour exiger les ſecours de l'art; mais elle l'eſt néanmoins aſſez pour s'oppoſer ſouvent à la génération. Un homme étoit marié depuis dix ans, ſans avoir pu ſe procurer un ſucceſſeur; fatigué des plaiſanteries continuelles qu'il eſſuyoit, il voulut ſérieuſement s'occuper du ſoin d'impoſer ſilence à ſes amis. Après quelques conſultations, il vit que l'obſtacle à la fécondité de ſon mariage ſeroit détruit moyennant quelques précautions qu'il pouvoit prendre facilement lorſqu'il embraſſeroit ſa femme. (On imagine aſſez ce qu'il faut faire dans un pareil cas.) Le prépuce ne couvroit pas le gland ſi étroitement, qu'il ne fut poſſible de mettre celui-ci à découvert. L'expédient réuſſit, & le titre de père le dédommagea amplement de la petite ſujétion à laquelle il s'aſtreignit pendant qu'il

partageoit les tranſports de ſon épouſe.

J'AI dit que cet obſtacle à la génération étoit plus commun qu'on ne le croyoit: & les Chirurgiens pourroient confirmer ce que j'avance, par beaucoup d'obſervations qui y ſont relatives, & auxquelles on n'apporte pas ordinairement grande attention, parce que la plupart des hommes ne ſont guère inſtruits ſur ces objets.

IL ne faut pas décider, entre les époux, les unions ſtériles, & ſe décourager, parce que les parties qui agiſſent dans ces unions ne paroiſſent pas avoir les proportions, qu'on leur ſuppoſe néceſſaires, pour la génération. On verra dans le volume ſuivant, en parlant des parties qui diſtinguent les ſexes, que la membrane que l'on nomme *hymen*, & qui ſe rencontre très-rarement, eſt quelquefois un obſtacle à la fécondité,

puiſqu'elle l'eſt même à l'acte dont la génération réſulte. Cet obſtacle eſt levé par une opération chirurgicale, dont la pratique offre pluſieurs exemples. (*a*) La petiteſſe de la partie diſtinctive de l'homme, n'eſt pas toujours un empêchement à la fécondité, puiſque l'on a vu des ſujets que des accidens avoient privé d'une partie de la verge, rendre néanmoins leur mariage fertile. Ces cas ſont aſſez rares, mais il ſuffit que la choſe ſoit arrivée pour que l'on ſoit fondé à eſpérer qu'elle pourra ſe rencontrer encore. [*b*]

(*a*) Voyez le chapitre V, du ſecond volume, & le I.er du troiſième.

(*b*) Pour ces incommodités, on ne peut guere donner que des préceptes généraux, ainſi que nous l'avons fait. C'eſt aux époux à réunir leurs efforts pour faire diſparoître les obſtacles, & tout dépend de leur intelligence. Mais qu'ils ſe gardent ſur-tout d'avoir recours aux moyens violens dont on a parlé au Chapitre IV, & d'imiter les femmes Américaines qui, au rapport d'Améric Veſpuce, faiſoient enfler le

C'EST pendant que les desirs n'aiguillonnent pas les époux, qu'ils doivent tenir conseil sur leur situation, examiner les obstacles qui s'opposent à leur bonheur, & conférer sur les mesures qu'ils ont à prendre pour réussir. Que dans les transports qui précèdent & accompagnent leurs caresses, ils ne perdent pas de vue ce que la génération exige pour avoir lieu; l'intromission de la partie qui distingue l'homme, & ensuite le jaillissement de la liqueur prolifique. Qu'ils se souviennent surtout, que rien ne doit retarder ce jaillissement, ni s'opposer à ce que la liqueur pénètre jusques dans la matrice. Ces assessoirs voluptueux, ces plaisirs ménagés par l'art, en fatigant les

membre génital de leurs maris en y appliquant des animaux vénimeux qui, par leurs piquures, excitoient à la partie une extumescence monstrueuse suivie des accidens les plus graves.

organes, leur font perdre de leur élasticité. L'homme peut bien effleurer la jouissance pour établir l'harmonie qui doit y régner, mais que la femme ne cherche pas à augmenter trop la soif qui le dévore, avant que de l'appaiser. Des desirs trop long-temps combattus, suit une jouissance presque *spirituelle*, où l'imagination a beaucoup plus de part que les sens; & comme ce n'est pas la première qui fertilise l'accouplement, on ne doit pas s'étonner si les transports langoureux des amans sont volontiers stériles.

On a vu jusqu'ici, que les causes de l'infertilité du mariage, sont souvent de nature à être anéanties; il en est d'autres, d'autant plus rebelles, qu'elles ont leur siége dans la masse des humeurs: comme lorsqu'il s'agit d'un vice particulier qui les dénature, les

corrompt & les infecte. [*a*] Ces maladies sont du ressort de la Médecine, & je crois qu'elle doit plutôt donner ses soins à la maladie essentielle, qu'à la curation de la stérilité, qui seroit impossible, & qui, d'ailleurs, cessera dès que la cause principale ne subsistera plus.

Le trop d'embonpoint s'oppose à la fécondité : la graisse dans les personnes qui ont la fibre lâche, supplée à la liqueur prolifique, qui demeure sans action, faute d'être préparée par des organes solides. Il s'agit dans cette circonstance de suivre un régime capa-

---

(*a*) Les accidens qui accompagnent les maux vénériens peuvent quelquefois rendre inhabile à la génération, la gonorrhée, les fleurs blanches, les maladies qui attaquent les parties de l'un & de l'autre sexe, & qui sont les symptômes du vice vénérien, produisent quelquefois cet effet, aussi-bien que le vice écrouelleux, scorbutique, &c.

ble de donner du reſſort aux parties. Il eſt d'autant mieux indiqué que les perſonnes très-graſſes ſont extrêmement délicates, molles, ne pouvant ſupporter aucune fatigue. J'ai vu des femmes qui ont ceſſé d'être ſtériles, en faiſant ſeulement beaucoup d'exercice. Elles ſouffroient au commencement, mais peu à peu elles acquéroient une conſtitution robuſte, ſi néceſſaire lorſqu'on veut remplir les droits ſacrés de la Nature..... Combien d'enfans doivent leur naiſſance aux ſages conſeils du célèbre Tronchin ! On combat encore le trop d'embonpoint en dormant peu, faiſant quelquefois uſage d'alimens capables d'échauffer, de vin pur, de liqueurs ſpiritueuſes, mais avec modération ; car une des principales cauſes de la ſtérilité, eſt l'abus que l'on fait des liqueurs fortes : il eſt à craindre, ſi l'on n'y remédie,

que les effets n'en deviennent plus ſenſibles. [*a*]

LES perſonnes ſtériles par le trop d'embonpoint, ne doivent être ſaignées que pour des néceſſités indiſpenſables ; (& c'eſt toujours à un Médecin qu'il faut avoir recours pour en conſtater la néceſſité) les purgations réitérées, & l'uſage des eaux ferrugineuſes ſont ici très-indiquées ; mais comme on l'a dit plus haut, c'eſt l'exercice & la diſſipation qui doivent concourir avec le plus d'activité à la cure de cette maladie.

APRÈS les purgations & l'uſage des eaux ferrugineuſes, parmi leſquelles on donne la préférence à celles de

[*a*] Hippocrate conſeille à ceux qui veulent avoir des enfans, de ne point s'enivrer, de ne point boire de vin blanc, à moins qu'il ne ſoit naturel & fort. On ſait que l'uſage de ces boiſſons ne rend pas toujours impuiſſant, mais ne cauſe-t-il pas aſſez de déſordre s'il répand la ſtérilité ſur les mariages ?

Paſſy & de Forges, on prendra le remède ſuivant.

Prenez *une once de moëlle de Bœuf,*
Deux jaunes d'œufs frais ;
battez le tout enſemble, & ajoutez-y
Quatre grains d'Ambre-gris
Une pincée de Gingembre.
Mettez tout dans une aſſiette, ſur un réchaud, & faites-le cuire en conſiſtance d'omelette.

ON la mange toute entière le matin à jeun, & l'on boit un verre de vin d'Eſpagne ou de Canarie pardeſſus ; il faut continuer pendant huit jours, à moins que l'on ne ſe ſente trop échauffé ; car, comme on l'a dit ailleurs, tout ce qui force la Nature, doit être employé avec précaution.

DANS la première édition de cet Ouvrage, j'ai relevé une faute qui s'étoit gliſſé dans le *Dictionnaire de Santé*, & qui m'a paru conſidérable. On y trouve

la recette, ci-deſſus indiquée, dans laquelle on fait entrer *deux gros d'ambre-gris*, [144 grains] (*a*) tandis qu'il s'en faut de beaucoup que l'on oſe porter auſſi-loin la quantité d'ambre que l'on ordonne en Médecine. J'ai fait voir ce qui pouvoit réſulter des fautes de cette nature pour les hommes qui, ſans avoir les connoiſſances requiſes, font uſage de toutes les recettes qu'ils rencontrent, ou pour eux, ou pour les autres. En effet, celui qui emploie l'ambre-gris, d'après un livre accrédité, & jouiſſant d'une réputation qu'il mérite à tant d'égards, n'eſt pas obligé de ſavoir les doſes auxquelles ont été reſtreintes les ſubſtances qu'il emploie. Il peut ignorer que M. Lemeri fixe la doſe d'ambre que l'on peut don-
ner

(*a*) Voyez le *Dictionnaire de Santé*, III.e édition, à l'article STÉRILITÉ.

ner à quatre grains au plus ; (*a*) & que si quelques Médecins ont cru devoir augmenter cette dose, c'est que les circonstances l'exigeoient, & qu'ils étoient à portée de réprimer les effets trop actifs de l'ambre, s'il eut été nécessaire. (*b*) Les Orientaux qui sont habitués à prendre l'ambre gris, & qui l'emploient avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils se persuadent que cette substance retarde singulièrement la mort, ne se permettent jamais d'en prendre au-delà de sept à huit grains tout au plus. (*c*) Dans le *Dictionnaire*

(*a*) Voyez *la Chymie* de Lemeri, I.re part. chap. XXII, & le *Traité des Drogues* du même Auteur, au mot AMBRA.

[*b*] Voyez la *Matière Médicale* de M. Geoffroy, &c. le *Manuel du Chirurgien*, où dans la Pharmacie chirurgicale qui se trouve à la fin du I.er vol. la dose d'ambre pour les adultes est restreinte à trois grains.

(*c*) Voyez le *Dictionnaire de Médecine* au mot AMBRA.

d'Hiſtoire Naturelle, par M. Bomare, on lit qu'à l'égard de l'ambre, on peut le faire prendre intérieurement depuis un demi grain juſqu'à dix ou douze, ou même davantage: *car ſur les doſes, il n'y a en quelque ſorte aucune règle pour ces ſortes de remèdes & de maladies.* (*a*) M. Macquer dans ſon *Dictionnaire de Chymie*, s'étoit ſervi des mêmes expreſſions, & c'eſt de là que M. Bomare a tiré ce qu'il avoit à dire ſur les vertus de l'ambre. En liſant ce qui précède, on verra qu'il ne s'agit pas dans ce paſſage des vertus aphrodiſiaques de l'ambre: » on lui attribue » auſſi, dit M. Macquer, la propriété » d'exciter à l'acte vénérien. Mais la » vertu la plus eſſentielle, eſt d'être » antiſpaſmodique & calmant.... de

(*a*) Ce paſſage ne ſe trouve que dans la II.e édition du *Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle*, au mot AMBRE.

» pouvoir procurer du ſoulagement » dans certaines affections *hyſtériques*, » *vaporeuſes*, *convulſives*, & autres » *maladies du genre nerveux*: on peut » le faire prendre intérieurement de- » puis un demi grain.... » &c. (*a*) C'eſt donc dans ces maladies, où un Médecin peut paſſer les doſes ordinaires; mais il n'y a qu'un Médecin qui le puiſſe faire, & il faut des circonſtances qui l'exigent abſolument. On peut ſe rappeller ce que nous avons dit, d'après M. de Sauvages, ſur l'action des médicamens en parlant de l'opium, & on ſe convaincra que telle ſubſtance donnée heureuſement à tel homme, aura des ſuites funeſtes adminiſtrée à un autre ou même au premier, ſi les circonſtances ne ſont plus les mêmes. J'ai cru devoir m'arrêter un peu ſur cet objet,

(*a*) *Dictionnaire de Chymie*, au mot AMBRE.

parce que quelques personnes croient que l'usage de l'ambre, même à une dose excessive, est indifférent pour la santé. Attachons-nous, autant qu'il est possible, à détruire les préjugés que nous rencontrons; il n'en restera encore que trop parmi les hommes.

Les bains, dont j'ai déjà parlé au Chapitre de l'Impuissance, concourent encore à bannir la stérilité dans les personnes trop grasses, & qui par cela même sont d'une délicatesse extrême. Ils suppléent au défaut d'exercice dans quelques climats.

Les femmes Turques sont presque toujours dans l'inaction, & elles doivent leur fécondité à l'usage des bains, qui est un spécifique contre les vapeurs & la plupart des accidens spasmodiques, dont devroient être attaquées des femmes presque toujours couchées sur leur

ſopha. Si elles paſſent quinze jours ſans prendre le bain, la tête leur fait mal, & tout leur corps ſouffre un mal-aiſe; avant-coureurs des incommodités qui aſſiègent les femmes inactives.

Il réſulte auſſi des inconveniens de l'uſage du bain, même dans l'Orient, mais ils ſeroient faciles à éviter ſi la ſuperſtition ne s'y oppoſoit. Leur fréquence eſt exceſſive: tout bon muſulman qui a couché avec ſa femme, eſt obligé de ſe purifier dans le bain; un Turc qui n'eſt pas marié doit aller au bain, ſi pendant la nuit il a été favoriſé par un ſonge voluptueux; les femmes de leur côté ſont obligées d'aller au bain pour les mêmes cauſes & ſous la même obligation. [*a*] Elles ſont diſ-

[a] Ce ne ſont là qu'une partie des motifs qui obligent les Turcs à aller au bain, qu'ils recommencent même à prendre s'ils ont entendu le cri d'un cochon, ſi un chien s'eſt approché d'eux pen-

penſées de ſe trouver à la moſquée dans le temps des prières; mais le bain eſt un devoir eſſentiel, preſcrit par leur religion, & auquel il eſt impoſſible de ſe ſouſtraire. [a]

Les mauvais effets que produiſent les bains dépendent encore de la qualité de l'eau, & du temps qu'on y reſte. (b) Si l'eau eſt chaude, elle occaſione des ſyncopes, des vomiſſemens, des vertiges, des cardialgies, &c. D'ailleurs, les femmes Turques reſtent long-temps dans le bain; elles ſont obligées d'y faire leur toilette; on les y peigne, on les lave à pluſieurs repriſes, & l'on y treſſe artiſtement leurs cheveux. Indépendamment du temps

dant le bain, &c. &c. Voyez le *Dictionnaire Encyclopédique*, au mot Ablution.

(a) Il n'y a pas de village Turc avec une petite moſquée, qui n'ait auſſi un bain public.

(b) Voyez les *Obſervations ſur les Turcs*, par M. Porter, II.e part, chap. XIII.

que cela demande, les femmes font baigner avec elles leurs enfans, à qui elles font la même cérémonie. Les hommes, qui ne font qu'entrer dans le bain, s'y laver & en sortir ensuite, se ressentent de ses bons effets, sans y être exposés, comme les femmes, aux accidens dont j'ai parlé. (*a*)

Il seroit facile de tirer parti des bains dans notre climat, en observant

---

(*a*) Les Turcs ne sont pas les seuls qui se servent fréquemment des bains à Constantinople; les Grecs, les Arméniens, les Juifs s'en servent aussi. Leurs femmes, de même que celles des Turcs, ne font tresser leurs cheveux que dans les bains. Les Arméniennes, qui ne changent pas souvent de linge, sont obligées de se laver plus souvent que les femmes Turques. On trouve dans une *Dissertation sur les Bains Orientaux*, par M. Ant. Timony, Médecin à Constantinople, inserrée dans l'Ouvrage de M. Clerc, les détails les plus curieux & en même-temps les plus utiles, sur les avantages & les inconvéniens qui résultent de l'usage des bains dans l'Orient. Voyez l'*Histoire Naturelle de l'Homme, considéré dans l'état de Maladie*, tom. II.

d'écarter ce qui peut les rendre dangereux. Il faudroit sur-tout ne pas imiter la conduite des Seigneurs Russes, qui après avoir fait usage du bain, & celui-ci est une fournaise qu'on nommé bain de vapeurs, (*a*) vont se reposer dans leurs lits & prennent les cordiaux les plus forts. C'est détruire en un instant les bons effets du remède que l'on vient d'employer ; c'est faire éclorre

(*a*) Ces bains se prennent dans une chambre assez petite, dont le plafond est peu élevé ; elle contient un ou plusieurs fourneaux de briques, dont on pousse le feu jusqu'à ce que la pierre large & inclinée qui est à leur sommet, soit brûlante. Quand ceux & celles qui veulent prendre le bain de vapeurs, sont dépouillés de leurs habits, on répand sur cette pierre de l'eau chaude ou froide qui s'élève en vapeurs, & se disperse sur les corps nuds. L'atmosphère de la chambre dans ce moment, est semblable à celui d'un four ou d'une raffinerie. Plusieurs Français, qui ont voulu essayer ce bain en Russie, m'ont assuré qu'ils n'avoient pu y rester une minute. Voyez ce que rapporte à ce sujet M. l'Abbé Chappe d'Autroche dans son *Voyage en Siberie*, tom I.er part. Ire.

le germe de plusieurs maladies dangereuses, ou du moins s'exposer à passer ses jours dans un état de langueur qui rend icapable de tout.

Ce que j'avance ici n'est point étranger à mon objet. Lorsque des philosophes célibataires se sont écriés, *pères & meres, plongez vos enfans dans le Styx!* On a admiré leurs déclamations, mais on a toujours suivi l'ancienne méthode d'élever ses enfans. Lorsque d'habiles Medecins sont venus, accompagnés du raisonnement & de l'expérience, à l'appui des philosophes; lorsque les Tissots ont donné des faits, & qu'ils ont dit, accoutumez *peu à peu* vos enfans aux bains froids, beaucoup de personnes ont senti l'importance de cette méthode de fortifier les hommes, & on a commencé à la mettre en usage. Mais qu'est-il arrivé? Des enfans que l'on destinoit

à être plongé dans l'eau froide, une partie le furent dans l'eau chaude; [& c'eſt par l'eau tiède que l'on devoit commencer.] On craignit enſuite l'impreſſion trop vive d'une liqueur froide ſur le corps d'un enfant chéri, on continua les bains chauds; & j'ai vu des enfans qui, grace à la tendreſſe extrême de leur parens, ne feront jamais que des hommmes foibles & maladifs, ſi les infirmités dont ils ſont déjà attaqués lenr laiſſent parcourir la durée ordinaire de la vie humaine. [*a*]

(*a*) Il faut conſulter, ſur la manière de faire prendre les bains aux enfans, les préceptes que donne M. Tiſſot, dans ſon excellent Ouvrage, *Avis au Peuple ſur ſa ſanté*, vol. II. chap. XXVII. La *Diſſertation* de M. Ballexſerd *ſur l'éducation phyſique des Enfans*, I.re époque. On trouve dans cette Diſſertation, les raiſonnemens les plus ſenſés ſur les bains adminiſtrés aux enfans : l'Auteur y balance les avantages & les déſavantages qui en peuvent réſulter, ſelon le climat, les mœurs & la conſtitution des individus.

LES perſonnes foibles, qui pour combattre la ſtérilité, auroient recours aux bains chauds, tomberoient dans le même inconvénient; ſur-tout, ſi comme les Seigneurs Ruſſes, ils ne s'attachoient pas à rétablir, après avoir pris le bain, le ton, le reſſort des fibres. La force des porte-faix de Conſtantinople [on en raconte des prodiges,] s'acquiert & ſe ſoutient par l'exercice que ces hommes ſont obligés de faire. Ils ſeroient bien éloignés de cet état, & jamais leurs fibres ne reprendroient le degré de force qui leur eſt néceſſaire, ſi au moment qu'ils ſortent du bain, ils ſe livroient à la molleſſe & à l'oiſiveté. En Ruſſie, les hommes du peuple qui ſe conduiſent à bien des égards, avec plus de prudence que les gens du monde, mangent de la neige ou de la glace étant dans le bain, tandis que leurs corps ruiſſelent

de ſueur, & la ſueur n'en devient que plus copieuſe. » Quand le *mou-* » *gik*, (*a*) dit M. Clerc, a ſué » à ſa volonté, il ſort du bain tout » nud, le corps fumant, & rouge » comme une écreviſſe cuite, & va ſe » jeter dans la rivière qui eſt toujours » à la proximité du bain. Si les glaces » de l'hiver s'y oppoſent, il ſe con- » tente de s'arroſer de la tête aux » pieds, à pluſieurs repriſes, avec de » l'eau qu'il puiſe dans des trous faits » exprès; après cette cérémonie, il » endoſſe un habit de peau de mou- » ton, & va boire un gobelet ou deux » d'eſprit de grain très-fort: s'il n'eſt » pas en état de s'en procurer, il boit » d'une forte bière..... Ce bain rend » le *mougik* gai, alerte, & tout prêt » à s'acquitter des plus rudes travaux...

(*a*) C'eſt le nom générique qui déſigne en Ruſſie, le ſujet, l'eſclave.

» C'est ainsi qu'on trempe l'acier. [*a*]
» Les hommes du peuple, dit encore
» M. l'Abbé Chappe, sortent tout en
» sueur des bains, & vont se rouler
» dans la neige par les froids les plus
» vigoureux, éprouvant, presque dans
» le même instant, une chaleur de
» 50 à 60 degrés, & un froid de plus
» de 20 degrés, sans qui leur arrive
» aucun accident. » (*b*)

Il résulte de cette manière d'agir, que les hommes & les femmes du peuple, se préservent & se guérissent souvent d'un grand nombre de maladies, par l'usage des bains de vapeurs suivis de l'immersion dans l'eau froide; tandis que le beau monde (on a vu plus haut comment il se conduit en sortant du bain) se procure des fluxions,

(*a*) *Histoire Naturelle de l'homme, considéré dans l'état de maladie*, tom. II.

(*b*) *Voyage en Sibérie*, loco citato.

des maux de gorge, des rhumes opiniâtres, des catarres qui dégénèrent ſouvent en aſthme, ou qui ſe terminent par la phthiſie, le relâchement, la molleſſe des chairs, un gros embonpoint qui cauſe ſi facilement la ſtérilité. Rien de plus commun que de voir les Dames Ruſſes avec la tête, le viſage ou le cou, enveloppés d'un mouchoir, & de leur entendre dire que leurs indiſpoſitions viennent d'un refroidiſſement.

» Il eſt bon que vous ſachiez, dit
» M. le Comte Algarotti, que la cou-
» tume du pays, (en Ruſſie) eſt de
» jeter les enfans d'un four, où on les
» tient un certain temps, dans l'eau
» froide & dans la glace. C'eſt ainſi
» qu'on les endurcit au chaud & à la
» gelée, & qu'on les rend plus invul-
» nerables aux coups des ſaiſons,
» qu'Achille à ceux des lances & des

» flèches.... Cependant chaque fantassin, ontre ses armes, porte toujours un manteau; au besoin il le déplie & s'enveloppe dedans; il dort sur la neige comme dans le meilleur lit.... La nourriture du soldat est très-frugale.... Quand il est campé, on lui donne de la farine; il creuse des fours en terre & y cuit son pain. Quand on veut le régaler, on lui donne une espèce de biscuit très-dur, qu'il concasse, & fait bouillir avec du sel & des herbes qu'il trouve partout. La plus grande partie du temps, il fait abstinence, &c. &c. (*a*)

Les Russes devroient donc être regardés, eu égard à ce que l'on vient d'exposer, comme un peuple où réside la force la plus énergique; mais,

---

[*a*] *Lettres sur la Russie, contenant l'état du commerce, de la marine, des revenus, des forces de cet Empire.*

ainsi que chez tant d'autres Nations, il se trouve dans leurs mœurs, des vices qui s'élèvent continuellement contre la population. Dans la suite de cet Ouvrage nous aurons occasion de parler de quelques uns des abus, des préjugés, que M. l'Abbé Chappe a observé durant son voyage en Sibérie, & qui s'opposent, avec force, à la perfection de l'espèce humaine, chez un peuple que le climat & une partie de l'éducation physique concourrent à rendre robuste & infatigable.

TOUT ce qui tend à rendre le corps robuste dans un âge encore tendre, fait dans l'âge mûr des athlètes vigoureux; & des hommes ainsi constitués, doivent être aussi excellens dans l'art de peupler le monde, que dans l'affreux métier de le détruire. Il n'y a pas d'apparence que dans notre climat, il soit

jamais nécessaire d'endurcir les hommes, à peu près comme on trempe l'acier, par les moyens qu'emploient les Russes, mais en modérant les expédiens, en les assortissant à notre constitution actuelle, ne pourroit-on parvenir à la remonter peu à peu? (*a*)

[*a*] C'est par l'éducation physique qu'il faut commencer ; & les livres excellens, donnés sur cet objet, annoncent qu'il est devenu capital depuis quelques années. On peut citer parmi ces Ouvrages utiles, *l'Education des enfans*, de Locke, dans lequel on a puisé des préceptes excellens pour des traités d'éducation qui ont paru depuis. Le Chapitre de l'*Institution des enfans*, dans les *Essais* de Montaigne, est encore une source où l'on a puisé des connoissances utiles. Tout le monde connoît l'Ouvrage du Citoyen de Genève qui a aussi l'éducation pour objet. La *Dissertation* de M. Ballexserd. Le Commentaire de M. Van-Svieten, sur les aphorismes de Boerhaave, qui traite avec tant de sagacité les maladies des enfans & la manière de les conduire dans les premiers temps de leur vie. *L'essai sur la manière de perfectionner l'Espèce Humaine*, par M. Vandermonde. *Le Traité de l'éducation médecinale des enfans en bas âge*, par M. des Essarts, &c. &c.

Du moins il faudra des accidens extraordinaires, pour jeter la stérilité sur des individus, qui dès leur naissance auront été élevés de manière à pouvoir compter sur leurs forces. C'est en les exerçant & en les accoutumant à tout, qu'on parviendra à les rendre vigoureux.

Les Anglais formeroient une nation, incomparablement plus forte que la nôtre, si l'éducation agreste qu'ils donnent à leurs enfans, n'étoit en quelque sorte perdue pour la plupart, lorsque, maîtres de leurs actions, ils se livrent à notre exemple à toute la dissipation vers laquelle la jeunesse se porte avec tant de facilité. L'ingénieux Auteur de la *Lettre sur les Patagons*, nous donne un exemple frappant de l'usage où sont les Anglais de fortifier le corps des hommes, tandis qu'il en est encore temps. Dans l'idée que notre

écrivain ſe fait des Patagons, toute leur éducation eſt une gymnaſtique continuelle. » Docteur, dit-il, à M.
„ Matti, auroit-on réſolu en Angle-
„ terre d'être Patagons en quelque
„ choſe ? Vous plongez vos enfans
„ dans la Tamiſe.... Il y a bien pis :
„ je me rappelle que dans mon voyage
„ d'Italie, je rencontrai à Gênes votre
„ chef d'eſcadre, M. Hariſſon ; il eut
„ la politeſſe de m'inviter à voir ſon
„ eſcadre.... Au milieu de nos propos
„ dans la chambre du conſeil, entrè-
„ rent deux enfans avec le tablier de
„ fatigue, couverts de ſueurs & de gou-
„ dron, vrais mouſſes ; ils venoient
„ ſaluer le Commandant, & ce fut
„ avec un air de confiance & preſque
„ de familiarité. Qui ſont ces élèves,
„ lui dis-je ? .... *L'un eſt le neveu de*
„ *l'Amiral* Hervey *& de Milord* Briſtol,
„ *l'autre m'appartient*.... Et quel ſera

„ leur premier grade ? *matelot & ainsi*
„ *de suite, jusqu'à ce qu'ils arrivent au*
„ *commandement.* Ils nous quittèrent
„ pour grimper aux mats. (*a*)

INDÉPENDAMMENT des progrès que doivent faire des hommes ainsi élevés, on peut dire que s'ils conservent ce précieux germe de force & d'agilité, introduit en eux à l'âge où les facultés corporelles demandent à se développer, ils seront utiles à leur patrie à plusieurs égards. On auroit à la vérité lieu de craindre que des jeunes gens dont on a fortifié les organes par beaucoup d'exercice, ne soient portés avant l'âge nécessaire vers les plaisirs de l'amour ; mais l'exemple des

(*a*) *Lettre au Docteur* Matty, *Secrétaire de la Société Royale de Londres, sur les géans Patagons.* Cette brochure, qui est une critique de nos mœurs, offre des vues utiles, & dont on pourroit tirer parti jusqu'à un certain point, pour fortifier le corps des jeunes gens.

habitans de la campagne doit nous rassurer. Avec toutes les qualités requises pour prouver leur vigueur, ils sont plus réservés, ils domtent avec plus d'empire, les passions violentes que nos jeunes gens inactifs, moins affectés de l'amour par les sens que par l'imagination. *Je veux qu'en la débauche même*, dit Montaigne, en parlant d'un jeune homme, *il surpasse en vigueur & en fermeté ses compagnons, & qu'il ne laisse à faire le mal, ni à faute de force ni de science, mais à faute de volonté.* (a) S'il est nécessaire d'arrêter l'explosion des feux de l'amour, c'est en démontrant les suites funestes qu'elle doit avoir dans un âge trop tendre, ainsi que je l'ai dit ailleurs. Les anciens athlètes s'abstenoient de la compagnie des femmes, afin d'être plus forts &

(a) Liv. I. Chap. XXV. *L'institution des enfans.*

plus vaillans dans les jeux olympiques & dans les gymnases. *Les anciens Gaulois*, dit encore Montaigne, *estimoient à extrême reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'âge de vingt ans, & recommandoient singulièrement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant leur* pucelage, *d'autant que les courages s'amolissent & divertissent par l'accouplage des femmes.*

AUSSI ces hommes formèrent-ils une Nation courageuse à laquelle rien n'auroit résisté, s'ils n'avoient peu à peu dégénéré, en se livrant à la débauche excessive qu'enfante le luxe; & d'où naissent les maladies & les infirmités qui affoiblissent les empires, en affectant les individus qui les composent. Les anciens historiens nous peignent les Gaulois comme des hommes formidables en ce qu'ils ne crai-

gnoient rien, *estimans que fuir étoit chose si honteuse, que mesmes il ne s'enfuyoient pas des maisons qui s'écrouloient.* (*a*)

Il a donc été possible de donner aux jeunes gens une vigueur peu commune & d'en suspendre les effets, relativement aux plaisirs, pendant quelque temps. Quels avantages n'en revient-il pas à la nation, lorsque ces hommes étant *achevés*, ils dirigent leur force vers l'amour, avec toute l'énergie d'un tempérament robuste ! (*b*)

On observe encore une cause de

(*a*) *Mémoires des Gaules*, &c. par Scipion Dupleix. Liv. I. Chap. IX.

[*b*] Les Loix Gauloises avoient porté l'attention jusqu'à condamner à l'amende, un jeune homme duquel la ceinture auroit excédé une certaine mesure, pour être devenu trop gras; *ce qui est*, dit l'historien que j'ai cité dans la note précédente, *une marque ordinaire d'oisiveté & de faitardise.*

ſtérilité qui tient moins à l'homme & à la femme qu'au local qui les environne. Dans le fameux traité de l'*Air & des Eaux*, (a) Hippocrate a développé d'une manière admirable, les influences de ces élémens ſur tout ce qui ſe paſſe dans l'économie animale; & d'après les obſervations de ce grand homme, on peut rendre raiſon de la ſtérilité ou de la fertilité d'un pays par rapport à ſa ſituation.

Les préceptes donnés par le père de la Médecine, à ceux qui ſe deſtinent à cette ſcience, devroient être ſu de tous les hommes qui chériſſent la ſanté. Ce ſeroit m'écarter du plan de mon Ouvrage,

(a) *Dict. de Méd.* art. Aer. On retrouve encore ce morceau précieux dans l'*Hiſtoire Naturelle de l'homme malade*, tom. II. IV.e part. & c'eſt une obligation que doivent avoir à l'Auteur, les perſonnes qui ne peuvent ſe procurer un Ouvrage auſſi conſidérable qu'eſt le *Dictionnaire de Médecine*.

Ouvrage, que d'extraire de l'article important dont je parle, tout ce qui pourroit avoir un rapport, plus ou moins éloigné, à mon objet; il eſt néanmoins quelques obſervations eſſentielles, que je vais offrir rapidement à mes lecteurs. Hippocrate conſidère les Nations entières dans ſes obſervations, mais on doit les rapprocher plus particulièrement des individus; & alors elles deviennent utiles pour la plupart, en les appliquant à l'objet que je traite.

APRÈS les connoiſſances préliminaires ſur le climat, Hippocrate veut que le Médecin qui ſe deſtine à y exercer ſon art, s'occupe de la manière de vivre des habitans; il obſervera, dit-il, s'ils ſont grands buveurs & grands mangeurs, ou s'ils boivent peu, quoique d'ailleurs ils mangent beaucoup; s'ils ſont pareſſeux & enne-

mis du travail, ou bien s'ils aiment l'occupation & l'exercice; c'eſt de là qu'il doit tirer ſes inductions ſur tout ce qui ſe préſente.

D'APRÈS ce que j'ai dit plus haut, il eſt aiſé de ſentir que dans un mariage, la ſtérilité qui aura pour cauſe l'inaction des deux individus, ou des excès dans les alimens, qui dérangent continuellement les fonctions, ſera guérie par les moyens que j'ai indiqués, après qu'on en aura reconnu la cauſe; ce qui ſera facile, pour peu que l'on s'examine en ſuivant les obſervations d'Hippocrate.

TOUTE Ville expoſée aux vents chauds, c'eſt-à-dire, aux vents qui s'élèvent entre le levant & le couchant d'hiver, & qui eſt à couvert des vents du nord, eſt abondante en eaux; mais ces eaux ſont impures & peſantes,

CETTE obſervation d'Hippocrate ſe confirme très-ſouvent. Les perſonnes obligées de s'éloigner pour quelque temps du lieu qu'elles habitoient, & où elles faiſoient uſage des eaux dont parle notre immortel obſervateur, ſont devenues fécondes dès qu'elles en ont ceſſé l'uſage.

LES Villes qui ont une mauvaiſe expoſition, & qui ont volontiers des eaux marécageuſes ou des eaux de lacs, ſont expoſées à des variétés continuelles. Si l'été y eſt ſec, les maladies y ſont courtes ; ſi l'hiver eſt froid, les hommes y ont la tête fort humide & pleine de pituite...... *Ces hommes ont peu de force & de vigueur ;* ils ne digèrent qu'avec peine........ Le moindre excès les incommode...... Les femmes y ſont mal-ſaines & ſujettes aux fluxions. *Il y en a beaucoup que la mala-*

die, & non pas la Nature, rend ſtérile, ou fait avorter. Les enfans y ont des aſthmes & tombent dans de fréquentes convulſions........ Quand les hommes ont paſſé cinquante ans, ils deviennent paralytiques, ſi le ſoleil leur donne tout d'un coup ſur la tête, ou qu'ils y aient ſouffert un trop grand froid.

En indiquant ainſi le mal, Hippocrate indique en même temps comment on peut le prévenir. En effet, les variations continuelles de l'athmoſphère influeront peu ſur les corps, ſi on y a habitué ceux-ci; les hommes n'auront rien à craindre des excès, s'ils n'en font aucun; en évitant les maladies on évitera la ſtérilité, puiſque celle-ci en eſt la ſuite, &c.

Quant aux Ville qui, à couvert des vents chauds, reçoivent les vents froids entre le couchant & le levant

d'été, les eaux y ſont froides, & les hommes communément grands & ſecs.... Ils mangent plus qu'ils ne boivent, ont la tête ſaine & forte, & la plupart ſont ſujets à des ruptures de vaiſſeaux. Ils ont en été, juſqu'à l'âge de trente ans, de grands & fréquens ſaignemens de nez, & vivent néanmoins plus long-temps que les autres. La dureté des eaux, leur crudité, leur froideur, *rendent beaucoup de femmes ſtériles*, ſuppriment leurs régles, ou du moins les dérangent conſidérablement. On attribue encore à ces eaux les difficultés de l'accouchement, & celles que les femmes éprouvent lorſqu'elles veulent nourrir leurs enfans; la crudité & la dureté des eaux détruiſant le lait. L'enfance dans ces Villes dure plus long-temps qu'ailleurs, & la puberté y eſt plus tardive.

Les Villes qui ſont tournées au le-

vant, ſont ſans comparaiſon plus ſaines que celles qui ſont au nord & que celles qui ſont tournées aux vents chauds; quand il n'y auroit qu'une ſtade de différence. Les eaux qui y reçoivent les rayons du ſoleil levant, ne ſauroient être que très-claires, très-légères & d'une ſaveur agréable. Les premiers rayons du ſoleil les purifient, & l'air retient long-temps les impreſſions du matin: les hommes y ont le teint fort bon & fleuri, la voix claire & nette, les paſſions aſſez modérées, *ce qui eſt un grand point pour la fécondité; auſſi les femmes y ſont-elles fécondes*, & elles accouchent facilement.

MAIS les Villes qui regardent le couchant, de manière qu'elles ſoient à couvert des vents du levant, & ne reçoivent que les vents chauds ou les vents du nord; ces Villes, dit Hippocrate, ſont néceſſairement mal-

ſaines : les eaux n'y ſont pas claires, le ſoleil n'agit ſur elles que lorſqu'il eſt déjà fort haut. Tous les matins, pendant l'été, il ſouffle des vents froids, & il tombe de la roſée ; le reſte de la journée le *ſoleil brûle & deſſeche les hommes* ; c'eſt pourquoi *ils n'ont ni force ni couleur*, & ſont ſujets à une infinité de maladies. Ils ont de plus la voix rude & enrouée, à cauſe de la groſſièreté & de l'impureté de l'air, qui ne peut être purgé par les vents ſecs du nord, qui n'y ſont pas de longue durée ; & parce que ceux qui y ſouflent ſont très-humides & très-pluvieux. Les vents du couchant reſſemblent parfaitement à ceux de l'automne ; & la ſituation de ces Villes leur donne une température à peu près pareille à celle de cette ſaiſon, à cauſe du changement qui y arrive dans un même jour ; le matin & le ſoir y ſont

d'une température entièrement opposée.

RIEN ne démontre mieux les effets salutaires qui doivent résulter de la situation favorable d'un pays, que la longevité des habitans du *Petit-Cléry* en Clermontois. Quoique ce Village ne consiste qu'en 25 feux, il s'y trouvoit à la fin de l'année 1768, douze personnes en très-bonne santé, qui avoient entr'elles 993 ans 2 mois. (*a*) Il est étonnant qu'il se trouve dans un aussi petit Village, un aussi grand nombre de personnes d'un âge avancé; il faut attribuer ce bonheur à sa position. Il est près de la Meuse sur une petite montagne, à l'aspect du nord, & au pied de laquelle est une prai-

(*a*) *Journ. Encyclop.* Décembre 1768. Ces douze personnes sont trois hommes & neuf femmes ou filles.

rie, environnée de belles plaines, & éloignée des bois.

Ce qu'Hippocrate a dit des eaux jusqu'à présent, s'est trouvé lié avec ses observations sur la situation & la température des Villes. Il revient ensuite au premier objet, qu'il n'a fait qu'indiquer. Il examine quels biens & quels maux doivent résulter de l'usage des eaux, relativement à leurs propriétés.

Les eaux des marais, celles des lacs, & en général toutes les eaux croupissantes, doivent être nécessairement chaudes en été, épaisses & de mauvaise odeur, parce qu'elles ne coulent point, qu'elles reçoivent toujours l'égoût des canaux, & qu'elles sont brûlées par le soleil. En hiver, elles seront froides, glacées & troubles, lourdes & grossières. Ceux qui boivent

habituellement de ces eaux, ſont la proie d'une infinité de maladies. Elles cauſent des obſtructions aux principaux viſcères, elles décharnent le viſage & amaigriſſent tout le corps. *Les femmes qui en ſont uſage conçoivent avec peine, accouchent difficilement* : elles mettent au monde des enfans fort gros, bourſouflés, mais qui dans la ſuite tombent en conſomption, & ſont toujours malſains & ſujets à pluſieurs accidens. *Souvent il arrive auſſi que les femmes croient être groſſes, & quand le terme eſt venu, cette groſſeſſe s'évanouit.*

LES plus mauvaiſes eaux après les précédentes, ſont celles qui coulent des rochers, car elles ſont dures; & celles qui viennent des lieux où il y a des eaux chaudes, & où il naît du fer, du cuivre, de l'argent, de l'or, du ſoufre, du vitriol, du bitume ou du ſalpêtre; ces eaux paſſent avec peine,

& empêchent le ventre de faire ſes fonctions.

Les meilleures ſont celles qui viennent des lieux hauts & des collines, qui n'ont qu'une terre ſabloneuſe, car elles ſont douces & limpides ; elles ſont chaudes en hiver, & froides en été ; ce qui marque qu'elles ont leurs ſources très-profondes. Mais il faut ſur-tout faire grand cas de celles qui coulent vers le levant, & particulièrement vers le levant d'été. Toutes celles qui ſont ſalées, âcres & crues, ſont en général très-mauvaiſes à boire.

On met au dernier rang des eaux, celles qui coulent vers le midi, & entre le levant & le couchant d'hiver ; mais elles ſont moins dangereuſes dans les pays froids que dans les pays chauds.

Les perſonnes qui ont le ventre dur, conſtipé & diſpoſé à s'enflam-

mer, doivent uſer des eaux les plus douces, les plus légères; & ceux qui l'ont mou, humide, pituiteux, doivent chercher les plus dures, les plus crues & un peu ſalées, car elles conſumeront cette pituite & cette humidité.

TOUTES les eaux qui cuiſent facilement les légumes, qui fondent & pénètrent les viandes, lâchent par conſéquent le ventre & lui communiquent leurs vertus; celles qui ſont crues & dures, & qui cuiſent difficilement ces mêmes viandes, ne peuvent que deſſécher & reſſerrer.

LES eaux de pluie ſont très-légères, très-douces, très-délicates, très-claires. (*a*)

(*a*) Ces bonnes qualités dépendent de la pureté de l'air, mais il n'eſt pas toujours dans cet état, & l'eau contient alors des matières groſſières, qui exigent la diſtillation, pour la rendre légère & plus pure.

Les eaux de glace & de neige ſont toutes très-mauvaiſes, car toute eau qui a été gelée ne recouvre jamais ſa première qualité.

La pierre, la colique néphrétique, la ſtrangurie, l'ardeur d'urine, la ſciatique & les tumeurs, viennent particulièrement aux hommes qui boivent de toutes ſortes d'eaux, dont la ſource eſt fort éloignée, ou dans leſquelles d'autres eaux de rivières, de lacs & de marais ſe déchargent. Il eſt impoſſible qu'une eau reſſemble à une autre; l'une eſt douce, l'autre ſalée & alumineuſe; celle-ci eſt froide, celle-là eſt chaude, &c. Rien n'eſt plus important que cet examen, continue Hippocrate, & la plus grande partie de nos maladies, viennent des cauſes que nous avons ſous les yeux, que nous ſecondons au lieu de les détruire.

On ne peut ſe refuſer à croire que

l'air & l'eau n'aient une action ſenſible ſur la multiplication de l'eſpèce, & que les différences qu'ils font naître ne ſoient très-remarquables. C'eſt ce qui faiſoit dire à Hippocrate, en conſidérant les variétés des ſaiſons & celles des terreins; il en eſt de même des hommes, ſi l'on y prend garde de près; dans les uns, la nature eſt la même que celle des montagnes, des forêts, & des lieux arides; dans les autres, elle eſt ſemblable à celle des terres légères & humides; dans ceux-ci, elle eſt la même que celle des pays qui ont des prairies & des marais; & dans ceux-là, on reconnoît la nature des plaines & des lieux découverts & ſecs: les variétés des ſaiſons, qui changent la nature des choſes, ſont grandes, & en grand nombre; les diverſités qu'elles cauſent ne le ſont pas moins.

NOTRE obſervateur, pour prouver à quel point la température du climat influe ſur la vigueur, & par conſéquent ſur la fertilité des hommes, expoſe les réflexions que lui ont ſuſcitées ſes obſervations. L'Aſie, dit il, diffère de l'Europe, par la nature des plantes & des hommes; car tout vient plus beau & plus grand en Aſie qu'en Europe. La tempérance des ſaiſons & leur égalité en ſont cauſe; or, ce qui contribue le plus à la bonté & à l'accroiſſement des choſes qui naiſſent dans un pays, c'eſt la température de l'air. Ce n'eſt pas que le climat de l'Aſie ſoit égal en tout, continue notre Auteur, je ne parle que de cette partie qui eſt la plus tempérée..... *On y élève les enfans avec plus de facilité, les hommes y ſont mieux conſtitués, plus beaux, plus grands & mieux faits;* quant à la taille & à la beauté de la voix, il n'y

a presque pas entr'eux de différence ; de sorte, qu'on peut assurer que ce climat approche plus que tout autre de la constitution la plus naturelle & la plus tempérée ; mais il est impossible que la force, le courage, la vigueur & la patience dans les travaux, accompagnent de telles constitutions ; le goût & l'instinct n'y sont pas constans ; un sexe ne se borne point uniquement à l'autre, entraîné par la volupté...... Il en est de même en Egypte & en Lybie.

En parlant des peuples qui habitent les bords du Phase, Hippocrate observe que leur pays est marécageux, chaud, humide & couvert. En tout temps, dit-il, il y tombe des pluies très-fortes, & ses habitans vivent dans les marais, & bâtissent au milieu des eaux. Ils vont rarement dans les Villes, mais ils courent çà & là dans de pe-

tites barques qu'ils font d'un ſeul tronc d'arbre. Ils ne boivent que des eaux chaudes, ſtagnantes, qui ſont corrompues par le ſoleil, & groſſies par les pluies. Le Phaſe même n'eſt qu'une eau dormante; de tous les fleuves, c'eſt le plus tranquille & le plus lent. Les fruits que mangent les Phaſiens, ſont avortés, imparfaits, ſans ſaveur; l'exceſſive humidité ne leur permet pas de mûrir comme il faut: c'eſt cette humidité qui rend l'air de ce climat fort épais, & groſſier; tout cela joint enſemble, fait que les habitans du Phaſe diffèrent des autres hommes par la figure: *ils ſont exceſſivement grands & horriblement gros. Ils ſont pâles & défaits comme les malades qui ont la jauniſſe, ils ſont lâches dans les travaux.*

A la conſtitution de ces Aſiatiques, Hippocrate oppoſe les Sauromates,

Européens qui habitent près du Palus-Méotide. Les femmes montent à cheval, lancent le javelot, & combattent pendant qu'elles ſont vierges. Il faut qu'elles aient tué trois de leurs ennemis pour obtenir la permiſſion de ſe marier ; elles n'habitent avec leurs maris qu'après avoir fait le ſacrifice ordonné par la loi. Celle qui ſe marie, eſt diſpenſé de monter à cheval & d'aller à la guerre, à moins que le pays ne ſoit forcé de prendre les armes pour quelque grande néceſſité. Elles n'ont que la mamelle gauche ; car pendant qu'elles ſont jeunes, les mères ont grand ſoin de leur brûler la mamelle droite avec un inſtrument d'airain fait exprès ; de ſorte que cette mamelle ne pouvant croître, toute la force & la nourriture ſe portent à l'épaule & au bras droit, &c.

On devoit obſerver beaucoup de

différence entre la conſtitution de ces peuples & celle des Phaſiens ; la coutume où étoient les premiers, de diſpenſer les femmes de monter à cheval lorſqu'elles étoient mariées, contribuoit à la multiplication de l'eſpèce ; car une cauſe aſſez ordinaire de ſtérilité, eſt le trop fréquent exercice à cheval ; les Scythes en ſont la preuve.

CES Peuples, qu'on appelle *Nomades*, dit Hippocrate, parce qu'ils n'ont point de maiſons, & qu'ils habitent dans des charriots, (*a*) demeurent dans un même lieu tant qu'ils y trouvent du fourrage ; quand ils ont tout conſommé, ils décampent & vont ailleurs. Les femmes vivent dans ces charriots, & les hommes les ſuivent à

(*a*) Ces charriots ont quatre ou ſix roues ; ils ſont couverts de tapis & faits comme des maiſons à pluſieurs étages. Ces maiſons ambulantes ſont traînées par deux ou trois paires de bœufs.

cheval, à la tête de leurs troupeaux & de leurs haras. *Il n'y a point de nation moins féconde, & où les animaux ſoient moins nombreux & plus petits.* Les hommes ſe reſſemblent tous; ils ſont gras & charnus; leurs jointures ſont lâches & abreuvées d'humeurs, comme tout leur corps. Cette maſſe de chair & cette graiſſe, ſont ce qui les rend tellement reſſemblans, qu'un homme n'y diffère preſque pas d'un autre homme, ni une femme d'une autre femme. Cela vient auſſi en partie, dit encore notre immortel obſervateur, de ce que les ſaiſons étant toujours égales, il n'arrive aucun changement phyſique, ni aucune altération dans la ſemence, ſi ce n'eſt par quelque maladie; ou par quelqu'accident fort violent & fort rare. (*a*)

(*a*) La ſituation du pays dont parle Hippocra-

Ce que j'ai dit ailleurs de l'humidité & de l'embonpoint excessif qui causoient la stérilité, est confirmé par Hippocrate au sujet des peuples dont il fait la description. La plupart des Scythes, & généralement tous les *Nomades*, se brûlent les épaules, les bras, les jointures des mains, la poitrine, les cuisses & les lombes, à cause de l'excessive humidité qui les relâche & les

---

te, est telle, que les habitans y ressentent toujours les vents de bise, que les neiges, les glaces & les eaux rendent extrêmement froids. L'hiver y est perpétuel; l'été n'y dure que peu de jours, lorsque le soleil à la fin du solstice d'été s'approche de ce pays, & alors sa chaleur est très-foible. Les Scythes ont toujours la même nourriture, & les mêmes habits, hiver & été; l'air qu'ils respirent est toujours le même, épais & humide, & ils n'ont pour boissons que des eaux de neige & des eaux glacées. C'est de cette uniformité générale, qu'Hippocrate tire la ressemblance constante des individus au physique & au moral.

énerve; *ils n'ont ni la force de tendre un arc, ni celle de lancer un javelot*; mais quand ils se sont brûlés, les jointures sont plus fortes, leur corps devient plus robuste & plus ferme. *Ils n'en sont néanmoins pas plus propres à la fécondité; les Scythes sont les plus stériles de tous les peuples. La plupart même sont impuissans*; s'acquittent des devoirs propres aux femmes, & parlent comme elles. On les appelle les efféminés. Quand ils approchent de leurs femmes, & qu'ils ne se trouvent plus hommes, ils ne doutent point qu'ils n'aient offensés les Dieux, qui pour se venger, leur font sentir ces effets de leur colère. Ils prennent des robes de femmes, & avouant publiquement leur impuissance, ils vivent en femmes & en font toutes les fonctions.

ON retrouve encore ici cette vérité de tous les temps & de tous les lieux,

que le peuple eſt la partie la plus ſaine d'un état pour la multiplication de l'eſpèce. Cette impuiſſance dont nous parlons, n'attaque jamais les pauvres; *il n'y a*, dit Hippocrate, *que les nobles & les riches qui en ſont atteints, parce qu'ils vont toujours à cheval ou en charriot, au lieu que les pauvres vont à pied.* Il obſerve encore que *les Scythes ont le teint & les cheveux roux, & que la fécondité n'eſt pas propre aux tempéramens de cette nature.* A l'égard des femmes, *leur humidité & leur graiſſe s'oppoſent à la conception, en bouchant l'orifice de la matrice*; leurs eſclaves ſont très-utiles à la nation; chargées de tout le travail & faiſant un exercice continuel, *elles ſont fort maigres, & par là conçoivent avec une facilité dont la nation ſe trouve heureuſe.* Ces eſclaves empêchent ſeules le dépériſſement trop rapide de l'eſpèce dans ces climats.

L'AUTEUR des *Recherches ſur les Américains*, qui paroît ne pas avoir eu connoiſſance de ce qu'Hippocrate a dit des Scythes, relativement à la couleur de leurs cheveux, ne la regarde pas moins comme une nuance de dégénération, comme une eſpèce de maladie, même dans nos climats. On peut en juger par les inductions que cet Auteur tire des taches que l'on remarque à la peau des perſonnes dont nous parlons. » Les hommes » blancs, dit M. de P***, ne ſont » point roux ſans être pâles ; & » ſans répandre une odeur déſa- » gréable ; on leur remarque, entre » l'épiderme & la peau, des ſouillu- » res...... des taches lenticulaires, oc- » caſionées par des matières craſſes & » impures qui ſe dépoſent & s'accu- » mulent à l'oriſice des vaiſſeaux ex- » halans, d'où le teint contracte une » bigarrure

» bigarrure qui ſe manifeſte davantage » en été lorſque la tranſpiration eſt » ſenſible. » (*a*) En effet, les Praticiens peuvent obſerver que dans les maladies aigues qui attaquent les *roux*, le développement des ſymptômes ſe fait très-ſouvent avec des différences qui ne ſe remarquent pas, lorſque les mêmes maladies ſurviennent à d'autres perſonnes. C'eſt ſur-tout dans les maladies inflammatoires que l'on a eu occaſion d'obſerver ceci. En admettant une ſorte de dégénération dans la conſtitution des perſonnes dont nous parlons, il ſeroit aſſez facile de dire pourquoi, quoiqu'ordinairement peu fécondes, elles n'en paroiſſent pas moins portées vers le phyſique de l'amour.... On verra au chapitre des Influences

(*a*) *Recherches Philoſophiques ſur les Américains*, IV.e part. ſect. I.re

du mariage ſur la ſanté, qu'il eſt certaines maladies qui, par les circonſtances, paroiſſent porter ceux qui en ſont atteints vers le phyſique de l'amour : en admettant donc ici une ſorte de dérangement, une âcreté, ſi l'on veut, dans quelques fluides, on expliqueroit comment des perſonnes, qui ne ſont rien moins que robuſtes & vigoureuſes, ſont tourmentées par des irritations vénériennes.

PAR la force de ſon génie, Hippocrate s'étoit élevé au deſſus des idées ſuperſtitieuſes de ſon temps, & il en donne la preuve, en voulant diſſuader ſes contemporains de la croyance dans laquelle ils étoient, que l'impuiſſance & la ſtérilité étoient une maladie envoyée par les Dieux, pour punir les hommes de leurs fautes. Si cela étoit, s'écrie ce Médecin Philoſo-

phe, elle arriveroit aux pauvres comme aux riches, & encore plutôt aux premiers, car les pauvres honorent bien moins les Dieux. En effet, continue-t-il, ce ſont les riches qui leur font des ſacrifices, qui leur élèvent des ſtatues, & qui leur font mille offrandes & mille dons; ce que les pauvres ne ſont pas en état de faire. Le plus ſouvent même ces derniers, au lieu d'honorer les Dieux, murmurent & blaſphêment contr'eux, à cauſe du partage ſi inégal qu'ils font des richeſſes. La punition de tous ces crimes devroit donc plutôt tomber ſur les pauvres, que ſur les riches, qui n'y ont point de part.... Mais cette maladie ne vient des Dieux que comme les autres, & elles ont toutes leurs cauſes dans la Nature!

C'EST également aux cauſes expoſées ci-deſſus, qu'Hippocrate attribue

les variétés qui s'obſervent en Europe dans l'eſpèce humaine. Les autres Européens, dit-il, diffèrent entr'eux par la taille & le viſage, à cauſe des variations fréquentes des ſaiſons; en effet, ils ont de longs hivers & des étés inſupportables; de grandes pluies, de grandes ſéchereſſes, & de grands vents, qui produiſent des changemens conſidérables, & ces changemens apportent les différences que l'on remarque dans les générations; *car la ſemence n'eſt pas toujours la même dans le même homme, étant tout autre l'hiver que l'été, & pendant les ſéchereſſes que pendant les pluies.* Voilà pourquoi les Aſiatiques ſe reſſemblent bien plus que les Européens..... Par-là l'on trouve auſſi la raiſon de la différence des mœurs. Tous ceux qui habitent un pays montagneux, rude, fort élevé, fort ſec, éprouvent des changemens conſidéra-

bles ; & par conséquent, *ils sont plus grands, plus agissans & plus courageux* ; & ces sortes de tempéramens ne peuvent manquer d'être cruels & féroces. Mais ceux qui vivent dans un pays enfoncé, étouffé & plein de prairies, plus sujets aux vents chauds qu'aux vents froids, & qui n'ont que des eaux chaudes, sont gros & charnus ; ils ont les cheveux noirs, ils sont eux-mêmes plus noirs que blancs ; ils ont moins de phlegme que de bile, & n'ont ni tant de force, ni tant de courage que les premiers, à moins que l'habitude ne leur donne les qualités que la Nature leur refuse : mais s'ils ont dans leur pays des rivières, où ils puissent faire couler les eaux de pluie & les eaux croupissantes, ils sont fort sains, & leur teint est fort bon. *Si* au contraire, ils n'ont point de rivières, & qu'ils soient obligés de boire

des eaux croupies & puantes, il eſt de toute néceſſité qu'ils aient le ventre & les viſcères mal diſpoſés.

Ceux qui habitent un pays élevé, découvert, expoſé aux vents, & où il y a abondance d'eaux, ſont grands & preſque tous ſemblables, mais ils ont moins de courage & plus de douceur.

Ceux qui demeurent dans des pays nus, maigres & ſecs, & qui ne ſont point ſujets à de grands changemens, ont le corps dur & robuſte, & ſont plus blancs que noirs; ils ſont arrogans, colères, opiniâtres & entêtés.

Par-tout où l'on trouve des changemens de ſaiſons très-fréquens, là on trouve des hommes d'une figure très-différente, & qui ne ſe reſſemblent en rien, ni pour la complexion, ni pour les mœurs.

Dans tous les lieux où la terre

eſt graſſe, molle, aquatique; où les eaux ſont ſi peu profondes qu'elles ſont chaudes en été & froides en hiver; où les ſaiſons ſont fort tempérées, les hommes y ſont *trés-charnus*, *peſants*, *ſans force & ſans vigueur*, & pour l'ordinaire fort brutes; ils n'aiment qu'à dormir: c'eſt la lâcheté & la pareſſe même, & ils n'ont ni eſprit, ni adreſſe pour les arts.

MAIS par-tout où le pays eſt nu, ouvert & rude, où l'on ſent les rigueurs de l'hiver & les ardeurs de l'été, vous y trouverez des hommes maigres & tout velus; qui ſont *vigoureux & robuſtes*, vigilans & laborieux, arrogans & opiniâtres, plus féroces que doux, propres aux arts & nés pour la guerre; en un mot, tout ce qui vient dans quelque terre que ce puiſſe être, ſe ſent des qualités de la terre qui le produit.

CES immortelles obſervations d'Hippocrate, confirmées pour la plupart depuis plus de deux mille ans, & qui annoncent les vaſtes connoiſſances de l'Auteur, ne paroiſſent être contredites aujourd'hui, que par ceux qui ne font aucune attention aux cataſtrophes qui ont pu changer la nature des choſes. Sans parler des changemens arrivés ſur notre globe par des cauſes qu'il renfermoit dans ſon ſein, l'ouvrage des hommes, depuis tant de ſiècles, a dû occaſioner des variations dans quelques contrées. On a vu, lorſque j'ai parlé des tempéramens, que celui qui dominoit chez les habitans des environs de la Grèce, a paſſé en France; que celui des Suédois eſt le même; & qu'avant cinquante ans il deviendra la conſtitution dominante en Ruſſie. Ces changemens, ouvrage d'une longue ſuite de ſiècles, ne ſont-ils pas auſſi celui

des hommes? ...... Ils ne tiennent pas, dit plaiſamment le P. Caſtel, regiſtre de toutes les ſingularités qu'ils introduiſent dans la Nature. Ne pourroit-on pas dire, que des marais deſſéchés, de vaſtes forêts abattues, le mélange du peuple des campagnes avec celui des villes, le changement dans les mœurs, dans les alimens, &c. ont concouru à introduire dans chaque Nation des variétés relatives à ſa conſtitution, & qui peu à peu ont éloigné ou rapproché les hommes de leur conſtitution primitive ou dominante. Les anciens Romains, par exemple, du peuple le plus foible de l'Italie, devinrent le plus robuſte, à force d'exercice & de travail. Il tendoit vers ſa première foibleſſe, ſur la fin de la République, mais malgré cette dégénération, Pline nous dit que dans le dénombrement qui fut fait des habitans de Ro-

me, ſous l'empire de Veſpaſien, il ſe trouva un grand nombre de citoyens d'une vieilleſſe extraordinaire, & deux entr'autres, qui avoient 150 ans. Ce phénomène ne parut jamais dans Rome moderne. (a)

Malgré ces changemens ſurvenus dans la conſtitution dominante des peuples, changemens dans leſquels la Nature n'eſt pour rien, ſi je puis m'exprimer ainſi, & qui ſont l'ouvrage des hommes; il faut convenir que de la juſteſſe des obſervations d'Hippocrate, on doit tirer, à l'aſpect ſeul d'un pays, des conjectures ſur la ſtérilité ou la fécondité de ſes habitans. Ces mêmes obſervations indiquent encore les moyens de remédier à la ſtérilité pour peu qu'on y faſſe attention; car la cauſe

---

(a) Voyez *Les Abus de la Saignée*, &c. Paris 1759. § 65.

du mal une fois miſe en évidence, y a-t-il quelqu'un qui ne s'attache à l'anéantir ? Ce qu'Hippocrate a écrit pour les Nations, chaque individu en peut profiter: de ce qu'a dit ce grand homme de l'impuiſſance & de la ſtérilité des Nomades & des Phaſiens, un homme peut répandre la fertilité ſur ſon mariage, ſi trop d'embonpoint, une conſtitution phlegmatique, le défaut d'exercice, s'oppoſent à la conception.

LES mauvaiſes qualités attribuées à certaines eaux cauſant la ſtérilité, on a vu celles dont on devoit faire uſage pour entretenir l'équilibre, ſi néceſſaire dans l'économie animale pour l'exercice des fonctions.

ON a vu également quels ſont les terreins peu favorables à la *végétation* des hommes; (qu'on me permette encore cette expreſſion] & de-là on

peut connoître quels lieux doivent occuper, de préférence, l'homme & la femme qui désirent laisser à la postérité des rejetons sains & vigoureux.

Les Romains portoient scrupuleusement leur attention à ce que l'*air* & les *eaux* fussent salubres dans les lieux qu'ils habitoient. Les Campagnes les plus agréablement situées, étoient choisies afin d'y respirer un air pur, qui entretint leur santé. Ils savoient qu'il est sur-tout de la plus grande importance que les eaux dont on fait usage soient très-saines. Les aqueducs qu'aujourd'hui encore nous admirons en plusieurs endroits de l'Europe, attestent qu'ils ne négligeoient rien pour se procurer une boisson salubre, à tel prix que ce fut On est effrayé de la seule idée que donne de leurs travaux les dépenses qu'ils furent obligés de faire pour se procurer par-tout des

eaux préférables à celles qu'ils trouvoient ſur les lieux. Sans parler de ce que l'on remarque en Italie ſur cet objet, les reſtes de l'aqueduc qu'ils avoient conſtruits à deux lieues au-deſſous de Pont-à-Mouſſon, pour conduire à Metz les eaux des montagnes voiſines; les ouvrages prodigieux exécutés ſous l'Empereur Claude, pour amener à Lyon les eaux de la Loire du Mont d'or, du Mont Pila, ſont autant de monumens précieux qui atteſtent l'exactitude avec laquelle ils s'attachoient à procurer aux peuples les eaux les plus ſalubres.

Le Tibre, la Moſelle, le Rhône, pouvoient fournir de l'eau en abondance à Rome, à Metz & à Lyon; mais cette eau étoit chargée d'une quantité immenſe de matières corrompues, malfaiſantes, qui y étoient verſées continuellement par les teinturiers, les

boucheries, la plupart des manufactures; enfin ces eaux devoient être le réceptable de ces matières infectes & putrides qui empoisonnent les fleuves & les rivières qui traversent les grandes Villes, & dans lesquelles le peuple, c'est-à-dire la classe la plus étendue des citoyens, puise continuellement les germes de plusieurs maladies funestes (*a*).

Il ne faut pas croire que les ob-

(*a*) Ces maladies doivent être plus fréquentes parmi les hommes du peuple, mais les personnes riches ne doivent pas s'en croire entièrement à l'abri. On peut voir dans le Rapport des Commissaires nommés par la Faculté de Médecine, pour examiner le projet tendant à procurer aux habitans de Paris une eau beaucoup plus pure que celle dont ils font usage, que les matières infectes & putrides qui se mêlent avec l'eau, *s'y dissolvent intimement.... En sorte que la filtration, qui peut rendre cette eau l'impide, est néanmoins absolument incapable d'en séparer les impuretés, qu'elle tient ainsi dans une vraie dissolution.*

ſervations que l'on vient d'expoſer ne doivent être vues que comme elles ſont préſentées d'après Hippocrate, & que le *ſol* n'influe ſur les hommes que lorſque des diſtances conſidérables y donnent lieu. Les différentes parties d'un Royaume, d'une Province, d'une Ville même, occaſionent ſelon leur ſituation, des changemens dans les êtres qui y vivent. Quoique la France, par exemple, n'ait que 240 lieues de l'oueſt à l'eſt, & 225 du ſud au nord, ſes Provinces au nombre de 38, offrent preſque toutes des productions différentes; & l'on obſerve dans les habitans, à travers le caractère général de la nation, des différences très-marquées. » Tout le monde connoît ces » différences, dit M. l'Abbé Chappe, » entre les Gaſcons, les Normands, » les Picards, les Bretons, les Cham- » penois, & les habitans du Berry.....

» Elles sont les sources des sobriquets » qu'on leur a donnés. » [a] Or c'est particulièrement sur l'organisation des individus que le climat doit influer avant que d'agir sur l'esprit ; & de cette influence physique, doivent résulter des altérations plus ou moins sensibles dont les effets se manifesteront sur la population. (b)

M. de Tully en parlant du tempé-

(a) *Voyage en Sibérie*, tom. I.er pag. 217.

(b) » Les Lombards modernes sont généralement » aujourd'hui les hommes les plus barbus d'Italie, » semblables aux anciens Lombards que l'on prétend » avoir pris leur nom de leurs longues barbes..... » Les Gascons & les Languedociens ont retenus la » voix haute.... des anciens Goths leurs prédécesseurs.... Les Espagnols en ont retenu la froideur » & la fierté, qui peu à peu s'alliant ensemble, ont » formé ce qu'on appelle depuis long-temps la gravité espagnole... Les Normands ont conservé en » beaucoup de choses le caractère & le phlegme des » peuples du Nord dont ils sont sortis, » &c. &c. *Cérémonies & Coutumes Religieuses de tous les Peuples du Monde*, Amst. 1735, tom. I.er part. I.re chap. I.er

rament des habitans de Dunkerque, où cet habile Médecin exerce sa profession, dit qu'il est difficile de juger exactement du tempérament des habitans auxquels il donne ses secours : » parce que, dit-il, cette ville, [Dun-» kerque] est peuplée de particuliers » de différentes Nations & de presque » toutes les parties de la France... On » y distingue facilement ceux de cha-» que Province, à leur taille, leur façon » de parler, leur plus ou moins de viva-» cité, & même à la couleur de leur » peau. » [a]

Il y a une sorte de stérilité qui ne peut être guérie qu'en s'éloignant du lieu que l'on habite d'ordinaire, quoique l'air qu'on y respire, & l'eau que l'on y boit, n'aient aucune mauvaise

---

(a) *Essai sur les Maladies de Dunkerque*, 1760.

qualité. Elle a ſa cauſe dans une ſorte d'inaction & d'indolence de l'homme & de la femme, puiſque les voyages ſuffiſent pour rendre leurs embraſſemens féconds. Mille exemples prouvent la vérité de ce que j'avance. Un homme de diſtinction marié depuis long-temps ſans pouvoir jouir du plaiſir d'être père, le devint après avoir fait près de trois cens lieues pour ſe rendre à une Ambaſſade où il avoit été nommé. Il demeure trois ans dans ſa place ſans donner d'autres marques de ſa capacité; rappellé dans ſa patrie, il y eſt à peine, qu'il a de fortes raiſons d'eſpérer qu'il va devenir père d'un ſecond enfant.

Cette ſtérilité eſt triſte ſans doute, parce qu'on ne peut pas conſeiller à tous ceux qui ſont dans ce cas-là, d'aller eſſayer leurs forces à trois ou quatre cens lieues de leur pays; mais

la différence des états ſert à rapprocher & réunir les effets. Les perſonnes du peuple ont des pélerinages, où l'homme & la femme ſont obligés de ſe rendre à pieds, pour attirer la bénédiction du ciel ſur leur mariage; le Saint qu'ils vont invoquer eſt preſque toujours à pluſieurs journées de leur habitation, & la marche ſalutaire à laquelle ils ſe ſoumettent, compenſe la diſtance des lieux; en ſorte que quarante ou cinquante lieues à pieds, équivalent au moins à quatre ou cinq cens, faits avec toutes les commodités que ſe procurent les gens riches. [a]

TOUS les Peuples que nous connoiſſons, s'exercent le corps certains

---

(a) Il parut il y a quelques années un Ouvrage qui traite de l'*utilité des Voyages ſur Mer pour la cure de différentes Maladies*, *notamment de la conſomption*, &c. Paris, chez Didot, le jeune.

jours de l'année par des mouvemens, qu'il faut regarder comme ſalutaires; telle eſt la danſe chez nous. Les Légiſlateurs d'Athènes & de Lacédémone recommandèrent ſi expreſſément la Gymnaſtique, que l'on en fit un point de Religion. Cet uſage ſeroit certainement utile parmi toutes les Nations, pour la propagation de l'eſpèce; & une loi qui interdiroit la danſe dans quelques Royaumes de l'Europe, où il ne reſte plus que ce moyen de faire faire un peu d'exercice à une partie des femmes, donneroit atteinte à la population.

Il en eſt de même de la muſique: on ſait que l'action de chanter exerce la poitrine, fortifie les organes de la reſpiration, attenue les fluides, augmente la chaleur, à cauſe du mouvement continuel de la poitrine, dans

l'inſpiration & dans l'expiration, & du choc de l'agitation que l'air y ſouffre. Il eſt donc des circonſtances où le chant eſt favorable à la génération; ne ſeroit-ce que par la gaieté qu'il répand ſur les eſprits.

RIEN n'eſt à négliger lorque les époux déſirent ſe procurer des enfans; & pourroit-il s'en trouver qui ne le deſiraſſent point avec ardeur? La danſe, par conſéquent l'exercice, le chant, qui ſuppoſe la gaieté, tout doit donc concourir & ſe réunir pour donner aux eſprits l'impulſion néceſſaire à la fécondité.... On a vu des époux qui, après avoir employé inutilement les moyens qu'ils avoient cru les plus efficaces contre la ſtérilité, ayant eu recours à l'électricité, ont eu lieu d'être ſatisfaits... « Mais la plus heureuſe aven-
» ture eſt celle du Profeſſeur de *Wit-*
» *temberg* en Saxe; M. Boſe, qui après

» vingt ans de mariage & de travaux
» infructueux, eſt enfin parvenu à ſe
» procurer un digne héritier, s'étant
» préliminairement fait électriſer lui
» & ſa femme. » (*a*)

NOUS avons vu, au commencement de ce Chapitre, que les plaiſirs de l'amour trop fréquens cauſent la ſtérilité, & on n'en a que trop d'exemples. C'eſt donc un moyen d'éviter ce malheur, que d'attendre, pour procéder à la génération, des ſignes non équivoques du beſoin de la jouiſſance. » Il y avoit
» dans les Gaules, dit M. de Saint-

[*a*] *Nouv. Litt.* de M. Clement, ann. 1748. Ce moyen n'a pas toujours réuſſi à ceux qui l'ont mis en uſage, (de même que tous les Paralitiques électriſés n'ont pas recouvert l'uſage de leurs membres,) mais riſque-t-on quelque choſe en l'eſſayant? Voyez au ſujet de l'électricité employée contre pluſieurs maladies, les *Conjectures ſur l'Electricité Médicale*, M. Gardane, Paris 1768.

» Foix, des Druideſſes qui ne ſor-
» toient qu'une fois de l'année de
» leur monaſtère, & ne paſſoient
» qu'un jour avec leurs maris. Elles
» en étoient adorées, & faiſoient tous
» les ans un enfant. » (*a*)

Si tous les hommes avoient le même tempérament, la manière de vivre uniforme, & que la température de l'air fut égale dans tous les pays, on pourroit, comme cela ſe pratique dans quelques cantons des Indes, faire uſage du *claperman*, pour réveiller les époux & les obliger à réunir leurs efforts pour donner des citoyens à la Patrie. Mais il s'en faut bien que le devoir du mariage puiſſe être commandé par un tambour; cette fonction, comme on l'a vu en traitant du *Congrès*, eſt libre, indépendante, capricieuſe, quelque-

(*a*) *Eſſais Hiſtoriques ſur Paris*, tom. V.

fois rebelle à tout, excepté au tempérament qui varie dans tous les hommes. L'air, les alimens, &c. influent à la vérité sur nos fonctions, mais ils n'y causent qu'une variation passagère, & dont il faut profiter si elle s'offre sous des auspices favorables. Il n'en est pas moins vrai, que dans beaucoup de mariages, même très-fertiles, les enfans naissent constamment dans la même saison, & c'est à une certaine disposition du climat favorable au tempérament des époux, que ces alliances doivent leur fertilité.

M. Vargentin a présenté tout récemment à l'Académie des Sciences de Stokolm, un Mémoire dans lequel il prouve, d'après les observations faites pendant quatorze ans, *que le nombre des naissances augmente en Septembre, & diminue en Juin de près de la moitié. Qu'après ces mois, ceux où il naît le plus d'enfans*

d'enfans, sont Janvier, Février & Mars ; & ceux où il en naît le moins, Mai, Juillet & Août. Cet ordre de la Nature paroît constant, selon l'Auteur du Mémoire ; & en calculant la durée des grossesses, il semble que l'on pourroit déterminer le temps le plus propre à la fécondité. Mais je crois avoir de bonnes raisons pour croire qu'il ne peut y avoir rien d'absolu sur cet objet, & que tout est relatif au climat, & par conséquent à la constitution des peuples, à leur régime, à leurs mœurs. Je crois encore qu'il doit y avoir, pour la fécondité, dans un même pays, des différences qui naissent nécessairement de ce que nous avons établi plus haut.

On ne peut donc admettre un thermomètre universel en amour ; la saison pendant laquelle un Européen se livre avec le plus d'ardeur aux plaisirs, est peut-être le temps où l'Africain s'oc-

cupe peu de la volupté. Ces différences peuvent être rapprochées de beaucoup, puisque sous le même climat, dans la même ville, le peu d'uniformité qu'il y a entre les températmens de chacun des individus, produit des effets différens.

MALGRÉ les exceptions qui sortent de la loi générale, on peut dire que la plupart des conjonctions charnelles qui se font pendant les ardeurs de l'été, sont stériles. La chaleur, en excitant une transpiration abondante, relâche trop les fibres; la liqueur prolifique n'a pas toute sa perfection, & les efforts réunis de l'homme, & de la femme sont inutiles. (*a*) » Pendant

(*a*) Il ne faut pas prendre pour une disposition à la fécondité, la mesure du plaisir pendant les chaleurs; si ce plaisir paroît se prolonger pour quelques personnes, c'est une marque de plus de la foiblesse des organes.

» la chaleur de l'été notre ſang eſt » épaiſſi, notre bile trop exaltée, dit » M. Vandermonde........ On prend » moins de nourriture, à peine la » lymphe ſuffit-elle pour entretenir » nos forces. » (*a*) Ce ſeroit vainement que les Indiens s'efforceroient de multiplier durant les chaleurs exceſſives qu'ils reſſentent quelquefois. Ceux qui habitent l'Iſle de Java, ſont portés vers la jouiſſance avec une ſorte de fureur les trois quarts de l'année; & en été, les rayons du ſoleil ſont ſi brûlans, que les lions, les léopards, les loups, ſe refugient dans l'eau, où ils s'enfoncent juſqu'aux narrines pour ſe mettre à couvert de la chaleur; tandis que les hommes ſont contraints de monter ſur la cime des arbres les

(*a*) *Eſſai ſur la manière de perfectionner l'Eſpèce humaine.* Tom. I.er Chap. II.

plus élevés, pour y reſpirer un air moins enflammé. Ils ne s'occupent alors que de leur conſervation.

L'AUTOMNE eſt plus favorable à la population; à proportion que les chaleurs vives s'appaiſent, nos organes reprennent du reſſort: & d'ailleurs les variations qui règnent dans l'athmoſphère pendant cette ſaiſon, influent avec ſuccès ſur les germes qui doivent perpétuer notre exiſtence.

L'HIVER eſt nommé le ſommeil de la Nature; il ſemble en effet que tous les êtres ſoient engourdis durant cette ſaiſon; & les glaces, les neiges & les pluies froides doivent amortir les feux de l'amour. Il s'en faut de beaucoup cependant, que les hommes qui habitent les grandes villes & qui y jouiſſent d'une certaine aiſance, ſe reſſentent

des rigueurs de l'hiver, comme le peuple qui vit dans les campagnes. Auſſi, on peut dire, que les premiers chez qui tout eſt factice, juſqu'à l'amour, choiſiſſent pour leurs plaiſirs une ſaiſon qui ne leur eſt pas favorable. L'oiſiveté, le luxe de la table, les moyens qu'on emploie pour s'oppoſer au froid, communiquent aux corps une chaleur contre nature, dont les voluptueux profitent. Ils s'épuiſent vainement dans une ſaiſon qui n'eſt pas celle où la plupart des femmes ſont diſpoſées à concevoir; & ſemblables à ces plantes délicates qu'on oblige à produire des fleurs à l'inſu de la Nature, leur règne eſt paſſé lorſque celui de tous les êtres revient avec les beaux jours. [*a*]

(*a*) La paſſion qui domine les gens riches en hiver & qu'ils prennent pour de l'amour, leur eſt très-préjudiciable. Ils ſont obligés de rompre l'harmonie qui doit régner entre l'air & les hommes; celui qu'ils

La Nature au printemps, belle riche, féconde,
Varie à chaque inſtant le théatre du monde.

TOUT s'anime, croît & ſe multiplie pendant cette ſaiſon; elle agit ſur les animaux comme ſur les plantes; c'eſt elle qui redonne à la terre les beautés que les rigueurs du froid avoient ternies; l'homme ſent renaître des deſirs qu'il peut ſatisfaire; tout le porte vers la propagation de ſon eſpèce....... O vous, qui ſuivez les loix de la Nature! Le ſpectacle qu'elle préſente à vos yeux vous preſcrit des devoirs. Les plantes! Les animaux! ..... Pou-

---

reſpirent dans leurs appartemens eſt un air *commandé*, qui diffère de beaucoup de l'air extérieur auquel ils n'oſent s'expoſer. Ils ont obligation de leurs jouiſſances à l'habileté de leur cuiſinier, aux liqueurs ſpiritueuſes dont ils font uſage, aux ingrédiens tirés des quatre parties du monde qui ſe trouvent réunis parmi leurs alimens.... C'eſt ainſi que l'on prétend forcer la Nature à favoriſer les paſſions!

vez-vous faire un ſeul pas ſans découvrir cette révolution générale qui échauffe la Nature entière ?

Dès le premier beau jour que le PRINTEMPS ramène,
Les Zéphyrs font ſentir leur amoureuſe haleine ;
La terre orne ſon ſein de brillantes couleurs ;
Et l'air eſt parfumé du doux eſprit des fleurs.
On entend les oiſeaux, frappés de ta puiſſance,
Par mille ſons laſcifs, célébrer ta préſence :
Pour la belle géniſſe, on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine, ou traverſer les eaux.
Enfin, les habitans des bois & des montagnes,
Des fleuves & des mers, & des vertes campagnes,
Brûlant à ton aſpect d'amour & de deſir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaiſir :
Tant on aime à te ſuivre, & ce charmant empire

Que donne la beauté ſur tout ce qui reſpire ! [a]

CES feux qui embraſent les animaux, indiquent aſſez que le printemps eſt la ſaiſon où les êtres ſe multiplient avec facilité. C'eſt le moment où la Nature donne à l'homme l'énergie & la vigueur néceſſaires pour la propagation de ſon eſpèce. L'homme robuſte, s'apperçoit de l'activité des eſprits qui bouillonnent dans ſes veines : favoriſé par des ſonges agréables, il s'empreſſe de jouir des plaiſirs qui l'appellent ; il s'y livre tout entier.... Il ne calme ſes tranſports que dans la crainte de s'oppoſer au but où tendent ſes embraſſemens. N'oppoſons pas à cet homme, ceux qui ont forcé le plaiſir durant l'hiver : ſi le printemps fait quelque choſe pour eux, c'eſt en

[a] Traduction du commencement du Poëme de Lucrèce, par le Sr. d'Heſnaut.

accélérant la végétation ; incapables de ſentir ſes influences voluptueuſes, inſenſibles au ſpectacle raviſſant de la fécondité univerſelle, ils attendent triſtement que des végétaux ſalutaires aient réparés les déſordres qu'ont excité leurs paſſions.

On a tellement ſenti l'influence des ſaiſons ſur les corps, qu'on a cru reconnoître que dans l'eſpace de vingt-quatre heures, elles reparoiſſoient ; c'eſt-à-dire, que les quatre parties du jour étoient comparées aux ſaiſons. En conſéquence, on a dit que le commencement du jour où l'air eſt chaud & humide, avoit dans toute ſaiſon les influences du printemps ; le milieu du jour étoit comparé à l'été, le ſoir à l'automne, & la nuit à l'hiver. Ces diſtinctions, qui influent dans les maladies, peuvent ce me ſemble être négligées par les hommes qui jouiſſent

d'une bonne ſanté, & ce ſeroit être eſclave de ſa pendule, ſi on avoit beſoin de la conſulter alors.

C'est le tempérament & les ſignes qui annoncent le véritable deſir qui doivent nous guider dans les exploits amoureux. Il eſt des hommes ſi ſingulièrement affectés, que les ténèbres qui couvrent la terre, voilent à leur imagination les plaiſirs de la nuit ; il en eſt d'autres qui ont beſoin de recueillement pour les goûter ; ce ſeroit infructueuſement que leur épouſe voudroit tirer parti de ſa beauté, pendant que le ſoleil en relève l'éclat. Semblables à ce Peintre qui regardoit pendant quatre heures les perſonnes dont il vouloit faire le portrait, & qui de retour à ſon attelier eſquiſſoit & finiſſoit le tableau ; ces hommes puiſent leur vigueur dans les yeux de leur femme, & attendent que la nuit en ait caché la beauté

pour se livrer à l'impression qu'ils ressentent. (*a*)

Nulle règle sur laquelle on puisse statuer pour déterminer l'heure à laquelle les époux, en général, doivent se communiquer leur amour : les exceptions sont infinies, & variées par des circonstances trop nombreuses, pour qu'on puisse en faire mention. Il y a quelques règles générales, ausquelles néanmoins je ne conseillerois pas à tous les époux de s'asteindre. Quelques Médecins, par exemple, s'opposent à ce qu'un homme caresse sa femme après le repas, *parce que la semence*, disent-ils, *ne peut produire en*

(*a*) Tavernier dit, qu'un Armenien marié depuis dix ans, n'avoit jamais vu sa femme, & ne l'avoit jamais oui parler ; parce que quand elle alloit coucher avec son mari, elle n'ôtoit son voile qu'après avoir éteint la lumière, & qu'elle se levoit toujours avant le jour, ne mangeant d'ailleurs jamais avec son époux. (*Voyages*. Liv. IV. chap. VIII.)

ce temps que des enfans mal conſtitués. (*a*) Si de l'union des ſexes il peut réſulter un mal dans ce cas, je crois que l'enfant n'en ſera pas la victime : la liqueur ſéminale, étoit préparée avant que l'homme eut donné des alimens à ſon eſtomac ; elle étoit dans les réſervoirs qui lui ſont deſtinés & qui n'ont aucune communication immédiate avec l'eſtomac, qui d'ailleurs ne peut influer ſur cette liqueur auſſi promptement qu'on voudroit le ſuppoſer, l'altérer au point qu'il dût en réſulter un individu *mal conſtitué.* L'homme ſeul peut en être incommodé, parce que la digeſtion dans beaucoup de perſonnes ſe fait avec peine, & que l'ardeur que l'on apporte au plaiſir, doit y cauſer quel-

(*a*) Voyez la nouvelle édition du *Tableau de l'Amour Conjugal*, tom. prem. pag. 229. *L'Eſſai ſur la manière de perfectionner l'eſpèce humaine*, tom. I, Chap. II.

que retardement. Il eſt d'ailleurs des hommes qui n'ont aucune activité en amour, s'ils n'ont donné des alimens à leur eſtomac, & ce ſeroit vainement qu'on leur offriroit le plaiſir, tandis que ce viſcère annonce qu'il a beſoin de nourriture. Quiconque a faim, ne doit pas travailler. (*a*)

JE ne conſeillerois pas aux perſonnes dont la poitrine eſt ſerrée, & par conſéquent foible, de ſe livrer à l'amour immédiatement après le repas; la reſpiration eſt laborieuſe chez ces perſonnes-là; elle devient encore plus dif-

---

(*a*) *Ubi fames, laborandum non eſt.* Hippocrate, *Aphor.* XVI. Sect. II. L'eſtomac influe ſur la liqueur prolifique, comme ſur toutes celles du corps; mais c'eſt ſeulement après la digeſtion faite, & lorſque le chyle, d'où émanent tous nos fluides, a paſſé dans les vaiſſeaux. Si l'eſtomac fait mal ſes fonctions, toutes nos parties s'en reſſentent, la tête ſur-tout, & la machine ſe dérange; mais encore une fois, un homme peut mourir d'une indigeſtion après avoir fait un enfant ſain & bien conſtitué.

ficile lorſque l'eſtomac eſt plein. Ils doivent attendre que le jeu des organes qui nous font reſpirer, ſoit plus libre, & puiſſe ſe prêter aux mouvemens qu'ils exécutent toujours avec un peu de difficulté.

D'HABILES Médecins aſſurent auſſi que les plaiſirs pris pendant le jour ſont plus funeſtes que ceux de la nuit; & il faut convenir que l'amour nous épuiſant, on ne peut mieux réparer les forces que par le ſommeil & la tranquillité. Mais, il eſt des hommes qui ont beſoin, comme j'ai déja dit, de tout ce qui eſt capable d'allumer leurs deſirs. Un artiſan ne doit pas abandonner ſon travail pour ſe livrer à la volupté, tandis que ſon corps reſſent les fatigues qui s'oppoſent au plaiſir; lorſqu'un peu de repos aura rétabli les eſprits diſſipés pendant le jour, il ſe livrera avec ſuccès aux careſſes

de sa femme. En effet, dit Venette, l'aurore qui répond au printemps, paroît plus commode pour la génération ; car après qu'un homme s'est agréablement diverti avec sa femme, & qu'il s'est un peu endormi après ses plaisirs, il répare ainsi toutes les pertes qu'il vient de faire, & guérit les lassitudes qu'il vient de gagner amoureusement. Après cela, il se lève, & va où ses occupations ordinaires l'appellent, pendant que sa femme demeure au lit pour conserver le précieux dépôt qu'il vient de lui confier. C'est ainsi, continue-t-il, qu'en usent la plupart des artisans qui se portent si bien, & qui ont des enfans si bien faits & si robustes : car après s'être délassés du travail du jour précédent, ils attendent presque toujours que l'aurore commence à poindre pour embrasser leurs femmes C'est par-là sans doute qu'ils évitent

les incommodités qu'ont les autres hommes, qui ſans faire réflexion à leur ſanté, s'abandonnent à toute heure à la violence de leur paſſion. [a]

Beaucoup de femmes auroient rarement des marques de l'amour de leur époux, ſi elles repouſſoient ſes careſſes durant le jour. Bien différent d'un artiſan robuſte, l'homme oiſif eſt excité par mille objets qui le frappent & accélèrent l'heure des plaiſirs. L'imagination frappée, il ſe hâte de mettre à profit les deſirs qu'elle fait naître, & qui n'auroient pas aſſez de chaleur pour reparoître avec avantage dans une autre circonſtance. Lorſqu'on eſt réduit à ſaiſir ainſi l'occaſion, les careſſes ne ſont que trop ſouvent ſtériles, & il

(a) *Tableau de l'Amour Conjugal*, II.e part, chap. V. art. II.

faut une heureuſe harmonie entre les époux pour *vivifier* leurs plaiſirs.

PLUTARQUE dans ſes *Œuvres Morales*, introduit pluſieurs perſonnes qui agitent cette queſtion ; *Quel eſt le temps propre à cognoiſtre une femme ?* Les uns veulent que ce ſoit après le repas, les autres le lendemain matin, & chacun allègue ſes raiſons. Quelques hommes ſeront peut-être de l'opinion d'*Olimpius*, qui veut qu'on s'abſtienne totalement de connoître telle femme que ce ſoit, & deſire que chacun diſe en ſe couchant chaque ſoir, *il n'eſt pas encore temps :* & le matin en ſe levant, *il n'eſt plus temps.*

LES interlocuteurs que Plutarque fait parler, diſcutent auſſi, *s'il faut embraſſer ſa femme le jour ou la nuit?* On cite les Poëtes, les Médecins, les Philoſophes. Epicure veut que ce ſoit le jour ; Platon au contraire eſt d'avis

que l'on ne se livre à la jouissance que la nuit..... *Il a esté bien institué par coustume de venir à cet acte-là en mettant le voile des ténèbres au-devant de la volupté.... En y venant de plein jour & à la lumière, on donne moyen à la volupté de s'enhardir & assurer..... pour rallumer derechef nouveaux désirs.... Au contraire la nuit ostant la plupart de ce qui est plus furieux, abuse & endort Nature, de manière qu'elle ne se déborde pas la vue jusqu'à une luxurieuse dissolution.*

Un interlocuteur étant d'avis que les hommes s'approchent de leurs femmes plutôt la nuit que le jour, & plutôt le soir que le matin, demande pour soutenir son opinion; *voulez-vous qu'un mari retournant tout gai d'un festin, ayant peut-être encore le chapeau de fleurs sur la teste, & tout parfumé d'huile odoriférante, tournast le dos à*

ſa femme, & s'enveloppant dedans le lit, ſe mit à dormir ; & puis qu'en plein jour au milieu des affaires du meſnage, il mandaſt à ſa femme qu'elle le vint trouver pour telle choſe?.... Le ſoir eſt la fin & le repos des travaux de tout le jour, & le matin en eſt le commencement. Au ſoir préſident le bon Bacchus qui diſſipe les ennuis, les Muſes, Terpſichore qui aime la danſe, & Thalie qui préſide aux banquets... Le matin préſident au point du jour, & Minerve l'ouvriere, & Mercure le marchand..... Au ſoir conviennent donc les chanſons, de muſique, le bal, les plaiſirs des noces,

Maſques, feſtins & les chanſons à voix ;
Le bruit plaiſant des fleuſtes & hautbois.

Le matin on n'entend que les coups de marteaux, le bruit des ſcies, le réveil-matin des gabeleurs & péagers qui crient après ceux qui entrent & qui ſortent ; les adjournemens des Sergens à

comparoir devant les Juges ; les publications des Édits ; les sommations de venir faire la cour à quelque Prince.... au Magistrat ayant charge publique, auquel temps il n'y a point de lieu pour la volupté. [a]

CES passages de Plutarque démontrent moins qu'il y a une loi qui fixe le temps où les époux doivent se livrer à l'amour, que l'adresse & l'éloquence de l'Auteur pour soutenir les opinions qu'il feint quelquefois d'embrasser, & qu'il réfute l'instant d'après.

LE moment favorable pour l'acte de la Génération, dépend de certaines circonstances que l'on a tâché d'exposer dans ce Chapitre ; il en est quelques-unes dont on s'est cru dispensé

(*a*) *Œuvres morales de* Plutarque, tom. II. *Les propos de table*, Liv. III. Quest. VI.

de parler, & que les époux ſaiſiront facilement s'ils le deſirent....... Mais qu'il ne s'attachent pas trop ſcrupuleuſement à obſerver des règles minutieuſes, qui ſouvent font échapper une circonſtance favorable. On a vu des époux ſe livrer à de profondes réflexions, conſulter les aſtres, la pluie, le beau temps..... Vous euſſiez dit, qu'ils agitoient le deſtin des Empires; ils employoient, en ſpéculations, des momens précieux faits pour la jouiſſance ! L'acte le plus délicat de l'amour n'eſt point un problême à réſoudre, & pour lequel il faille conſommer un temps utile.

LA Nature dès le commencement du monde a ouvert le grand livre de la Réproduction; tous les êtres vivans y ont lu l'ordre général; CROISSEZ ET MULTIPLIEZ-VOUS. A cette loi ſacrée, promulguée par la Nature, les

devoirs du citoyen ajoutent encore : *ſoyez utile à la patrie, laiſſez-lui des enfans dont les ſervices lui rappellant votre exiſtence, feront bénir votre mémoire.* Dans l'une des Iſles Maldives, c'eſt une coutume très-ancienne, de marquer de certains caractères, en forme de nos zéros, les tombeaux de ceux des habitans qui ne ſe ſont point diſtingués dans l'exercice de leur profeſſion. (*a*) Je deſirerois qu'on en fit de même à l'égard des hommes qui parmi nous renoncent volontairement au doux nom d'époux & de père, & que ſur le tombeau des vrais citoyens, on lut : *Ci gît* un tel, *qui donna des hommes à la patrie.* Quelle épitaphe attendriſſante que celle qu'on voyoit autrefois dans le cimetière des Innocens !

[*a*] Cette Coutume eſt établie dans l'Iſle nommée *Iſle des Limaçons. Journ. Encyclop.* prem. Mars 1762.

Cy gît Jollande Bailly, *qui trépassa l'an 1514, le quatre-vingt-huitième an de son âge, le quarante-deuxième de son veuvage, laquelle a vu ou pu voir devant son trépas deux cens quatre-vingt quinze enfans issus d'elle.* [a] Quels droits aura sur la postérité M. Denise, qui âgé de soixante & treize ans, se trouvoit en 1770, père de cent un, tant enfans que petits enfans & arrière-petits enfans, dont soixante-huit étoient vivans. (b)

(a) *Essais sur Paris*, de M. de Saintfoix.

(b) M. Denise est Procureur du Roi en l'Election de Lion, Généralité de Rouen, Paroisse de la Feuillec. Les papiers publics ajoutoient (en 1770,) que six de ses petites filles étoient enceintes.

Fin du Tome premier.


18